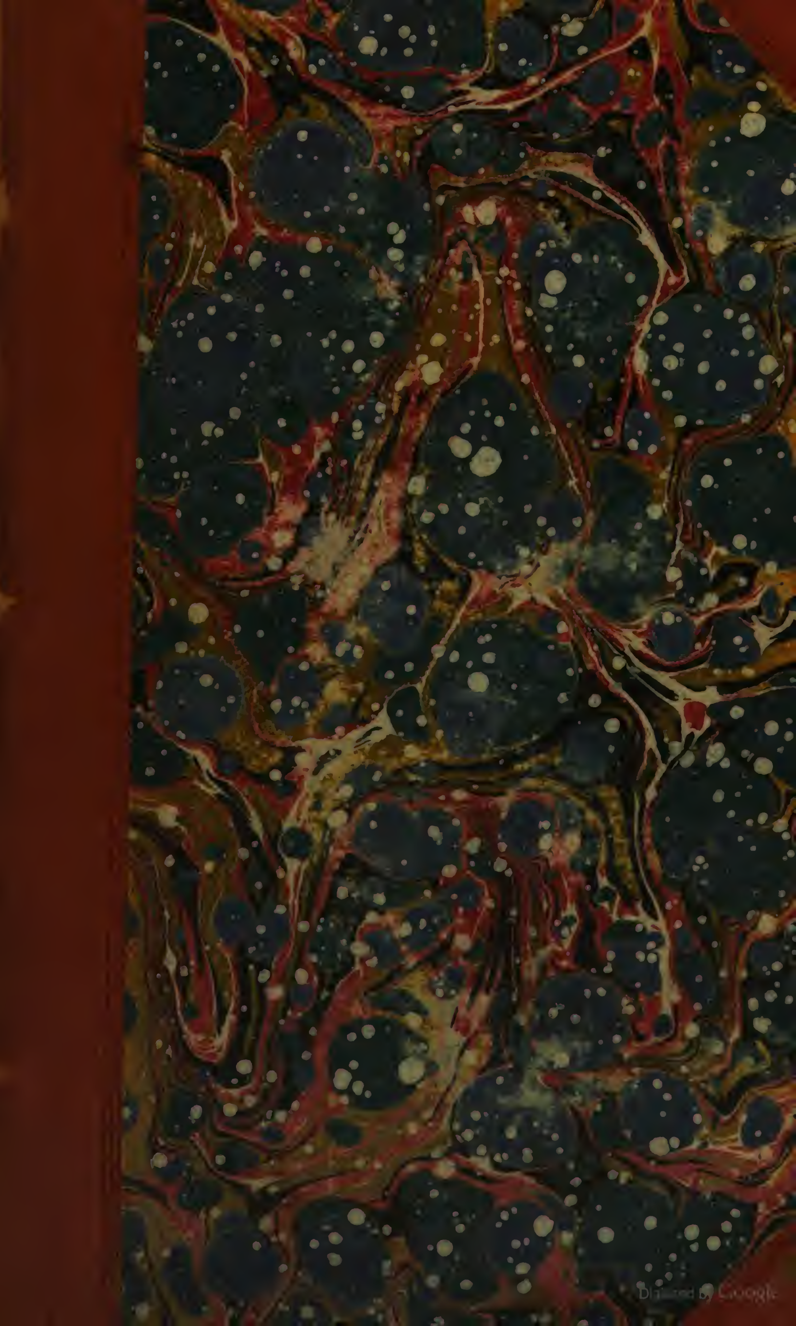
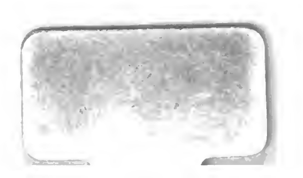




TABLEAU

DE L'ESPAGNE MODERNE,

PAR J. FR. BOURGOING,

Ci-devant Ministre plénipotentiaire de France à la Cour de Madrid, l'un des Commandans de la Légion d'Honneur, Associé correspondant de l'Institut National, Membre de l'Académie des Sciences de Copenhague; de l'Académie des Beaux Arts de Stockholm, etc.

QUATRIÈME ÉDITION,

Avec quelques corrections; et des augmentations qui conduisent le tableau de l'Espagne jusqu'à l'année 1806.

On y a joint, pour la commodité des voyageurs, le livre des postes d'Espagne; et on a enrichi l'atlas de gravures qui retracent les monumens arabes de Grenade et de Cordoue, et d'une carte des routes d'Espagne.

TOME I.

PARIS, PRINTED 1807:

LONDON, REPRINTED FOR JOHN STOCKDALE, PICCADILLY.

1808.

T. Gillet, Printer, Salisbury-square.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS,

SUR

LA QUATRIÈME EDITION.

Nous avons dit dans l'avertissement qui précédait la troisième édition, que l'éloignement de l'auteur, qui était en Suède lorsqu'elle parut, ne l'avait pas empêché d'y donner quelques soins. Graces à quelques nouvelles notions que nous nous sommes procurées, cette quatrième édition aura encore sur la précédente l'avantage de présenter la plupart des changemens que l'Espagne peut avoir éprouvés depuis deux ans, et quelques légères corrections.

Nous croyons devoir placer ici quatre courtes observations qui ne seront peut-être pas indifférentes aux lecteurs.

1°. Ils trouveront dans le cours de l'ouvrage plusieurs calculs faits en réaux. Comme le réal fait à peu près cinq sous ou vingt centimes, il leur suffira, pour avoir en francs les sommes évaluées en réaux, d'en prendre le quart.

2°. Toutes les fois qu'il est question de piastres fortes ou d'Amérique, connues dans nos Antilles sous le nom de gourdes, il s'agit d'une monnaie d'argent effective qui, suivant le cours du change, vaut de 5 francs à 5 francs 40 centimes; mais la piastre d'Espagne, qui est celle de change, est une monnaie fictive qui, au pair, vaut à peu près trois francs soixante-douze centimes. Sans cette distinction on s'exposerait à de grandes erreurs de calcul.

3°. Jamais le *don* espagnol ne doit être placé immédiatement devant le nom propre, comme il l'est encore souvent dans les ouvrages français qui parlent de l'Espagne. Il ne doit précéder que le nom de baptême. Ainsi il faut dire *don Francisco Saavedra,* et non pas *don Saavedra.* Si l'on ne veut désigner un Espagnol que par son nom propre, alors on l'appelle comme en français *M. de Saavedra*, *M. de Cevallos*. L'emploi du *don*, sans nom de baptême, est pris en Espagne ou pour une preuve d'ignorance, peu excusable à l'égard d'un pays si rapproché du nôtre sous tant de rapports, ou, ce qui est encore pire, pour une marque de dédain.

4°. Les Espagnols ont une lettre que nous n'avons pas, c'est l'*ñ* qui n'indique pas, comme on le croirait, un *n*

redoublé, mais qui fait l'effet ne notre *gn* dans *signe*, dans *règne*; en sorte que ce mot-ci, par exemple, *Doña*, doit se prononcer, non pas *Donna*, comme il est écrit dans nos romans traduits ou imités de l'espagnol, mais *Dogna*, qui se prononce comme le mot français, *rogna*.

AVANT-PROPOS

DE

L'ÉDITION DE 1797.

D'APRES les préjugés dont l'Espagne est encore l'objet pour le reste de l'Europe, on croirait qu'on n'a sur elle que ces notions embellies ou défigurées que les romans fournissent, ou que ces notions surannées que l'on puise dans les mémoires d'un temps reculé; on la supposerait plutôt à l'extrémité de l'Asie qu'à celle de l'Europe.

L'objet principal de notre ouvrage est de rajeunir ces notions et de rectifier ces erreurs. Ce n'est pas que depuis vingt-cinq ans il n'ait paru plusieurs descriptions de l'Espagne : il y a des détails intéressans et bien des vérités dans les essais sur l'Espagne par Peyron.

Trois voyageurs anglais ont écrit sur l'Espagne : *Twiss*, qui a eu peu de succès;



Swinburne, qui a eu tous ceux qu'il méritait par la justesse et la finesse de ces observations : enfin, très-récemment, *Townshend*, à qui l'on pourrait reprocher un peu de précipitation dans ses jugemens, un peu trop de confiance dans la crédulité de ses lecteurs.

Mr. Chantereau, présentement professeur d'histoire à l'école militaire de Fontainebleau, a donné en 1792 et a fait réimprimer dix ans après ses *lettres sur Barcellone*. Il n'a vu qu'une partie de l'Espagne, mais il l'a bien vue. Son ouvrage tient un peu aux circonstances pendant lesquelles il a été composé. Mais on ne le lit pas sans intérêt ni sans fruit.*

---

* Je ne dois pas passer sous silence un voyage en *Espagne* plus récent que ceux que nous nommons ici, celui de *Chr. A. Fischer*, qui a été traduit en français, par *Ch. Cramer*. Cet auteur s'est exprimé très-obligeamment sur mon compte ; mais ce sera bien plus par équité que par reconnaissance que je rendrai ici justice aux agrémens de son style et à son talent, pour peindre les objets qu'il a vus. Mr. Chr. A. Fischer, a aussi donné une description du royaume de Valence, qui vient d'être traduite (fin de 1804) par *Ch. Cramer*, et une description de Madrid qui ne mérite pas moins de l'être.

Quant au *voyage de Figaro*, à qui les plaintes du gouvernement espagnol ont valu, il y a dix ou douze ans, les honneurs de la proscription, et qui depuis a été réimprimé avec quelques amendemens, je ne le nomme que pour ceux qui pensent qu'un tour d'esprit saillant peut tout faire pardonner.

L'auteur de cet ouvrage abandonne à ses deux compatriotes la prétention de tenir constamment en haleine la gaieté et la malignité. Ceux qui ne lisent un voyage que pour être amusés ou étonnés, feuilleteront à peine celui-ci. On s'y est appliqué surtout à être juste et impartial: or la justice et l'impartialité peuvent étonner quelquefois, mais amusent rarement.

L'auteur du *Tableau de l'Espagne moderne* n'a peut-être, sur ses devanciers, d'autre avantage que celui d'avoir séjourné plusieurs années et à différentes époques dans le pays qu'il décrit, et celui d'avoir eu de longues relations avec presque toutes les classes de la

nation espagnole, d'avoir étudié avec quelque soin sa langue et ses mœurs.

Il a déjà donné en 1789 le résultat de ses premières observations, à la suite d'un premier séjour de huit ans. Il a depuis fait deux voyages en Espagne. Il y a surtout passé, plus d'une année, chargé d'une mission importante. Il a profité de cette occasion pour recueillir des notions plus fraîches et plus exactes sur divers objets. Cette édition diffère d'ailleurs à plusieurs égards de la première, et contient beaucoup de choses qui ne se trouvent point dans la précédente.

L'auteur avait eu en 1789 des raisons pour garder l'anonyme: il ne les a plus; il se nomme aujourd'hui: il espère que son ouvrage, loin d'y perdre, aura peut-être ainsi un titre de plus à la confiance de ses lecteurs. Moins contraint dans l'expression de sa pensée qu'il ne l'était il y a sept ans, il s'expliquera avec la franchise qui est dans le devoir de tout écrivain qui veut se créer des droits à l'estime.

Quand on veut parler d'une nation, sans offenser ni elle ni la vérité, on doit se tenir en garde contre deux écueils; le ton de l'éloge qui a toujours quelque chose d'insipide pour ceux même qui en sont l'objet, et celui de la satire qui répugne à l'équité autant qu'à la bonté. L'auteur essaiera de se tenir dans ce juste milieu: il sera peut-être un peu plus heureux que la première fois. D'un côté, les lecteurs étrangers à l'Espagne ont trouvé que la reconnaissance avait souvent prêté à sa plume le style de l'adulation; de l'autre, quelques Espagnols lui ont su mauvais gré de certains aveux qui lui ont été arrachés par la force de la vérité. Enhardi par la pureté de ses motifs, il osera braver ces deux dangers dans cette nouvelle édition, bien persuadé que, pour ne mériter les suffrages de personne, il suffit de vouloir se les concilier tous.

Il suivra la même marche que dans sa première édition. Entrant en Espagne par Bayonne, il ira à Madrid, en s'arrêtant sur la

route à tout ce qui paraîtra mériter une digression. Arrivé dans la capitale, il y portera ses regards sur les diverses branches de l'administration, et sur tout ce qui peut faire connaître les mœurs actuelles de la nation espagnole. De là il passera dans la partie méridionale du royaume. De retour dans la capitale, il fera quelques excursions dans les environs, une surtout en Arragon, et rentrera en France par le royaume de Valence et la Catalogne.

Son objet est bien moins d'écrire un *Voyage* que de présenter un *Tableau* dont le voyage ne sera que le cadre. Le voyage pourrait paraître incomplet. Il a fait son possible pour que le tableau ne le fût pas.

TABLEAU

TABLEAU
DE
L'ESPAGNE MODERNE.

CHAPITRE PREMIER.

Voitures, auberges, chemins. Détails sur la Biscaye, sur sa liberté, ses priviléges; sur le patriotisme de ses habitans; sur Bilbao, Saint-Sébastien, Vittoria, ete.

Au mois de septembre 1777, je passai en Espagne, pour la première fois, comme secrétaire de l'ambassade de France, peu de mois après que le principal ministère de cette puissance eût été renouvelé, et lorsqu'il s'agissait de sonder, de développer ses dispositions relativement à la grande querelle de l'Amérique septentrionale avec sa métropole.*

Des trois routes connues de tout temps, je me décidai pour celle de Saint-Jean de Luz. Arrivé à Bayonne, au lieu de continuer à pren-

* Tout le monde sait qu'il y a trois routes frayées qui conduisent de France en Espagne; l'une de Saint-Jean de Luz à Irun; l'autre de Saint-Jean Pied-de-Port à Roncevaux; la troisième, du Boulou à la Jonquière.

dre la poste jusqu'à Orogne, qui est à cinq lieues de cette ville et à deux de la frontière, j'échangeai ma voiture contre un équipage peu élégant, que les Espagnols nomment *coche de Colleras*, et dont l'apprentissage coûte quelques momens d'inquiétude. C'est une voiture plus solide que commode, attelée de six mules, qui n'ont d'autre stimulant et d'autre frein que la voix de leurs conducteurs. A les voir attachées entr'elles et au timon par de simples cordes, errer comme à l'aventure sur les routes tortueuses et quelquefois peu frayées de la Peninsule,* le voyageur se croit d'abord

---

Mais ce que tout le monde ne sait pas, ce que je n'ai appris qu'en 1795, d'un ingénieur géographe qui avait examiné avec attention et dessiné les diverses gorges, les divers défilés des Pyrénées, c'est que depuis le col de Bagnouls, celui qui est le plus voisin de la Méditerrannée, jusqu'au val d'Aran près des sources de la Garonne, il y a, à travers les Pyrénées, soixante-quinze passages, dont vingt-huit sont praticables pour les gens à cheval, et sept pour les voitures, et même pour l'artillerie. Un de ces derniers, l'existence duquel on ne peut assurément former aucun doute, est le *col des Orts*, parallèle à celui de Perthus, de l'autre côté de Bellegarde, puisque c'est par là qu'en 1792 les Espagnols entrèrent à Saint-Laurent de Cerda, et de là envahirent deux de nos districts.

* C'est ainsi que les Espagnols nomment l'Espagne, qui, comme l'on sait, est entourée de la mer de tous les

abandonné aux seuls soins de la providence, mais à l'apparence du moindre danger, un cri du muletier en chef (*mayoral*) suffit pour contenir et diriger ces dociles animaux. Leur ardeur se rallentit-elle, le *zagal*, qui est comme son postillon, s'élance du brancard où il reste en sentinelle, les anime de la voix et du fouet, les suit quelque temps à la course, et retourne à son poste jusqu'à une nouvelle crise. Cette vigilance continuelle des deux conducteurs rassure bientôt le voyageur, qui reste cependant étonné qu'une manière de voyager aussi hasardeuse n'entraîne pas de plus fréquens accidens. Mais ce à quoi il s'accoutume moins facilement, ce sont les auberges de l'Espagne, qui sont en général dépourvues de toutes ressources. On y est mal logé, mal couché, mal servi. Pour s'y procurer le repas le plus frugal, il faut aller solliciter soi-même les secours du boucher, du boulanger, de l'épicier. On aperçoit cependant, depuis quelques années, un changement assez sensible à cet égard. Avant le ministère de M. de Florida

---

côtés, excepté du côtés des Pyrénées; expression qui sans doute a été adoptée lorsque le Portugal en faisait partie, et qui est au moins inexacte depuis que ce royaume est redevenu un état indépendant.

Blanca, on ne connaissait en Espagne aucune voiture publique, pas une route où l'on pût courir la poste autrement qu'à cheval; et si l'on excepte celle qui traverse la Galice depuis Pontevedra, près de la mer de l'ouest, jusqu'à la Corogne; une autre au nord de la Castille depuis Reynosa jusqu'à la mer; celles da la Navarre et de la Biscaye, qui doivent les leurs aux efforts patriotiques de leurs habitans, il n'y avait pas dans toute l'Espagne plus de dix lieues de suite de chemin praticable en tout temps. Ce ministre qui, à la faveur d'une autorité presque illimitée, eût pu faire un grand bien à son pays, s'il ne se fût pas borné à des demi-volontés qu'il présentait d'abord comme des résolutions bien prononcées, s'il eût mis autant de suite dans l'exécution de ses plans que de chaleur à les concevoir, a du moins, pendant les quinze ans de son ministère, ébauché quelques améliorations utiles. De 1777 à 1789, il n'a pas toujours été très-fidèle à notre alliance, à laquelle cependant il se disait attaché. Son humeur irascible et sa jalousie nationale, nous avaient donné plus d'un grief. Depuis il a été un des ennemis les plus ardens de notre révolution. Il n'a pas tenu à lui qu'elle n'ait été étouffée dans son berceau. S'il avait encore

du pouvoir, ce serait peut-être un effort pénible de lui rendre justice: c'est un devoir, puisqu'il est dans la disgrace.

D'abord on lui doit l'établissement d'une diligence à six places, qui part deux fois par semaine de Bayonne pour Madrid, et y va en six jours pendant l'été, en huit pendant l'hiver. Dans l'intervalle d'une diligence à l'autre, les mules qui la conduisent sont employées à transporter les voyageurs qui ont leur propre voiture; et c'est ainsi que je me rendis de Bayonne à Madrid en 1792. Cet établissement, d'abord entrepris par un particulier en 1789, lui ayant été enlevé l'année suivante, fut dès-lors administré pour le compte du roi. Il a été suspendu pendant la guerre. Il est à désirer qu'il soit bientôt remis en activité, comme un moyen de rapprocher facilement les individus de deux nations, qui n'étaient pas sans prévention l'une pour l'autre pendant la longue durée de leur étroite alliance, qui, en se combattant, ont appris à s'estimer davantage, et qui, ayant ainsi soulagé une haine que des circonstances passagères avaient provoquée, doivent sentir pour long-temps le prix dont elles sont l'une pour l'autre. Mais revenons aux établissemens utiles dont l'Espagne doit au moins l'ébauche à M. de Florida Blanca.

Il s'est principalement occupé de l'amélioration des chemins. En 1777 il n'y avait de belles routes entre Bayonne et Cadix que celles de la Biscaye, celles de la Navarre et celles qui de l'Escurial et d'Aranjuez conduisent à la capitale. En 1792, j'en trouvai une superbe qui, à commencer d'Irun, ne me quitta qu'à quatre lieues au-delà de Burgos, et qui n'avait que de courtes lacunes depuis cet endroit jusqu'à Madrid. Elles eussent été entièrement remplies sans l'interruption que les guerres, même les plus heureuses, apportent aux travaux utiles. A présent il n'y a plus que douze lieues à achever pour faire de la route de la Bidassoa à Madrid une des plus belles de l'Europe. Il manque aussi très-peu de chose à celle de Madrid à Cadix. En 1778, c'était encore une route presque impraticable dans la mauvaise saison. En 1785, on l'avait réparée en grande partie, et on commençait à y courir la poste en voiture. Aujourd'hui elle est presqu'entièrement finie; et la communication entre ces deux villes, les plus importantes de la Péninsule, est enfin devenue facile et prompte.*

---

* Il y a toutefois depuis long-temps en Espagne une manière très-rapide, mais très-dispendieuse, de

Quant aux auberges, malgré les soins du même ministre, elles sont encore loin de la perfection. Leur amélioration projetée et commencée par lui, est une tâche plus difficile en Espagne qu'ailleurs. Elle rencontre des obstacles dans les localités, dans les mœurs, dans les prétentions du fisc, et en quelque sorte dans la constitution du pays, qui autorise les priviléges exclusifs et les monopoles, qui établit, comme une portion précieuse des droits seigneuriaux, celui d'être chargé seul du débit de certaines denrées de première nécessité, et de l'affermer à un habitant, qui ne le permet à aucun autre. Il a fallu capituler avec ces obstacles, et se borner à les tourner, quand on n'a pu parvenir à les franchir. En dépit d'eux, cependant, on trouve depuis quelque temps, en Espagne, plusieurs auberges au moins passables. On en a établi sur la route de la diligence, qui sont pourvues de lits, de linge et même d'argenterie; et il est permis aux aubergistes d'y tenir des comestibles pour les voyageurs. Hors de cette route il y en a

---

voyager, c'est de faire distribuer à l'avance des relais sur la route qu'on veut parcourir. Ces attelages de six mules, qui sont relayés en un clin-d'œil, font un trajet de cinq ou six lieues avec plus de célérité qu'on ne pourrait le faire par la poste dans aucune partie de l'Europe.

encore quelques-unes d'assez bonnes, au moins dans les villes principales: mais dans toutes les autres on éprouve jusqu'à présent toutes les privations et toutes les incommodités; et l'humeur avec laquelle s'en expliquent les voyageurs peut à peine exagérer ce qu'elles ont de rebutant.

Les Espagnols ne doivent pas se flatter de long-temps d'une amélioration complète dans ce genre. Tout est lié dans ce qui constitue la prospérité d'un état. Sans bons chemins on ne peut guère avoir de bonnes auberges; et où l'on manque des uns et des autres, peut-on attendre des voyageurs, dont le concours amène à son tour et les chemins et les auberges? D'ailleurs pour que les voyageurs fréquentent un pays, il faut qu'il leur offre un attrait, soit du côté de l'instruction, soit du côte des plaisirs. Il faut qu'on espère y rencontrer la dissipation, ou du moins y recouvrer la santé. Et surtout s'il est à une des extrémités de l'Europe, il faut qu'on y soit attiré par les monumens des arts, ou par le spectacle d'une brillante industrie, ou par un grand commerce central; qu'on n'y cherche pas en vain les douceurs de la vie, les agrémens de la société, une liberté au moins civile et religieuse. Mais ira-t-on tout exprès en Espagne

pour y trouver, là de beaux chemins traversant des plaines arides, comme dans les deux Castilles ; ici des chemins affreux dans des contrées brillantes de culture et d'industrie, comme le long des côtes du royaume de Valence et de la Catalogne ; pour y trouver beaucoup de villes désertes et ruinées, une cour peu fertile en plaisirs, peu de monumens, des arts au berceau, un climat brûlant et l'inquisition ?

Espagnols, nos alliés, nos voisins estimables, dignes à tant égards d'être connus de près, continuez à vous donner des chemins et de meilleures auberges. On pourra du moins traverser votre pays commodément et facilement ; mais pour qu'on puisse y séjourner et s'y plaire, il lui manquera encore des avantages, dont quelques-uns lui sont refusés par la nature, et d'autres ne peuvent être que l'ouvrage du temps et de la constance.

En partant de Bayonne on traverse Saint-Jean de Luz, après trois grandes lieues d'un chemin raboteux et mal entretenu. On passe ensuite un petit bras de mer sur un pont, audelà duquel est le faubourg de Sibourre. Bientôt après on aperçoit le clocher d'Orogne, et on n'est plus qu'à une forte lieue d'Irun, premier village espagnol de l'autre côté de la

Bidassoa. Cette petite rivière, qui sert de limite, est devenue fameuse dans l'histoire de Louis XIV, par l'île qu'elle forme très-près et à droite de l'endroit où on la passe. Elle se nommait *île des Faisans*. L'entrevue du cardinal Mazarin et de don Louis de Haro, dont elle fut le théâtre, et dont le résultat fut la signature de la paix des Pyrénées, lui fit donner le nom d'*île de la Conférence*. Petite, inhabitée, et presque entièrement stérile, elle n'a dû sa renommée, comme tant de personnes médiocres qui font du bruit dans le monde, qu'à une heureuse circonstance.

Aussitôt qu'on l'a passée on se trouve en Biscaye. Le pays qu'on vient de quitter diffère peu de celui où l'on entre; mais la différence entre les derniers chemins de France et les premiers de l'Espagne était encore, en 1793, tout à l'avantage de ceux-ci. Les chemins de la Biscaye, ceux du moins qui la traversent du nord au midi, peuvent être cités parmi les plus beaux de l'Europe. Peu de pays offraient plus de difficultés à vaincre. La Biscaye, contigue aux Pyrénées, qui sont de ce côté beaucoup moins élevées que vers leur centre et vers leur portion orientale, la Biscaye semble une vaste prolongation de ces montagnes jusqu'aux bornes de la Castille. Pour y tracer

une route, il y avait des descentes rapides à adoucir, des croupes escarpées à tourner avec adresse. Un pareil terrein nécessitait le déploiement de tout l'art de la construction des chemins. Les trois provinces de la Biscaye, (*Guipuscoa*, *Vizcaya* et *Alava*), ont réuni leurs soins pour cet objet, comme elles le font dès qu'il s'agit de leur intérêt commun. Cette partie de l'Espagne, qui forme un contraste frappant avec le reste de la Péninsule, mérite quelques détails particuliers.

Chacune de ces trois provinces a son gouvernement à part. Dans celles de Vizcaya et de Guipuscoa, les ordres du roi ne sont exécutés qu'après que l'administration leur a donné son *exequatur*. Chacune d'elles a, tous les ans, son assemblée générale, où l'administration rend compte de l'emploi des deniers publics. C'est là que se réunissent les députés de toutes les communes qui ont droit d'y en envoyer. Ces députés sont élus par les *Ayuntamientos* (corps municipaux) qui eux-mêmes le sont chaque année par tous les citoyens actifs; et pour avoir le droit de concourir à cette élection, il faut posséder une certaine propriété.

Ces élémens du gouvernement démocratique représentatif, quoiqu'ils n'ayent pas le

degré de perfection qu'exigent certains publicistes modernes, avaient fait croire, lors de l'invasion de la Biscaye par nos troupes, et même lors des négociations de la paix, que ces provinces étaient propres, autant par leurs principes politiques que par leur position, à devenir partie intégrante de la république française. On se trompait. Les Biscayens, tout jaloux qu'ils sont de leur liberté, sont attachés à la domination espagnole; et si leur fierté répugne au joug d'un roi despote, leur politique s'accommode fort bien d'un roi protecteur. Ils ont même une sorte d'orgueil nobiliaire, qui se serait prêtée difficilement à nos principes d'égalité rigoureuse. Assez exclusifs dans leurs jouissances réelles ou chimériques, ils se seraient peu souciés d'une liberté qu'ils auraient partagée avec vingt-six millions de concitoyens. L'incorporation les eût encore moins tentés sous le rapport des finances. Les trois provinces se taxent elles-mêmes pour subvenir à leurs dépenses particulières; et elles ne payent au roi d'autres impositions qu'une espèce de *don gratuit (donativo)*, qu'on leur demande rarement, et qui ne serait pas accordé s'il n'était modique. Les états le répartissent entre les diverses communes, d'après un cadastre qui éprouve de fréquentes modifications.

Les trois provinces de la Biscaye ont été au reste médiocrement traitées par la nature, et doivent en grande partie à cette circonstance leur amour pour la liberté, et l'activité infatigable qui a enfanté leur prospérité : car à moins de quelques raisons particulières qui tempèrent la pernicieuse influence d'un heureux climat, les plus beaux pays de la terre sont peuplés d'habitans fainéans et dociles au despotisme.

Les provinces de Vizcaya et de Guipuscoa manquent de grains. Celle d'Alava est assez fertile pour en approvisionner, non-seulement les deux autres, mais même une partie de la Castille et de la Navarre ; et dans chacune des années 1790 et 1791, sa récolte lui a produit un profit d'environ un million et demi de nos livres. Il est vrai que c'est à peu près sa seule ressource : aussi est-elle la moins peuplée des trois, quoique la plus étendue ; elle n'a guères que soixante-onze mille habitans. Le *Señorio* (c'est ainsi que l'on nomme aussi la Biscaye proprement dite) en compte environ cent seize mille, et le Guipuscoa, dans une espace de cinq à six lieues de large sur dix-sept de long, en contient plus de cent-vingt mille. Toute la côte de cette dernière province est peuplée de pêcheurs et de marins;

tout l'intérieur, de cultivateurs paisibles. Jusqu'à l'époque où des circonstances passagères ont fait naître une animosité qui éclata en 1793, les Guipuscoans vivaient en assez bonne intelligence avec les Français du voisinage. Il y avait même entr'eux, sourtout entre les ports de Bayonne et de Saint-Sébastien, des relations de commerce, en partie clandestin, dont on se trouvait fort bien de part et d'autre, et qu'on s'est empressé de renouer au retour de la paix.

La ville la plus importante de toute la Biscaye est Bilbao, quoiqu'elle n'ait pas plus de treize à quatorze mille habitans. Elle a cependant beaucoup perdu de son ancienne industrie. Ses tanneries, autrefois d'un grand rapport, sont tombées depuis que les cuirs, venant de l'Amérique espagnole, ne peuvent aboutir directement à Bilbao, et sont assujettis à de gros droits quand on les embarque dans un des ports de la Péninsule pour le sien. Les moutures économiques qui lui étaient très-profitables, sont aussi abandonnées. Le commerce de Bilbao fait donc à présent sa seule ressource. Il est vrai qu'il est immense. Bilbao reçoit et expédie toutes sortes de marchandises. Là s'embarquent la plupart des laines que l'Espagne envoie au-dehors; quelques

portions de fer; une immense quantité de châtaignes, principale production du sol d'ailleurs assez ingrat de la Biscaye proprement dite; c'est à Bilbao que vient aboutir presque tout ce qui arrive des autres pays de l'Europe pour la partie septentrionale de ce royaume. Ses relations principales sont avec l'Angleterre, la France et l'Amérique. On y compte environ deux cents maisons de commerce, parmi lesquelles il s'en trouve quelques irlandaises, quelques allemandes, et sept à huit françaises.*

Les étrangers n'ont cependant pas à se louer du séjour de Bilbao. La liberté ombrageuse et jalouse y exerce une sorte de despotisme, qui dépare ce que le gouvernement de la Biscaye a d'intéressant pour la philosophie. Ses priviléges incomplets et en grande partie chimériques, le *Señorio* les soutient avec opiniâtreté contre le roi d'Espagne, et n'admet que très-difficilement à leur jouissance ceux

* Depuis huit ou neuf ans Bilbao a éprouvé quelques changemens. La guerre n'a pas nui à son commerce autant qu'on aurait pu le craindre. Les demandes des laines d'Espagne ont plutôt augmenté que diminué; cependant une partie des capitaux restant en stagnation on les a employés à bâtir, et la ville y a gagné des embellissemens.

qui sont nés hors de son territoire. Il fait subir les formalités les plus gênantes à ceux qu'il veut bien y recevoir; et les Français surtout, jusqu'à la dernière rupture, n'y étaient pas les moins maltraités. Jamais, par exemple, un étranger ne peut louer à Bilbao une maison pour son propre compte, il est obligé d'emprunter le nom d'un des habitans; et pour être traité comme *étranger* par les Biscayens, il suffit de n'être pas né parmi eux. Un de ses étrangers veut-il se faire naturaliser en Biscaye, il est obligé, fût-il Castillan, de prouver sa *filiation*, c'est-à-dire, de prouver qu'il est issu de parens qui n'ont été ni juifs, ni hérétiques, et qui n'ont point exercé de professions viles. Or, pour les *nobles* Biscayens, la nomenclature en est longue. Pour remplir cet objet, on envoie, aux frais du pétitionnaire, dans le lieu de sa naissance, des commissaires qui visitent ses papiers, qui prennent des informations, et qui trouvent leur intérêt à prolonger cette fructueuse mission. Il est sans doute plus d'un moyen d'éluder, d'abréger du moins, ces formalités; mais pour peu que l'envie ou la malveillance y préside, on n'adoucit rein de ce qu'elles ont d'incommode, et surtout de dispendieux; et je connais plus d'un candidat à qui on les

a fait subir dans toute leur rigueur. On ne fait pas payer partout aussi cher le droit de bourgeoisie.

Bilbao est situé près de la mer sur la rive droite d'une rivière qui n'a pas un long cours, mais qui est assez profonde pour recevoir de gros bâtimens marchands. Ce port n'est pas le seul digne d'attention sur les côtes de la Biscaye: ceux du Passage et de Saint-Sébastien méritent une mention particulière.

Il n'y a pas de route pour les voitures de Bayonne à Bilbao, et l'on voyage très-peu commodément par terre sur toute cette côte. Mais d'*Hernani*, premier bourg considérable qu'on rencontre après Irun, un très-beau chemin conduit à Saint-Sébastien par-dessus une croupe de montagnes, du sommet de laquelle on le découvre à vol d'oiseau. Cette petite vill en tient au continent que par une langue de terre basse et étroite. Son port, si l'on peut appeler ainsi un abri artificiel formé par des jetées pour quinze ou vingt bâtimens, son port est dominé par une éminence sur laquelle on voit un vieux château en ruines. Sa petitesse est surtout sensible des différens points d'une rampe en forme de spirale, qui conduit à ce château. La ville est assez bien bâtie, et il y règne une grand activité. Elle

est la capitale du Guipuscoa, et la résidence du gouverneur de cette province.

De Saint-Sébastien pour aller au Passage, qui en est à une petite lieue, on cotoie la mer en franchissant les montagnes, au sein desquelles s'enfonce une baie vaste, close en apparence de tous côtés, et qui au premier aspect ressemble plutôt à un grand étang au milieu des terres, qu'à un golfe de l'océan: c'est le port du Passage. Il faut le traverser pour aller à la ville qui porte son nom; et on est assez agréablement étonné au moment où l'on s'embarque de voir un essaim de jeunes Biscayennes se disputer, dans leur langage inintelligible pour les Espagnols même, l'honneur de présider, l'aviron en main, à ce trajet qui est environ d'une demi-lieue. La ville est bâtie dans l'espace trés-resserré qui est entre le pied des montagnes et la baye; elle est dominée par un château, duquel on a la vue, d'un côté sur ce vaste bassin, et de l'autre sur la pleine mer.

Ce port du Passage, l'un des plus vastes et peut-être le plus sûr qu'il y ait en Europe, est d'un grand intérêt pour la prospérité de la Biscaye; et le sacrifice qu'il a été, dit-on, un instant question d'arracher à ses habitans, ainsi que celui de Saint-Sébastien et de Fon-

tarabie, autre petit port à l'embouchure de la Bidassoa, ce sacrifice eût été encore plus douloureux pour l'Espagne qu'avantageux pour nous. Je dirai même à cette occasion, que l'ambition envahissante fait quelquefois de mauvais calculs; que celle qui est éclairée porte ses regards dans l'avenir; qu'il est de ces possessions précieuses pour un état voisin de nous, qui, pour l'avantage réciproque, sont encore mieux entre ses mains qu'entre les nôtres, lors surtout que plusieurs exemples prouvent la facilité de leur conquête passagère; que si elles appartiennent à un voisin dont on veuille faire un allié, on obtient, en les lui laissant, un gage de plus de sa fidélité, tandis que leur envahissement irrévocable peut devenir un obstacle à un rapprochement sincère. Gibraltar cédé aux Anglais par la paix d'Utrecht, est peut-être un des plus sûrs garans de l'alliance entre la France et l'Espagne; et l'on sait par tradition, que cette vue n'avait pas échappé à M. de Torcy.

Jouissez donc en paix, heureux Biscayens, des trois ports qui sont les sources principales de votre prospérité, et espérons ensemble que les Français, redevenus vos alliés, ne s'en occuperont plus que pour vous aider à les protéger contre un ennemi commun.

On ne peut se défendre d'un sentiment d'admiration en traversant le pays qu'ils ont vivifié, ces Biscayens, même sans le concours de leur souverain, qui pour eux dépose le titre de *roi* pour se contenter de celui de *seigneur*. Ces trois provinces sont l'asile de l'industrie et de la liberté. En parcourant la Biscaye, on voit que tout est animé par leur présence. Rien de plus riant que ces côteaux, rien de plus brillant que la culture de ses vallées. Pendant les trente lieues qui séparent la Bidassoa de Vittoria, on n'est pas un quart-d'heure sans apercevoir quelque village, ou du moins quelque hameau. Les bourgs de Villa-Franca, de Villa-Réal et de Mondragon respirent l'aisance. Quelle différence de l'aspect de ce pays à celui du pays qui l'avoisine! Je ne veux pas jeter un ridicule sur les Castillans dont j'estime les vertus; mais ils sont silencieux et tristes comme leurs plaines. Ils portent sur leurs visages austères et rembrunis l'image de l'ennui et de la pauvreté. En Biscaye, c'est un autre teint, une autre physionomie, un autre caractère. Libres, gais et hospitaliers, ils paraissent sentir leur bonheur, et vouloir le faire partager à ceux qui en sont témoins.

Je me rappellerai long-temps ce qui m'arriva, il y a quelques années, à Villa-Franca. Arrivé de bonne heure, et par un beau soir d'automne, avec un autre voyageur, nous errions dans les environs de ce bourg. Nous nous plaisions à observer leur culture brillante et variée. Plusieurs groupes de paysans éparpillés dans des vergers, fixèrent notre attention; nous éveillâmes la leur. Un instinct de curiosité mutuelle nous rapprocha. Nous parlions tous deux assez bien l'espagnol, nous savions que cette langue n'a aucun rapport avec celle des Biscayens; mais nous ne pouvions nous figurer que dans une province depuis si long-temps soumise à l'Espagne on ignorât absolument le langage du souverain. Il fallut donc recourir au langage primitif. Nous fimes entendre à ces bonnes gens que nous désirions goûter de leurs fruits. Ils nous en apportèrent à l'envi. Nos mains en étaient pleines: ils voulaient en charger nos poches. Quelques-uns se détachèrent pour aller nous chercher des œufs et de la volaille. Nous eumes beaucoup de peine à nous faire pardonner nos refus. Nous regrettions de n'avoir que nos regards et nos gestes pour interprêtes. Il fallut se séparer. Nous avions erré à l'aventure. Nous ne pouvions seuls regagner l'hôtel-

lerie. Ils devinèrent notre embarras. C'était à qui nous servirait de guide. Ceux qui ne nous accompagnèrent pas, nous suivirent longtemps des yeux. Ils lurent facilement dans les nôtres que nous étions étonnés de ces recherches d'hospitalité, et parurent nous en savoir mauvais gré. Nous leur laissâmes quelques marques de notre reconnaissance. Ils les reçurent de manière à nous prouver que leur accueil était désinterressé. Nous aurions pu croire que nous quittions ces insulaires que Cook et Bougainville nous ont appris à aimer, et nous n'étions pas à vingt lieues de Bayonne.

Ces Biscayens, si différens des Castillans, semblent aussi vivre sous une autre domination. A plusieurs égards leur pays est censé au-delà des frontières de l'Espagne. A quelques restrictions près, toutes les marchandises du dehors y entrent, et ne sont visitées et taxées qu'à sa limite intérieure. La Biscaye a encore d'autres privilèges qu'elle défend avec chaleur, mais qui dans ces derniers temps ont éprouvé plus d'une atteinte. On a, par exemple, étendu jusqu'à elle la prohibition absolue du tabac et des mousselines de l'étranger : tant la liberté est par tout un bien précaire ! Les Biscayens conservent cependant encore plusieurs de ses formes. Nous venons

de voir que les impôts qu'ils payent au roi ont le nom et le caractère d'un *don gratuit*. Le roi a-t-il besoin d'un certain nombre d'hommes pour ses troupes de terre, de matelots pour sa marine, il le fait savoir à leur gouvernement, qui répartit ce contingent entre toutes les communes. L'autorité royale n'en exige rien impérieusement ; elle est presque toujours obligée de composer avec lui. Plus d'une fois la Biscaye n'a tenu aucun compte des ordres de la cour, ni des décisions suprêmes du conseil de Castille, lorsqu'elles les a jugées incompatibles avec ses anciens statuts. Elle a aussi une justice particulière. Dans la Biscaye proprement dite, on appelle des sentences du corrégidor à un magistrat nommé *juez mayor*, qui est en même temps le gardien des privilèges. A la vérité, il est nommé par le roi, et ne peut devoir qu'à ses bonnes graces les autres places plus éminentes auxquelles il aspire.

Les Biscayens soutiennent ce qu'ils appellent leur liberté avec une énergie qui honore leur caractère. Assez constamment la cour a pour eux des ménagemens qui paraissent tenir encore plus à une sorte d'estime qu'à la crainte des soulèvemens.* Il faut convenir toutes-

* En 1804 l'établissement d'un nouvel impôt territorial en Biscaye a donné lieu à quelques mouvements

fois, que, plus adroits peut-être, plus propres à l'intrigue que ne le sont ordinairement les hommes libres, ils ont trouvé, depuis une siècle surtout, le moyen de puiser eux-mêmes ces égards à leur source; et que, sans interruption, ils ont eu dans l'armée, dans la marine, dans les bureaux, et même dans le ministère, quelque-uns de leurs compatriotes pour défenseurs auprès du trône. N'importe: ils se montrent souvent dignes de la liberté, et lui ont fait plus d'un véritable sacrifice. Ils ont pour les douanes une aversión qu'en plusieurs occasions ils ont prouvée être insurmontable. En 1718, le ministre Patinho voulant les forcer à les recevoir, pensa y causer une insurrection. Lorsqu'en 1778, le commerce de l'Amérique espagnole fut étendu à plusieurs ports de la métropole, ils auraient pu y faire participer les leurs, s'ils avaient voulu admettre les douanes; mais ils ont vu dans les employés du fisc les satellites du despotisme; et leur généreuse méfiance a repoussé les bienfaits du souverain. Ils ne

qui ont été beaucoup moins sérieux, qu'on ne l'a dit dans certains journaux, et auxquels la cour a mis un terme, en exilant loin de cette province plusieurs propriétaires qui lui ont paru en être les principaux auteurs.

peuvent faire d'expéditions pour l'Amérique qu'en les préparant dans les ports voisins de leurs côtes; en sorte que le peuple d'Espagne le plus versé dans la navigation, le plus à portée de commercer avec les colonies espagnoles, immole une partie de ses avantages à celui de conserver au moins un reste de liberté. C'est ainsi qu'on a vu avant la guerre qui a rendu indépendante l'Amérique anglaise, tous les habitans d'une de ses provinces s'engager par serment à ne pas manger d'agneaux, afin de multiplier la laine qui devait leur rendre inutiles les fabriques de la métropole.

A la vérité, les Biscayens avaient, depuis le commencement de ce siècle, un avantage sur tous les Espagnols, quant au commerce de l'Amérique. La compagnie de Caracas, connues aussi sous le nom de Guipuscoa, avait ses magasins dans le port du Passage, et faisait de là ses expéditions ; mais elle a éprouvé, pendant la dernière guerre avec l'Angleterre, des désastres qui ont déterminé le gouvernement à la soulager d'un fardeau que les circonstances avaient rendu trop onéreux, et à la dispenser des frais d'administration, sans l'exclure du commerce de la colonie de Caracas.

La Biscaye, remarquable par ses chemins, par sa culture, par ses privilèges, l'est surtout par son industrie, qui s'exerce sur le fer, sa principale production. On a recours, pour perfectionner l'exploitation et la fabrication de ce métal, aux correspondances chez l'étranger, aux leçons, aux voyages. Il y a à Bergara une école patriotique, où la métallurgie est enseignée par les plus habiles maîtres, dont quelques-uns, comme notre estimable compatriote *Proust* *, ont été empruntés aux états voisins. De jeunes chimistes, envoyés en Suède, en Allemagne, ont été y puiser dans les atteliers, dans les entrailles de la terre, des lumières qui ont déjà tourné au profit de leur *patrie :* car ce mot n'est pas un vain son en Biscaye. Ses habitans, isolés par leur situation, par leur langage, par leurs privilèges, circonscrits dans des bornes étroites au sein de leurs montagnes, sont appelés par la nature et par la politique à éprouver le patriotisme, et sont fidèles à leur vocation. C'est ce sentiment qui a enfanté l'école de Bergara, où la noblesse du pays est élevée aux dépens des états, et ces sociétés patrioti-

---

* Il a depuis quelques années passé de l'école de Bergara à celle de Ségovie.

ques, qui ont servi de modèle aux nombreuses sociétés de ce genre, desséminées depuis près de trente ans sur toute la surface de l'Espagne. C'est lui qui, plus récemment, a ouvert un nouveau débouché à l'industrie des Biscayens, en creusant le port de Deva entre Saint-Sébastien et Bilbao.

Nous venons d'esquisser la description de la Biscaye, sous le rapport de la liberté et de l'économie politique. Nous allons parcourir cette province en simples voyageurs.

CHAPITRE II.

Suite du voyage de Biscaye. Détails sur Vittoria, sur Pancorvo, Burgos. Canal de Castille. Valladolid. Les deux villes de Médina. Excursion dans le royaume de Léon. Détails sur Salamanque, sur Ségovie, etc.

Le premier bourg qu'on rencontre après Irun est celui d'*Hernani*. Il est entouré de montagnes, qui laissent entr'elles l'espace d'un vallon assez riant. Une petite rivière le fertilise. Au sortir d'Hernani on la suit pendant quelque temps. On la retrouve à Tolosa (première couchée de la diligence); puis on la perd de vue jusqu'à Mondragon. Dans ce trajet on la passe et repasse sur un grand nombre de ponts de pierres, beaux et solides; espèce de luxe auquel se complaisent les Espagnols dans tous les ouvrages qui tiennent à l'utilité publique.

A quelques lieues de Tolosa, on traverse la petite ville d'Alegria, berceau de plusieurs sujets distingués, entr'autres des *Mendizabal*, avantageusement connus dans la marine. On

trouve ensuite Villa-Franca, où l'on change d'attelage; puis Villa-Réal, passé lequel on a une côte immense et rapide à franchir. Au pied de cette montagne est Anzuela, d'où un nouvel attelage conduit à la petite ville de Mondragon. Deux grandes lieues avant qu'on y arrive, le chemin se partage en deux branches, dont l'une est la route de Madrid, et l'autre va sur la droite aboutir et expirer à Durango sur la route de Bilbao. Au-delà de Durango le chemin est impraticable pour les voitures; et pour aller commodément de Bayonne à Bilbao, il faut remonter jusqu'à Vittoria: mais il y a une route assez belle, qui va directement de Madrid à Bilbao, en passant par Orduña, où est, de ce côté-là, établie la douane intérieure de la Biscaye.

De Mondragon il y a encore cinq grandes lieues jusqu'à Vittoria. On peut les faire en moins de quatre heures, quoiqu'il y ait à gravir la pénible côte de *Salinas*, fameuse par plus d'un accident. Une carrossée, dont un de mes amis faisait partie, en éprouva un, il y a quelques années, qui mérite une petite digression, parce qu'elle servira à peindre, d'un trait, les mœurs d'une classe de la nation espagnole. Il est peu de muletiers, peu de charretiers qui, en se mettant en route, peu

de cochers qui, en montant sur leur siége, ne fassent le signe de croix et ne marmottent quelque prière, peu qui ne portent quelques reliques ou quelques scapulaires. Avec ce préliminaire, avec ces talismans, ils se croient à l'abri de toute mésaventure. Le conducteur de cette carrossée n'avait pas négligé ces sages précautions; elles se trouvèrent inutiles. En grimpant la côte de *Salinas*, ses mules trompent sa vigilance et entraînent la voiture dans un précipice. Il en fut quitte pour quelques traits cassés, et les voyageurs pour quelques meurtrissures. Le muletier aurait pu voir dans la légèreté de cette correction une preuve signalée de la protection de la providence et de ses agens. Point du tout; tandis que les passagers se relèvent, se tirent de presse, ramassent leurs effets dispersés, gémissent sur quelques pertes ou quelques avaries, le muletier, dans un accès de colère très-peu *sainte*, arrache de dessous ses vêtemens les reliques, les scapulaires dont il était bardé, les déchire, les foule aux pieds, entonne une litanie d'un genre nouveau : *Al demonio Santa-Barbara; à los diablos San-Francisco; al infierno nuestra Señora del carmen, etc. etc.*, et maudissant, les uns après les autres, l'impuissance ou la trahison de tous les saints des

deux sexes auxquels il s'était voué, les avertit énergiquement qu'ils ont perdu sa confiance sans retour. Il en fallait moins pour consoler et même pour égayer la carrossée.

Après avoir dépassé le bourg de Salinas, on monte encore quelque temps; puis en redescendant on voit les monts s'abaisser insensiblement. Ils deviennent plus rares et s'écartent davantage. On arrive enfin, après les avoir entièrement franchis, à la ville de Vittoria, capitale de la province d'Alava. Elle est au milieu d'une plaine très-bien cultivée, où les villages abondent. Elle est en général mal bâtie et mal pavée; mais on y observe les traces de l'industrie et de l'activité. Elle a, depuis peu d'années, une place quarrée, dont chaque côté a dix-neuf arcades. Ce monument, malgré quelques défectuosités, décorerait une ville plus considérable que Vittoria. C'est M. Olarvide, un de ses citoyens, qui en a tracé le plan. Il est doux de consacrer ainsi ses talens à l'embellissement du pays qui les a vues naître et qui les a formés!

Vittoria étant, du côté de la Castille, la dernière ville de la Biscaye, on y subit des formalités souvent sévères, toujours contrariantes. C'est là que tout ce qui entre et qui sort est visité rigoureusement; que les lettres

suspectes sont interceptées; que les lettres mystérieuses sont déchifrées, que les couriers, ceux même de cabinet, sont quelquefois arrêtés lorsqu'ils abusent de leur sauf-conduit pour faire la contrebande, surtout pour exporter du numéraire; ce qui de tous les délits contre le fisc, paraît en Espagne le moins pardonnable. En 1792, je n'eus pas lieu de m'apercevoir de toutes ces rigueurs: c'était cependant l'époque où l'animosité de l'Espagne contre tout ce qui tenait à notre révolution, commençait à s'exprimer de toutes les manières. J'eus, au contraire, beaucoup à me louer de tous ceux avec qui j'eus des relations. M. d'Alava, qui faisait les fonctions de gouverneur, sur la simple exhibitation de mon passeport, prit sur lui de me laisser entre en Castille, quoiqu'il fallût alors une permission formelle de la cour, pour dépasser Vittoria. Conformément à une loi moderne, dont l'objet est d'encourager en Espagne la fabrication des voitures, on exige de toutes celles qui entrent, le dixième de leur valeur, appréciée par un expert; et cette somme n'est restituée que lorsque la voiture dont on donne au voyageur le signalement certifié, repasse la frontière. Par l'entremise d'un employé très-serviable, auquel j'étais adressé, je fus pour

le moment excepté de cette taxe. Il voulut bien être ma caution.

Ce ne furent pas à beaucoup près les seules ni les plus chères marques d'intérêt que je reçus des honnêtes habitans de Vittoria. Quelques mois après, ma famille arrivant du nord de l'Allemagne, séjourna parmi eux en attendant qu'elle pût venir me joindre. Un de mes enfans fut atteint d'une maladie très-grave. Ils partagèrent nos angoisses. Ils prodiguèrent à l'enfant tous les secours de l'art, à la mère tous les tributs de la consolation. Leurs excellens procédés ont gravé dans nos cœurs notre reconnaissance en caractères ineffaçables. Agréez-en l'hommage particulier, vous, respectable Alava, dont la bienfaisance paraît être l'élément; vous, femmes estimables, mères de famille, dont la pitié regretta si souvent de n'avoir pour interprête qu'un langage inconnu à celle que vous vous efforciez de rendre à l'espérance; vous surtout, don Antonio, chirurgien dont la sensibilité égalait le talent, qui sembliez avoir adopté cet enfant que nous fumes menacés de perdre, et dont nous vous devons la conservation! Et vous, lecteur, pardonnez cet épanchement à un cœur paternel.

Le séjour de Vittoria n'est pas sans agrémens pour ceux qui comptent pour quelque

chose le calme de l'âme, les jouissances de la simple nature, et des moyens faciles et abondans de subsistance. Son climat est tempéré, quoique le voisinage des montagnes qui bordent son horison, surtout vers le nord, y rende l'hiver assez rigoureux. La plaine qui l'environne produit tout ce qui est nécessaire à la vie, et surtout des fruits et d'excellens légumes. Les dissipations, les ressources des grandes villes y sont peu connues; mais on peut y goûter ces plaisirs innocens qui sont les délices des cœurs que n'ont pas encore infecté les rafinemens de la civilisation. A certaines époques de l'année, on y célèbre la fête des garçons, celle des jeunes filles, celle des époux, cérémonies touchantes dans leur simplicité, qui, à la fois, prouvent la pureté des mœurs et garantissent leur conservation.

Au sortir de Vittoria on trouve à sa droite la rivière d'Arriaza, que l'on passe sur un pont de pierre. On traverse ensuite les bourgs de la Puebla et d'Armiñon; et après avoir franchi un côteau, on a devant soi une petite lieue d'un chemin droit et superbe, construit en forme de levée, et qui conduit à Miranda. C'est à la moitié de chemin que s'élève une colonne de marbre, dont l'inscription indique la limite entre la province d'Alava et la

Castille; monument peut-être un peu trop pompeux pour le sujet.

Miranda, petite ville à cinq lieues de Vittoria, est partagée par l'Ebre en deux parties inégales. Ce fleuve, qui servit jadis de bornes aux conquêtes de Charlemagne, du côté du midi, ainsi qu'aux nôtres en 1795, est un de ces objets aggrandis par la magie de l'histoire, et qu'on trouve fort inférieurs à leur réputation. Il est vrai qu'à Miranda il est encore assez près de son berceau, placé au pied des montagnes des Asturies; mais l'Ebre, qui traverse du nord-ouest au sud-est la plus grande partie de l'Espagne septentrionale, a été jusqu'à nos jours presqu'entièrement stérile pour la navigation. Nous verrons dans le cours de cet ouvrage ce qui a été entrepris pour le rendre enfin utile aux provinces qu'il arrose.

On le passe à Miranda sur un assez beau pont. On a en face une colline pierreuse surmontée d'un château délabré qui n'embellit pas l'aride paysage. Bientôt après on aperçoit les hauts rochers de Pancorvo, groupés d'une manière pittoresque, et qui ont déjà exercé le crayon de plus d'un voyageur. Deux lieues plus loin, à Mayago, on est à l'entrée de la vallée étroite et tortueuse que forment ces rochers; et à une demi-lieue de là on trouve

à leurs pieds le village qui porte leur nom. Peu après on en rencontre deux autres, Santa-Maria del Cubo et el Cubo, où la misère et la fainéantise de la Castille se montrent dans toute leur laideur. On parcourt ensuite de vastes plaines assez bien cultivées jusqu'à Bribiesca, petite ville qui a une enceinte de murs, et quatre portes symétriqement placées. La route la laisse sur la droite.

En 1777 et 1785 j'avais trouvé Bribiesca, triste, dépouillée de toute verdure, digne en un mot de l'aride Castille. Il me parut, en 1792, qu'elle avait gagné quelques jardins et quelques vergers. Ce n'est pas le seul changement avantageux que j'aie remarqué dans mon second voyage.

Le chemin depuis Irun jusqu'à Bribiesca avait été constamment superbe. Presque partout il était garni d'arbres qui, pour la plupart, réussissaient assez mal, et de bornes de pierre beaucoup trop prodiguées. Il a peut-être en quelques endroits trop peu de largeur. On a voulu éviter le luxe de nos grandes routes. On a presque donné dans l'extrémité contraire. On devrait cependant être moins avare de terrein en Espagne qu'en France.

De Bribiesca à Burgos, il y a six lieues, que l'on fait à travers un des pays le plus ari-

des et les plus nus qu'il y ait en Europe ; et en passant par deux des plus misérables villages de l'Espagne, Monasterio et Quintana. Près de celui-ci on passe un assez beau pont de pierre.

Burgos, capitale de la vieille Castille, est agréablement située sur la rive droite de l'Arlançon, au pied d'une colline sur laquelle un vieux château étale ses ruines. Autrefois cette ville était opulente, industrieuse, commerçante ; elle offre aujourd'hui l'image de la pauvreté, de la fainéantise et de la dépopulation. Elle ne compte pas plus de dix mille âmes. Son seul objet d'industrie est de servir de passage aux laines qui vont s'embarquer à la côte septentrionale. Ses fabriques, si l'on en excepte celle de cuirs, qui ne date pas de vingt ans, méritent à peine que l'on en parle. Elle prouve, autant qu'aucune autre ville de l'Espagne, que le luxe des églises absorbe et laisse en stagnation des richesses qui suffiraient pour vivifier tout un vaste canton. La magnificence de sa cathédrale contraste d'une manière choquante avec les masures qui l'entourent. Cet édifice imposant et très-bien conservé est un chef-d'œuvre d'élégance dans le genre gothique. Une de ses chapelles contient un tableau de Michel Ange, qui représente la Vierge habillant l'Enfant Jé-

sus debout sur une table. On y reconnaît d'abord l'air de noblesse et de grandeur que ce peintre savait donner à ses figures, cette vigueur, cette correction de dessin auxquelles il a quelquefois sacrifié la grace.

La cathédrale est presque vis-à-vis l'un des trois ponts sur lesquels on passe l'Arlançon. De l'autre côté de ce pont est un faubourg où l'on trouve une image miraculeuse, le *Santo-Christo*, qui est plus connue et qui attire plus de curieux que le tableau de Michel Ange. Elle est conservée dans une chappelle obscure, remplie d'*ex-voto* et de lampes d'argent. On y est introduit avec un appareil mystérieux, qui a quelque chose d'imposant pour les gens même les moins enclins à la superstition. Le crucifix vénéré est caché derrière trois rideaux, que l'on tire l'un après l'autre avec une lenteur affectée, qui ajoute encore au respect religieux. Les gens simples croient que la barbe lui pousse. Les dévots lui attribuent beaucoup de miracles. Les yeux non-prévenus n'y voient rien d'extraordinaire.

Burgos est le berceau de deux fameux capitaines connus même hors de l'Espagne, *Ferdinand Gonzales* et le *Cid Campeador*. Du temps de Charles-Quint il fut érigé un arc de triomphe d'assez bon goût, en mémoire

du premier ; et dans ces derniers temps Burgos a payé le même tribut au Cid, en élevant un monument à l'endroit où l'on suppose qu'était sa maison. Il faut rendre cette justice aux Espagnols, qu'ils honorent la mémoire de leurs héros, qu'ils en parlent comme les gens ruinés se plaisent à parler de leur ancienne opulence ; disons mieux, avec ce ton de fierté nationale qui prouve que le sentiment du grand et du beau, s'il a paru assoupi en eux pendant d'assez longs intervalles, n'y est pas éteint, et n'attend que des occasions pour signaler son réveil.

La nouvelle place de Burgos, entourée de maisons uniformes, mais petite et mesquine, ne mérite d'être mentionnée que parce qu'on y a placé la statue pédestre de Charles III, en bronze. Elle est assez mal dessinée, assez mal exécutée. On ne la remarque que parce qu'elle est presque le seul monument de ce genre qu'il y ait en Espagne. Les Espagnols, tout dévoués qu'ils sont en général à leurs souverains, ont été moins prodigues de cette espèce d'hommage qu'aucun autre peuple.

Si l'intérieur de Burgos n'a presque rien qui ne réveille des idées tristes, ses environs du moins sont embellis et fertilisés par le cours de l'Arlançon. Cette rivière arrose de

vertes prairies ; elle porte trois beaux ponts de pierre dans l'espace d'une demi-lieue. Elle baigne les murs de deux édifices remarquables, situés plus bas que la ville. L'un est le monastère de *Las Huelgas*, couvent de filles dont l'abesse a des priviléges considérables, une jurisdiction qui tient de la souveraineté ; l'autre est l'*hôpital del Rey*, remarquable par son extrême propreté et la salubrité qui y règne. Les Espagnols pourraient donner des leçons aux nations les plus policées sur ces monumens de charité. Une cruelle prévoyance ne leur a pas encore fait craindre que les malheureux ne s'y trouvassent assez bien pour voir sans repugnance ces asiles s'ouvrir à leur misère.

Il y a encore auprès de Burgos un édifice digne de la curiosité du voyageur ; c'est la chartreuse de *Miraflores*, où le roi Jean II et sa femme ont des tombeaux magnifiques au moins par la matière, et quelques tableaux remarquables par leur coloris.

Burgos a dans ses environs assez d'arbres pour l'ornement de ses avenues et de ses promenades ; mais il y a d'ailleurs grande disette de bois et de charbon dans cette contrée, l'une des plus froides de l'Espagne ; disette qui est sensible dans presque toute la patrie intérieure

de ce royaume. Elle commença, en 1753, à frapper l'attention du gouvernement. Une ordonnance du conseil de Castille enjoignit à chaque habitant des campagnes de planter cinq arbres. Son exécution fut confiée à des hommes sans lumières. Elle semblait garantie par des loix pénales. Le vœu du gouvernement n'en fut pas moins trompé. En quelques endroits la malveillance, en plusieurs le préjugé, établi surtout dans la vieille Castille, que les arbres attirent les oiseaux destructeurs des grains; en beaucoup d'autres, la maladresse rendit la mesure inefficace; ici les arbres qui commençaient à réussir, étaient coupés par les passans; là on en transplantait des lieux où ils prospéraient dans d'autres où ils ont péri faute de soins. Presque partout l'ordonnance fut négligée. Enfin, vers les dernières années du règne de Charles III, on a eu recours au moyen le plus efficace, à celui de l'exemple. Le roi, aux environs de Madrid et dans ses résidences; l'enfant Don Gabriel, dans son grand prieuré de Malthe, plusieurs grands d'Espagne, plusieurs riches particuliers dans ce qu'ils appellent *leurs Etats*; quelques sociétés patriotiques, des prélats, et jusqu'à des curés, tous animés de cet esprit public qui fait jouir par anticipation du bien

dont on pose les bases sans pouvoir espérer d'en profiter soi-même, tous ont dit comme le vieillard de la Fontaine : *nos arriere-neveux nous devront cet ombrage.* Ils ont fait des plantations mieux entendues, à l'abri des dévastations des passans, et surtout de celles des animaux ; et déjà quelques vergers, quelques taillis coupent la monotonie de l'horizon, égayent de quelque verdure le sol aride et nu de la Manche et des deux Castilles.

On retrouve l'Arlançon au sortir de Burgos, et on ne le perd presque pas de vue jusqu'à Villadrigo, village misérable quoiqu'agréablement situé sur sa rive droite au fond d'une plaine vaste, sur laquelle sont semés quelques chétifs vignobles. On rencontre ensuite la Pisuerga, autre petite rivière qui coule du nord au midi, et dont les eaux devaient servir à ce canal de Castille, projeté et commencé sous Ferdinand VI, ensuite presque abandonné, au grand préjudice de la vieille Castille, qui en aurait grand besoin pour l'écoulement et la multiplication de ses denrées. Il devait commencer à Ségovie, côtoyer l'Eresma qui se rend dans le Douro, et remonter vers le nord jusqu'à Reynosa, en recevant les eaux des petites rivières qu'il eût trouvées sur sa route. Il n'y a plus qu'une vingtaine

de lieues de Reynosa au port de Saint-Ander. On y a construit un beau chemin, qui devait faciliter le débouché préparé pour la vieille Castille, mais qui sera ruiné avant que le canal soit achevé. En 1792, c'était au village d'Estepar que finissait la superbe route que je suivais depuis Irun. Elle a depuis dépassé Valladolid de quelques lieues.

Toujours en côtoyant la Pisuerga, et après avoir franchis deux côteaux escarpés, dont elle baigne le pied, on trouve Quintana de la Puente près d'un pont des dix-huit arches; puis Torquemada, une des villes les plus sales et les plus misérables de l'Espagne, à l'entrée de laquelle on passe encore la Pisuerga sur un autre pont de vingt-six arches, très-solide et reconstruit à neuf en grande partie; ensuite le village de Magaz, après lequel l'Arlanza se réunit à l'Arlançon. Un peu plus loin, aux approches de Dueñas, ces deux rivières se marient à la Pisuerga, puis au Carrion. C'est la réunion de ces quatre rivières qui, sous le nom continué de Pisuerga, côtoie Valladolid avant de se rendre dans le Douro ou Duero. Sans le cours de la Pisuerga, marqué de loin en loin par quelques bouquets d'arbres, il y aurait peu de paysages plus trites, plus monotones que tout ce qui se trouve entre Vil-

ladrigo et Dueñas. Avant de gravir le côteau sur lequel est placé ce dernier bourg, on remarque à gauche un grand couvent de bénédictins, dit de San Isidro, en face d'un chemin neuf commencé en 1784 par l'intendant de Palencia, et l'un des mieux faits qu'il y ait en Europe.

Ce chemin entrepris lorsqu'on n'avait encore qu'ébauché le projet de rendre enfin praticable la grande route de France, a été construit aux frais des communautés circonvoisines, et pourrait être pris pour modèle dans d'autres pays. Il prouve, ainsi que M. Turgot l'avait autrefois prouvé en Limousin, qu'un intendant peut, en quelques circonstances, être bon à quelque chose. J'ajouterai qu'il prouve aussi peut-être, que dans chaque canton un administrateur unique, sévèrement surveillé, mais seul responsable et longtemps en permanence, peut mieux qu'aucune réunion d'administrateurs passagers, quelque bien choisis qu'ils soient, porter dans l'exécution des plans d'une certaine étendue, cet ensemble, cette activité, cet intérêt d'amour-propre, qui seuls en assurent le succès, et même cette économie qui permet de multiplier les entreprises utiles.

Palencia doit d'autres embellissemens, d'autres améliorations aux soins de l'intendant de sa province, aidé par le chapitre de son évêché. Située au centre d'un canton renommé pour sa fertilité (la Tierra de Campos); comme tant d'autres, elle est fort déchue de son ancienne splendeur, et n'est plus remarquable que par la saleté de ses rues, la magnificence de sa cathédrale et ses fabriques de couvertures de laines, de bayettes et d'étamines, qui sont das une grande activité.

Dueñas, qui n'est qu'à deux lieues de Palencia, quoiqu'agréablement située, est encore un des endroits de cette route les plus remarquables par leur tristesse et leur saleté. Il y a quelques années qu'elle avait une auberge que les voyageurs se plaisaient à citer comme une exception. Celle dont la diligence a fait choix est au contraire une des plus incommodes de l'Espagne. Dueñas n'est cependant pas sans quelque industrie. On y fabrique entre autres choses, ces outres à vin, qui sont les seuls tonneaux du pays.

Après avoir descendu les côteaux de Dueñas on parcourt jusqu'à Valladolid le pays le plus uni et le plus nu. On découvre les clochers ce cette ville aussitôt après avoir dépassé Cabezon et son grand pont de pierre. De ce côté

Valladolid s'annonce fort bien par une avenue d'une demi-lieue, qui a des contre-allées et sert de promenade.

En 1777, la première fois que je vis cette ville, je fus choqué de la malpropreté qui y régnait, et qui s'attaquait à tous les sens. Huit ans après je le fus moins, et en 1792 je retrouvai Valladolid, non-seulement beaucoup plus propre, mais fort embellie. On y avait établi depuis peu d'agréables plantations le long de la Pisuerga, et sur cette place, nommée le *Campo Grande*, située à l'une des extrémités de la ville, remarquable par sa grandeur démesurée et les treize églises que l'on compte dans son enceinte.

Valladolid a une autre place bien plus régulière, à trois rangs de balcons, et où l'on assure que vingt-quatre mille personnes peuvent être assises. Je jugeai de sa capacité lorsque voyageant pour la première fois en Espagne, j'arrivai à Valladolid précisément pour l'époque où l'on célèbre un combat de taureaux, époque qui ne revient que tous les trois ans. Un amateur ne pouvait être mieux servi par le hasard. Je ne l'étais pas alors. Je ne le suis pas devenu depuis. Mais je fus frappé du prodigieux concours de curieux que cette fête attirait de plusieurs lieues à la ronde. Le fa-

meux *Torreador Pepehillo*, que j'ai revu depuis tant de fois, y avait été appelé de Madrid. Il fit hommage à l'ambassadeur que j'accompagnais, de plusieurs des taureaux qu'il immola, usage assez ordinaire à l'égard des personnages qualifiés ; et chacun de ces sanglans tributs était le signal auquel plusieurs pièces d'or étaient jetées de la loge du corrégidor où nous étions, sur le théâtre des exploits de Pepehillo. Il n'avait sans doute pas besoin de cet encouragement ; mais je ne l'ai jamais vu plus adroit ni plus heureux.* Tout dans cette scène, qui dura près de trois heures, était nouveau pour nous, le spectacle, le genre d'accueil que nous reçumes, les usages, les costumes, le langage. A l'issue de la fête, la loge du corrégidor se transforma en salle de *Refresco.* Nous vimes porter à la ronde les verres d'eau, le chocolat, les surcreries de toutes les formes et de toutes les couleurs. Nous ne savions comment nous soustraire aux obligeantes importunités dont on nous assiégeait. Au défaut de paroles les gestes exprimèrent notre reconnaissance. Et puis, qu'on dise qu'avec le français on peut voyager dans

* Il a cependant péri en 1802, déchiré par un des taureaux qui devaient tomber sons ses coups.

toute l'Europe. Ce debut nous donna au reste une grande idée de l'affabilité des Castillans et de leur goût pour les friandises.

Valladolid, entr'autres églises remarquables, a celles des *Dominicains* et de *San Benito*, qui ont le genre de beauté propre à presque tous les édifices sacrés en Espagne, c'est à-dire qu'elles sont spacieuses et remplies d'autels surchargés de décorations at de dorures. Elles contiennent d'ailleurs quelques tombeaux de marbre blanc sculpté avec un soin admirable. Les ouvrages de sculpture, tant en bois coloré qu'en marbre, tant en groupes qu'en bas-reliefs, remontent à l'époque de la renaissance des arts en Espagne, époque qui produisit les Juan de Juni, les Berruguete, les Becerra, et autres artistes peu connus hors de la Péninsule; mais dont s'honoreraient des siècles plus éclairés. La nouvelle cathédrale de Valladolid est présentée par l'abbé Pons comme un beau monument. J'y ai vu une énorme masse de pierres rembrunies, un ordre dorique des plus sévères qui règne en pilastres autour de la nef, une haute muraille qui forme le derrière du chœur et dérobe à ceux qui entrent la vue du reste de l'eglise. L'abbé Pons, qui voyageait surtout en amateur des arts. prodiguait souvent

l'éloge et la critique à des objets qui ne méritent ni l'un ni l'autre.

Valladolid est une des villes les plus considérables de l'Espagne : c'est la résidence d'un évêque, le siége d'une université, d'une société patriotique, d'un des sept grands colléges du royaume, d'un de ces tribunaux suprêmes qu'on appelle chancellerie (*Cancilleria*). On y compte cependant à peine vingt mille ames. Du temps de Charles-Quint elle en avait cent mille. On y trouvait toutes les choses nécessaires à la vie, beaucoup d'industrie et de commerce ; mais l'indolence, l'énorme multiplication des prêtres et des moines, ont fait disparaître presque tous ses avantages. La cour, qui s'y était fixée quelquefois, ayant été, sous le règne de Philippe III s'établir à Madrid, a entraîné à sa suite la plupart des familles opulentes. De toutes parts on y rencontre des maisons abandonnées et qui tombent en ruines. Il ne lui reste plus de son ancienne opulence qu'un nombre prodigieux d'édifices sacrés : au-dehors, dénuement presque absolu, malgré la fécondité d'un terrein propre à toutes sortes de culture et l'abondance des eaux : au-dedans, même défaut d'industrie. Ses seules fabriques, qui aient une apparence de succès, sont celles d'étamines

et de barracans. Ses orfèvres avaient du renom et le méritaient. Il y en a encore un assez grand nombre dans un des quartiers les plus fréquentés de la ville ; mais ils ne sont plus que médiocres.

On cherche cependant, depuis quelques années, à tirer Valladolid de cet état d'engourdissement. On y a établi une école de dessin, une académie de mathématiques. On a embelli plusieurs de ces quartiers par des mesures de police ; ses environs, par des promenades et des plantations de mûriers. Au sortir du Campo grande, où l'on a depuis peu planté quelques allées, il y a deux lieues d'un chemin superbe sur la route de Madrid, et huit jusqu'à Palencia, à travers un pays aride ; car la disette de bois qui obligea Philippe III à abandonner Valladolid, n'a fait depuis que s'augmenter.

Les amateurs des beaux-arts vont chercher à une grande lieue de cette ville, dans le couvent de Fuensaldagne, trois tableaux de Rubens, comparables, pour la fraîcheur du coloris, à ce qu'il a fait de plus beau. Simancas, qui est encore le principal dépôt des archives de la monarchie, n'est qu'à deux lieues de Valladolid.

On cultive avec succès la garance dans une partie de ses environs, ainsi que dans les provinces de Burgos et de Ségovie, dans les Asturies, l'Andalousie, l'Arragon et la Catalogne. Cette plante, à laquelle on sait depuis long-temps que l'Espagne est très-propre, n'a réveillé l'attention du gouvernement qu'en 1742. Sa culture, qui a fait des progrès sensibles, épargne déjà à l'Espagne un tribut annuel de dix millions de réaux, qu'elle payait aux Hollandais. La garance d'Espagne est meilleur et moins chère que les autres. Les étrangers commencent à l'apprécier, et même, pendant la guerre d'Amérique, les Anglais la tiraient des environs de Medina del Campo et de Ciudad Rodrigo, par les ports de Portugal. Cette nouvelle branche d'industrie est d'autant plus précieuse que les fabriques d'indienne se multiplient de jour en jour dans plusieurs parties de l'Espagne: aussi, pour l'encourager, a-t-on mis, en 1782, un droit de quarante-cinq réaux sur chaque quintal de garance étrangère.

La partie de la Castille qu'on a sur sa droite en allant de Burgos à Ségovie, pays perdu que le voyageur moderne traverse rarement, contient cependant deux villes qui méritent une mention particulière, ne fût-ce que par

le contraste de leur état actuel avec leur prospérité passée.

Medina de Rio Seco, jadis célèbre par ses fabriques, est réduite, d'une population d'environ trente mille ames, à celle de quatorze cents feux. Ses foires étaient pour elle une telle source d'opulence, que l'exagération espagnole l'avait surnommée la *India Chica* (les petites Indes). On ne voit plus que les ruines de son château fort qu'assiégea, sans succès, Henri de Transtamare, dans sa guerre contre le roi don Pedro.

Un sujet de regrets plus vifs encore se trouve dans une autre ville du même nom, Medina del Campo. Autrefois résidence de plusieurs monarques, théâtre de grands évènemens et d'un grand commerce, peuplée de cinquante à soixante mille ames, elle ne compte à présent que mille feux. Ses fameuses foires, son commerce de lettres-de-change, son grand débit de draps de Ségovie, la beauté de ses édifices, la propreté de ses rues, tout cela n'existe plus que dans les annales de l'histoire. Ce que le ravage des siécles accumulés, joint au ravage de ces guerres longues et terribles qui bouleversent tout un empire, a produit à peine sur les villes anciennes qui ont joui de quelque renommée, deux siécles d'in-

curie et de mauvaise administration, l'ont opéré sur Medina del Campo et quelques autres villes de l'Espagne. Le temps semble pour elles avoir décuplé sa rapidité; et à la profondeur du tombeau où elles sont comme ensevelies, on croirait leur splendeur contemporaine de celle de Persépolis et de Palmyre. Exemple unique peut-être dans l'histoire moderne de l'Europe! Matière à réflexions profondes pour quelques-uns de ses peuples!

Après les églises, pour lesquelles l'opulente fainéantise a toujours des fonds de reste, le plus bel édifice de Medina del Campo est celui des boucheries. Philippe II, dont les extravagantes entreprises ont tant contribué à la dégénération de l'Espagne, a du moins laissé à cette ville un monument de sa bienveillance.

Les deux villes de Medina nous rapprochent du royaume de Léon, dont nous dirons un mot avant de reprendre la route de Ségovie.

Cette partie de l'Espagne est une des plus désertes et des plus arides. Sur la route de Palencia à Léon, sa capitale, on rencontre le canal de Campos, commencé sous le ministère de la Ensenada, et destiné à vivifier la Castille et le royaume de Léon; mais il n'y en a

encore que douze lieues de faites en deux parties de six lieues chacune. Il devait aboutir au Douro par Palencia et Dueñas; mais il a été interrompu pendant long-temps, repris par le ministre Florida Blanca, puis abandonné de nouveau par des entreprises plus vastes, mais moins utiles peut-être. Ce n'est pas avec de pareilles oscillations qu'on opère la régénération d'un empire.

Léon, ville agréablement située, qui était importante encore lorsque le royaume de ce nom fut réuni à la couronne de Castille, n'a plus qu'une population de quinze cents feux, pour laquelle il y a treize paroisses et neuf couvens. Ses environs sont cependant assez fertiles et embellis par des plantations. Elle a quelques fabriques de toileries, qui ne sont pas en activité pendant toute l'année et dont un grand nombre est tombé depuis peu.

Salamanque, seconde ville du royaume de Léon, mérite une mention plus particulière.

Attiré par la réputation de cette ville fameuse dans les romans et dans l'histoire des sciences espagnoles, j'en fis le voyage tout exprès pendant mon premier séjour en Espagne. La cour était alors à St. Ildefonse, qui est à vingt-sept grandes lieues de Salamanque.

Quoique les Espagnols même, et surtout l'abbé Pons, se plaignent de la dépopulation de cette partie de l'Espagne, je m'en aperçus peu en la parcourant. Je remarquai, par exemple, que dans les environs d'Arevalo on pouvait découvrir douze villages du même point de vue. Tout ce canton, quoiqu'aride et pauvre, est cependant fertile et même assez bien cultivé, parce que les possessions n'y sont pas aussi vastes que dans plusieurs autres provinces d'Espagne.

Après avoir dépassé Ségovie, dont nous parlerons plus bas, j'arrivai à Santa Maria de Nieva, bourg de six cents feux, qui a le singulier privilége d'avoir chaque année une fête de taureaux, où accourent tous les amateurs du voisinage.

De dessus l'éminence où il est placé, on découvre un assez beau pays, si l'on peut appeler ainsi un pays vaste, qui n'a ni eaux courantes, ni arbres, ni verdure, ni maisons de campagne, et qui n'offre que l'aspect tristement uniforme d'immenses champs de froment.

Après un bois de sapin, le terrein redevient nu et parfaitement uni. Malgré sa sécheresse, il est très-bien cultivé jusqu'aux portes d'Arevalo, bourg qui doit avoir été jadis une ville assez considérable. Sa porte massive conduit

à un pont dont la solidité peut braver les ravages des débordemens, et presque ceux du temps. Ce double monument n'a pas paru indigne d'une de ces inscriptions pompeuses, dont les Espagnols ne sont pas avares. Celle-ci apprend au voyageur que les communes de trente lieues à la ronde ont contribué a sa construction. Dans l'intérieur d'Arevalo on voit, avec une surprise mêlée de dégoût, des restes de colonnes antiques sur lesquelles posent de misérables barraques et des balcons à demi-pourris. Le clergé seul conserve ses richesses au milieu de la pauvreté qui l'environne.

Au-delà d'Arevalo jusqu'à Peñaranda, on ne trouve que des campagnes fertiles et bien cultivées. Ses habitans n'en ont pas moins toutes les livrées de l'indigence. Réduits, comme la plupart de ceux de l'intérieur de l'Espagne, aux jouissances de pure nécessité, ils dédaignent celles de la commodité. Privés de communications au-dehors et d'objets de comparaison, ils semblent n'avoir ni le désir, ni la connaissance des douceurs de la vie. Il ne leur vient pas dans l'idée d'embellir leurs héritages. Un jardin, un potager est pour eux un objet de luxe que leur parcimonie se refuse. La fainéantise leur impose des privations,

et l'habitude des privations entretient à son tour la fainéantise. Ils tourneront dans ce cerclé jusqu'à ce que des chemins, des canaux, des moyens de transport plus faciles leur aient fait connaître les avantages du commerce. Les voyageurs qui jugent les Espagnols par de pareils échantillons, sont excusables de les traiter avec rigueur.

On se réconcilie un peu avec ce canton en entrant dans Peñaranda, jolie petite ville d'environ mille feux. Elle contient aussi quelques débris d'architecture, qui prouvent qu'autrefois elle était plus considérable.

Ses habitans ont une grande confiance dans une image miraculeuse de la Vierge. Sans son secours, disent-ils, ils auraient déjà succombé vingt fois à leur infortune. Douce illusions que la philosophie moderne a la cruauté de ridiculiser, et qu'il faudrait peut-être entretenir, au contraire, pour la consolation du pauvre, quand l'autorité vigilante et éclairée a d'ailleurs les moyens de réprimer les abus de la superstition! Elles sont assurément bien innocentes; elles sont même précieuses ces illusions, quand elles n'ont d'autre fruit que de nourrir, au sein des malheureux, la patience et l'espérance. Les habitans de Peñaranda, comme ceux de la plupart des

provinces espagnoles, me parurent avoir besoin de ces deux ressources. Ils sont accablés d'impôts. Ils gagnent péniblement le peu qu'ils possèdent, et leur détresse étouffe leur industrie. Leurs seigneurs, qui ignorent quelquefois jusqu'à la situation géographique de leurs états, en abandonnent l'administration à des intendans, des trésoriers, des alcaldes, qui font maudire des noms qu'on chérirait peut-être si on voyait de près ceux qui les portent.

Je ne quitterai pas Peñaranda sans dire que son auberge est peut-être la plus commode, la plus propre que j'aie vue en Espagne. Contre l'usage du pays, j'y trouvai chez les hôtes de la complaisance et même quelques provisions.

Je traversai ensuite un canton où l'on m'assura qu'il y avait des troupeaux de vaches, dont les veaux mâles n'avaient jamais de cornes. Le fait me parut alors un conte absurde. J'ai commencé à y croire lorsque j'ai appris que de nos jours le docteur Johnstone, au retour de son voyage aux îles Hébrides, a trouvé en Ecosse près d'Auchinleck, quelques bestiaux sans cornes; qu'il y en avait des races entières en Norwege, entre Christiania et Frederics-Hall; lorsque j'ai su qu'il y en avait

aussi en Angleterre; lors surtout que j'ai vu dans une campagne près d'Altona un taureau provenant de l'une de ces races, qui était absolument sans cornes, et qui assurément ne paraissait pas appartenir à une caste dégénérée, comme le supposent quelques-uns des voyageurs qui en ont rencontré de pareils.* On pourrait même présumer que cette singularité n'était pas inconnue aux anciens, et ne leur semblait pas incroyable, puisque Tacite dit, en parlant des Germains: *Ne armentis quidem suus honos aut gloria frontis*

Quoiqu'il en soit de l'existence de ces bestiaux sans cornes dans le canton de Peñaranda, j'appris que les laboureurs du moins y avaient quelques moyens d'acquérir de l'aisance; que la plus grande partie des terres leur était affermée sous la simple condition de rendre au propriétaire le quart ou environ de la récolte, en prenant cependant tous les frais de culture à leur compte. Il est consolant de rencontrer quelquefois cette classe d'hommes si précieuse, profitant ainsi, sinon du désin-

* Au printemps de 1800, j'ai retrouvé près d'Altona, non plus ce même taureau que j'y avais vu, quelques années auparavant, mais plusieurs de ses rejetons, pourvu des cornes dont il manquait lui-même; phénomène qui sans doute n'est pas nouveau.

téressement, au moins de l'insouciance des propriétaries; mais ces exemples sont rares en Espagne comme ailleurs.

De Peñaranda, après avoir passé par Ventosa, misérable village sur une éminence, j'arrivai à Huerta, bourg où j'observai, pour la première fois, un usage qui, à quelques égards, pourrait être imité. Je trouvai affiché à la porte de l'hôtellerie un placard où l'alcalde prescrivait à l'hôtesse la manière dont elle devait traiter les voyageurs, le prix qu'elle pouvait exiger d'eux pour leur couchée, pour la nourriture de leur montures, etc. Jusque-là rien que de raisonnable; mais la prévoyance du placard allait jusqu'à défendre à l'hôtesse d'*entretenir des cochons et des poules, de laisser jouer chez elle certains jeux défendus, d'y recevoir des hommes armés ou des femmes de mauvaise vie.* C'est avec de pareilles entraves, auxquelles la commodité perd beacoup sans que les mœurs y gagnent, que l'Espagne manquera long-temps de bonnes auberges et restera l'épouventail des voyageurs.

Au sortir de Huerta on aperçoit distinctement les tours de Salamanque, et on ne les perd plus de vue. A une certaine distance, la position de cette ville sur les bords du

Tormès, est très-pittoresque; et si le pays était un peu moins nu, elle rappellerait celle de Tours. A moitié chemin je traversai un de ces vastes pâturages, connus sous le nom de *Valdios,* qui ne sont que trop communs en Espagne, mais qui n'y sont pas revêtus de cette brillante verdure, le plus bel ornement des campagnes. Un grand troupeau de taureaux (ceux-là avaient tous des cornes) paissait alors dans cette prairie. J'étais dans un de ces cantons qui en approvisionnent les arênes de Madrid et de Valladolid. Après avoir été souvent témoin de leurs luttes sanglantes, ce ne fut pas sans quelque émotion que je me vis entouré de ces animaux redoutables ; mais ils étaient libres; on ne les provoquait pas; ils avaient déposé leur férocité. La nature a formé bien peu d'êtres méchans. Quelques-uns le deviennent lorsqu'ils en reçoivent la loi ou du besoin de se nourrir, ou de celui de se défendre. Les hommes attendent-ils toujours ces puissans motifs pour avoir l'acharnement des taureaux irrités ou la fureur des tigres ?

En entrant dans Salamanque, on traverse d'abord des rues sales, étroites et mal peuplées. Elle paraît alors une des villes les plus tristes de l'Europe; et l'on croit facilement que sa population, autrefois nombreuse, est

réduite à deux mille huit cents feux ; mais on est agréablement surpris en arrivant sur sa place moderne, également remarquable par sa propreté et la régularité de son architecture. Elle est ornée de trois rangs de balcons qui se suivent sans interruption. Quatre-vingt-dix arcades forment son rez-de-chaussée. Dans ses archivoltes sont placés les médaillons des personnages les plus illustres que l'Espagne ait à citer. D'un côté on voit ceux de tous les rois de Castille jusqu'à Charles III; de l'autre, ceux des héros espagnols les plus connus, comme Bernard del Carpio, Gonsalve de Cordoue, Fernand Cortez. Ceux du côté oriental sont encore vuides. Seront-ils bientôt remplis ?

La cathédrale de Salamanque, quoique contemporaine de Léon X, est d'assez mauvais goût; cependant la hardiesse de sa nef, le fini de ses ornemens gothiques en font un des édifices les plus remarquables de l'Espagne. Quand on sait, au reste, que Salamanque, outre cette cathédrale, a encore vingt-sept paroisses, vingt-cinq couvens d'hommes, quatorze de filles, on n'est plus étonné de sa pauvreté et de sa dépopulation.

Jusqu'au-delà du règne de Philippe II, la réputation de son université lui attirait des

étudians non-seulement de toutes les parties de l'Espagne et du Portugal, mais encore de France, d'Italie, d'Angleterre et de l'Amérique espagnole. Cette grande vogue a un peu passé, quoique, d'après la dernière forme que lui a donnée le conseil de Castille, l'université de Salamanque ait encore soixante-une chaires et un collége pour les langues hébraïque, grecque et latine; et quoiqu'elle ait à citer quelques professeurs habiles, qui sont occupés à poursuivre dans ses derniers retranchemens la prétendue philosophie d'Aristote.

Un autre établissement plus moderne que l'université de Salamanque, et de nos jours plus célébré, est celui des grands colléges, ou *colegios mayores*. Il y a en Espagne sept maisons d'éducation qui portent ce nom, et Salamanque seule en renferme quatre.

Ils forment tous des édifices qui étonnent au moins par leur masse. Le plus ancien, celui de San Bartholome, a été récemment rebati; et quant à sa façade et à sa cour principale, il mérite l'attention des connaisseurs. Il contient une bibliothéque riche en manuscrits. Plusieurs savans fameux sont sortis de son sein; tel est Alfonse Tostado,* dont

* Quand on veut donner une idée de la fécondité d'un écrivain, on dit en espagnol: *Ha escrito mas que el Tostado; il a plus écrit que le Tostado.*

l'immense érudition et la prodigieuse fécondité servent encore de proverbe parmi les Espagnols modernes.

Au milieu de la foule d'édifices sacrés que renferme Salamanque, on m'avait recommandé l'église des Dominicains, la façade des Augustins et l'église de San Marcos.

Dans la première, je remarquai une façade gothique, travaillée avec beaucoup de soin, une nef vaste, des chapelles richement décorées. Mais je cherchai vainement les beaux tableaux qu'on m'avait exaltés. Le plafond du chœur est peint à fresque par Palomino qui, en écrivant la vie des peintres espagnols, a donné des leçons sur les beaux-arts. Il me parut qu'au moins à Salamanque, il n'avait pas joint l'exemple au précepte.

Au lieu des chefs-d'œuvres de peinture on me montra un immense magasin de reliques. On m'invita pathétiquement à en approcher mon chapelet. Je n'étais pas pourvu de ce signe caractéristique de la catholicité espagnole. Il fallut y suppléer, en payant du moins le tribut de respect dont tous les assistans me donnaient l'exemple, et qu'il eût été dangereux peut-être de refuser, c'est-à-dire, en fléchissant le genou devant ces objets vénérés.

J'omets l'énumération de tous les trésors sacrés qu'on me fit passer en revue. Je ne parlerai que de la bible du fameux anti-pape Benoît XIII, qui était né en Espagne, et qui fut déposé par le concile de Constance. Gardez-vous bien, nous dit notre conducteur, (qui était un des religieux) de le confondre avec un pape du même nom, qui sortait de l'ordre des Dominicains ; celui-ci était un véritable pape. Il est donc de tous les pays et de tous les états ce mot de Molière : *vous êtes orfèvre, M. Josse.*

Je ne remarquai dans le portail des Augustins que les ornemens dont il est surchargé. Il fait face à un château ou palais du duc d'Albe, dont une partie des états est située dans les environs de Salamanque. Ces *états,* ces *palais* se ressentent de l'absence continuelle de leurs seigneurs. C'est une réflexion que le voyage d'Espagne réveille à chaque pas. Tant que les opulens propriétaires ne vivifieront pas, au moins quelquefois, par leur présence, leurs trop vastes héritages, les sociétés patriotiques, l'établissement des fabriques, les encouragement pour les défrichemens, et mille autres ordonnances salutaires, ne seront que de vains palliatifs aux maux qui minent depuis deux siècles la monarchie

espagnole. C'est peut-être un des inconvéniens de la souveraineté d'un seul homme, lorsqu'il a plus de vaine gloire que de véritables lumières. Il réunit autour de lui, par l'appât des faveurs, tous ceux qui ajoutent à la splendeur de son trône, ou qui pourraient le mettre en danger par le déploiement lointain de leur puissance et de leur luxe. La vanité veut qu'on ne brille que pour lui et par lui. La méfiance tremble qu'on brille loin de lui. Tel fut le système de Richelieu. Tel a été celui des rois d'Espagne depuis Charles-Quint. Ils y ont gagné l'affermissement de leur pouvoir, aux dépens de la prospérite de leurs états.

La troisième église qu'on m'avait vantée est l'ancien collège des Jésuites, qui a été donné à une communauté de chanoines réguliers, sous le nom d'église de *San Marcos*. Elle n'a guère de remarquable qu'un magnifique portail d'ordre corinthien. L'ancien séminaire des Jésuites a été consacré, en 1778, à l'éducation d'une trentaine de jeunes ecclésiastiques. La cérémonie de leur admission y a été retracée dans un beau tableau de Bayeux, un des plus habiles élèves du fameux Mengs.

Avant de quitter Salamanque, on peut aller voir un ancien pont romain, de vingt-sept

arches, sur lequel, au sortir de la ville, on passe la petite rivière de Tormès.

A sept ou huit lieues au nord de la même ville, et sur la rive droite du Douro, est Zamora, qui, quoique située dans l'ancien royaume de Léon, est depuis long-temps le siége du gouvernement militaire de la vieille Castille, et n'en est pas plus opulente.

Enfin, à quinze ou dix-huit lieues au sud-ouest de Salamanque, et non loin du Douro, est une sorte de place de guerre, jadis florissante, située dans un terrein propre à toutes les cultures, à présent pauvre, dépeuplée, sans industrie. Des chemins presque impraticables, de quelqu côté qu'on y arrive, des vestiges de beaucoup de villages détruits, les plus mauvaises auberges de l'Espagne, voilà ce qu'on a à observer en approchant de Ciudad-Rodrigo.

En voilà assez, je pense, sur l'ancien royaume de Léon, pour que personne ne soit tenté d'en entreprendre le voyage. Rentrons sur la route de Burgos à Ségovie.

Huit lieues d'un terrein sablonneux séparent Valladolid d'Olmedo. Dans ce trajet on ne voit d'autre verdure que celle d'une triste forêt de pins et celle des bruyères. A moitié chemin on traverse Valdestillas, bourg de

deux cent cinquante feux. J'y logeai en 1792, chez un fermier, dont la vanité nobiliaire eût fait un excellent personnage de comédie. Sa noblesse, me dit-il, était incontestable. Il m'en montra la preuve dans une sorte de brevet que son ayeul, transplanté de Biscaye dans ce canton, avait obtenu de la chancellerie de Valladolid ; car ces tribunaux ont, entr'autres fonctions, celle de prononcer sur la validité des titres de noblesse, et d'expédier en conséquence un certificat qu'on appelle *Executoria*. Il y a même dans chacun d'eux une chambre dont c'est la principale occupation, et qui, pour cela, s'appelle *Sala de hijos dalgo* (littéralement, *fils de quelque chose*), mot dont on a fait, par corruption, celui d'*hidalgo*, qui est en espagnol l'équivalen de *noble*. Mon *illustre* aubergiste n'omit pas de me dire qu'il y avait à Valdestillas une vingtaine d'habitans, *hidalgos* comme lui, mais qui n'avaient pas *leurs papiers si bien en règle*. Il ne dédaigna cependant pas de m'entretenir des revenus de la terre de *son maître*, laquelle, comme tout le canton, produit du vin en abondance. Un *noble* qui a un autre *maître* que le roi ! C'est ainsi qu'en Espagne, aussi bien que dans d'autres pays, la vanité se concilie fort bien avec la

bassesse. Il me fallait une pareille rencontre pour me faire nommer Valdestillas.

Olmedo est situé sur une éminence au milieu d'une plaine sans bornes de tous côtés, si ce n'est vers le nord-est que s'élèvent quelques collines pelées. Cette ville, forte autrefois, conserve encore une enceinte épaisse qui a près de trois quarts de lieue. Son intérieur annonce une ville ruinée, sans population et sans industrie. Nulle autre ne m'a plus frappé par ses symptômes de dégradation et de misère. Sept paroisses et sept couvens, quelques briqueteries, un peu de vignes dans les environs, quelques potagers à l'ombre de ses vieilles murailles, voilà toute la fortune de ses habitans.

D'Olmedo on peut aller à Madrid ou à Ségovie, suivant qu'on prend à droite ou à gauche. Dans le premier cas, après avoir traversé sept ou huit misérables villages, on aboutit à Sanchidrian, une des stations de la diligence, où, en 1792, je trouvai une assez bonne auberge. Le chemin qui était encore à cette époque très-mauvais jusqu'aux approches de Sanchidrian, est ensuite constamment superbe jusqu'à Madrid, c'est-à-dire, l'espace de quinze grandes lieues. Mais il parcourt jusqu'à Guadarrama un des pays les plus sau-

vages de l'Europe, à travers le rideau épais, hérissé de rochers, qui sépare la vieille Castille de la nouvelle. Dans ce triste trajet, avant de gravir la partie la plus rapide de ces énormes montagnes, on fait une pause dans une hôtellerie neuve, appelée le *Diversorio de San Rafael.* Plus loin est le village de Villacastin, où le pays commence à devenir plus stérile et plus rocailleux. Arrivé au sommet des monts, on découvre les vastes plaines de la nouvelle Castille. Bientôt après on rencontre un bureau où les voyageurs paient un droit pour l'entretien de la route. On descend enfin une longue côte qui expire au bourg de Guadarrama.

On n'est plus alors qu'à sept grandes lieues de Madrid. On aperçoit sur la droite, à deux lieues de la route, le fameux couvent de l'Escurial. Le château de Saint-Ildefonse en est éloigné de sept lieues. Il est situé au pied, mais de l'autre côté de la chaîne de montagnes, qu'on vient de franchir et qui se prolonge par des sinuosités sur la gauche. Rien n'annonce que Guadarrama est si près de la capitale et de deux résidences des rois d'Espagne. A voir la distribution et le dénuement de ses auberges, on dirait que Madrid n'est fréquenté que par des pélerins et des muletiers.

Mais avant d'entrer dans cette ville, pour y faire un long séjour, nous allons reprendre la route de Ségovie, que nous avons quittée à Olmedo.

Onze lieues séparent ces deux villes. Cet intervalle est peut-être la partie la plus pauvre, la plus dépeuplée de toute l'Espagne. On traverse cependant quelques gros bourgs, comme San Giuste et Santa Maria de Nieva, dont nous avons parlé plus haut. On aperçoit de loin les tours du château de Ségovie et les clochers de sa cathédrale. (Voyez planche I.) L'impatience du voyageur est longtemps fatiguée avant qu'il arrive au but. Que de circuits, avant qu'il ait achevé de gravir jusques sur la place de Ségovie! en s'en approchant, il voit à droite un vieux château, au sommet d'un rocher escarpé. A gauche il plonge dans une vallée qu'une petite rivière arrose et garnit de verdure. En faveur de quelques points de vue pittoresques, il pardonne au pays aride et nu qu'il vient de parcourir, et qu'il va retrouver au sortir de Ségovie.

Cette ville, jadis fameuse à plus d'un titre, est encore digne de l'attention du voyageur, malgré sa saleté et sa dépopulation. Ses principaux édifices sont sa cathédrale et son château ou *Alcazar*.

La cathédrale offre un mélange du goût gothique et de celui des Arabes. Son vaisseau est vaste et d'une majestueuse simplicité. Son maître-autel, reconstruit à neuf, est décoré des plus beaux marbres de Grenade.

L'Alcazar, jadis habité par les rois Goths, est un édifice très-bien conservé. Charles III y a établi une école militaire pour les jeunes gentilshommes qui se destinent à l'artillerie. Ils y reçoivent une éducation très-soignée. Cet établissement est sous la direction de l'inspecteur-général de l'artillerie.

L'Alcazar avait servi long-temps de prison aux corsaires barbaresques qui tombaient entre les mains des Espagnols. On ne pouvait s'empêcher d'y voir avec quelque intérêt ces robustes Musulmans condamnées à une oisiveté qui leur pesait plus encore que leur captivité, se vouer à des traveaux sédentaires, dont semblaient s'indigner leurs bras destinés à d'autres usages. Jamais cependant ils n'ont été traités avec rigueur. La cour d'Espagne, il y a environ vingt-cinq ans, les rendit à leur patrie, en formant quelques liaisons avec l'empereur de Maroc.

Mais Ségovie ne contient rien de plus remarquable que son aqueduc.

Cette ville est bâtie sur deux collines, et dans la vallée qui les sépare, position qui privait d'eau une grande partie de ses habitans. On y a suppléé, à une époque reculée que la plupart des savans fixent au règne de Trajan, par un aqueduc qui est encore à présent un des ouvrages romains les plus étonnans et les mieux conservés. (Voyez pl. II.) De niveau à sa naissance avec le ruisseau qu'il reçoit, et soutenu d'abord par un seul étage d'arcades qui n'ont pas trois pieds de haut, il va gagner le sommet de la colline qui est à l'autre extrémité de la ville, et aquiert de la hauteur à mesure que le terrein qu'il parcourt s'abaisse. Dans sa partie la plus élevée on croit voir un pont jeté sur un abyme. Il a deux branches qui forment relativement à la ville un angle assez obtus. C'est à commencer à cet angle qu'il devient réellement imposant. Ses deux rangs d'arcades s'élèvent majestueusement l'une au-dessus de l'autre, et l'on est effrayé en comparant leur peu de base avec leur hauteur. Sa solidité qui a bravé les efforts de plus de seize siècles, paraît inexplicable lorsqu'on observe de près la simplicité de sa construction. Il n'est composé que de pierres quarrées et posées les unes sur les autres, sans apparence extérieure de

ciment, soit que réellement elles aient été unies sans ce secours et par le seul art avec lequel elles sont taillées et placées, soit que le temps les ait déchaussées de ce ciment en émoussant leurs angles. On gémit en voyant de chétives maisons accolées aux jambages de ces arcades, cherchant dans ces robustes débris des appuis pour leur faiblesse, et payant ce bienfait par la dégradation du monument. Mais elles s'élèvent à peine au tiers de sa hauteur, et servent du moins à faire ressortir encore plus la grandeur et la noblesse de ses formes. Un petit couvent a osé adosser sa mesquine architecture à l'angle que forment ses deux branches : mais quel pays ne s'est pas rendu coupable de semblables profanations ! Français, qui serez révoltés de celle-ci, y a-t-il bien long-temps que vous avez enfin vengé d'un pareil outrage l'amphithéâtre de Nîmes ?

Les habitans à portée desquels passe l'aqueduc bienfaisant, le mettent à contribution en payant un certain droit. Il était surtout d'une grande ressource aux maisons, jadis bien plus nombreuses qu'à présent, ou l'on lavait et où l'on teignait les laines de Ségovie, les plus fameuses de ces laines d'Espagne qui vont être l'objet du chapitre suivant.

CHAPITRE III.

Laines d'Espagne. Tentatives pour les naturaliser en France. Détails sur la Mesta. Exportation des laines d'Espagne. Fabriques de Guadalaxara et de Ségovie. Voyages des moutons. Tonte. Lavage.

LES meilleures laines d'Espagne sont celles des cantons de Ségovie, de la terre de Buytrago á sept ou huit lieues au levant, de Pedraza au nord de Ségovie, et en tirent vers le Douro. Les relations que j'ai eues tant avec les gens du pays qu'avec ceux de nos compatriotes,* qui depuis plusieurs années ont

* Parmi ceux-ci je ne dois pas passer sous silence *Mr. Le Blanc*, habile agriculteur de Mareuil-le-Port près Epernay, mort depuis peu, à qui il avait été confié quarante-cinq des moutons envoyés d'Espagne à Rambouillet, et qui s'était essentiellement occupé de l'éducation des bêtes à laine: *Mr. de Cramayel*, maître des cérémonies de l'Empereur, qui dans la terre de son nom près Lieursaint, s'est voué avec succès à cette branche d'industrie; *Mr. Flamen d'Assigny*, qui à Sury près Nevers, a fait depuis quelques années les plus heureux essais de ce genre; *Mr. de Frenilli*, actuellement

suivi en France même l'éducation des moutons d'Espagne, m'ont mis à même de recueillir à cet égard, des notions détaillées dont les lecteurs frivoles me pardonneront de placer ici les plus intéressantes. Les autres m'en sauront peut-être quelque gré.

D'abord c'est une opinion encore assez accréditée, quoique combattue par plusieurs Espagnols éclairés, que ce qui donne aux laines d'Espagne leur finesse et leurs autres qualités, ce n'est pas tant la température du climat, la nature des pâturges, que l'usage où l'on est de les faire voyager, mais ce qui prouve jusqu'à l'évidence que les moutons espagnols,

propriétaire du troupeau renommé de Bourneville, près à Ferté-Milon, et qui avait été formé par feu Mr. de Chemilli; *M. Chabert*, qui tient un des premiers rangs parmi les Français, profondément instruit dans la science vétérinaire, et qui dans une des fermes à Maisons, près Charenton, entretient un troupeau de moutons espagnols, propre à réfuter toutes les objections du scepticisme et de la malveillance; mais surtout les estimables membres de la commission de l'agriculture et des arts, parmi lesquels ma reconnaissance doit un hommage particulier à l'intelligence, au zèle et à l'obligeance de celui qui a été spécialement chargé de la direction du tropeau de Rambouillet, de *Gilbert*, excellent homme, excellent citoyen, qui fut, il y a trois ans, enlevé aux sciences utiles et à l'amitié, et qu'elles regretteront long-temps.

non-seulement donnent de très-belles laines sans le secours de leurs voyages périodiques, mais même loin du climat et du sol auxquels on attribue les qualités de leur précieuse dépouille, c'est que le troupeau venu originairement d'Espagne, soigné depuis trente ans par Mr. Daubenton; c'est que celui que le roi catholique envoya en 1785 par mon entremise à Louis XVI pour sa terre de Rambouillet, ont donné constamment, depuis ces deux époques, des laines que les connaisseurs ne peuvent distinguer des véritables laines d'Espagne prises sur le dos de moutons qui n'ont jamais quitté leur pays.

Le troupeau de Rambouillet expia cependant d'une autre manière le changement de climat et de régime. Sur 360 bêtes qui partirent d'Espagne par mes soins, 60 environ périrent en route, quoique les bergers espagnols à qui j'en avais fait confier la direction, les eussent menées à très petites journées, et quoiqu'on fît passer à ce troupeau l'hiver dans les landes de Bordeaux pour les façonner insensiblemen au climat de la France; mais ce surcroît de mortalité est l'effet ordinaire de toutes les emigrations qui se font du midi vers le nord, et les hommes en sont encore moins exempts que les animaux.

Dans la première année de la transplantation du troupeau de Rambouillet il en périt une quarantaine de têtes; ce qu'on attribua au claveau, vulgairement dit *clavelée*, qui se développa peu après son arrivée. Ses pertes ont été de moins en moins considérables les années suivantes, si l'on en exempte une seule, pendant laquelle un vingtième environ du troupeau a péri; mais ce fléau doit être attribué à d'autres causes, puisqu'il a atteint, et même dans une plus forte proportion, presque tous les troupeaux du pays.

Celui de Rambouillet, pour se conserver ainsi, n'a éprouvé que ces soins que peuvent donner tous les cultivateurs intelligens et stimulés par leur seul intérêt. On voulut d'abord le tenir, comme ceux d'Espagne, constamment en plein air. Ce fut alors qu'on s'aperçut de l'influence du changement de climat. Ces animaux enlevés à un pays beaucoup plus chaud furent sensibles au froid, au vent, et surtout à la pluie, dont leur laine serrée et huileuse s'impregnait à la vérité difficilement, mais se dégageait aussi avec beaucoup de peine. Sans prolonger cette expérience, on se hâta d'en profiter. On enferma le troupeau dans de vastes bergeries bien airées; et on a eu lieu de s'en féliciter. Quelques

agneaux périrent de froid pendant le rigoureux hiver de l'an trois (de 1794 à 1795) dans ces bergeries même. Cela tient à une circonstance pour laquelle l'Espagne a sur la France un avantage que nous ne pouvons partager. En Espagne les agneaux naissent au mois d'octobre, au lieu que dans nos climats les brebis ne mettent bas qu'au mois de janvier. Mais on ne peut rien arguer d'un excès de froid qui ne se répète pas plus de quatre à cinq fois par siècle.

Le changement de nourriture n'a pas détérioré davantage le troupeau de Rambouillet et les autres qui ont été formés de ses rejetons. Le sol des cantons où paissent les moutons d'Espagne, tant en Castille qu'en Estramadura, est en général sec et pierreux, l'herbe y est fine et courte. Il était difficile de trouver un pays dont le climat et les herbages contrastassent davantage avec ceux d'Espagne, que le canton de Rambouillet. La plus grande partie de son parc est couvert de bois. Son sol est presque partout argilleux, tenace, aqueux et froid. On ne pouvait débuter sous de plus fâcheux auspices. Les heureux résultats de ce premier essai ont trompé les predictions de tous les cultivateurs du pays, et ont prouvé que les troupeaux de race d'Espagne pou-

vaient réussir partout. On sait d'ailleurs qu'en Saxe, dans le duché de Wirtemberg, en Dannemarck, et en Suède,* où on a tenté de

* C'est ce donc je me suis convaincu, soit par mes yeux, soit d'après des rapports authentiques, pendant mon séjour dans ces deux royaumes. J'ai vu à Fridericbourg, chateau du roi de Dannemarck, un troupeau de race espagnole, qui, à la quatrième génération, n'avait point dégénéré. Il est vrai que ce troupeau a été choisi en Espagne même, par un Danois très-versé dans tout ce qui tient à l'agriculture et à l'art vétérinaire, et qu'il est soigné par lui-même, avec autant d'intelligence que pourrait le faire le meilleur berger espagnol. C'est M. Nilsen inspecteur des haras du roi de Dannemarck, et un de ses plus utiles sujets. Je me suis également assuré, en Suède, que quelques propriétaires ont, depuis quelques années, des moutons de race espagnole qui prospèrent sous leurs yeux avec un succès presqu'égal. Je dois surtout citer le respectable docteur *Schultzenheim*, dont j'ai vu le troupeau de race espagnole pure à quelques lieues d'Upsal, par conséquent au soixantième degré de latitude septentrionale, et près duquel j'ai puisé sur cet objet les notions les plus positives. Il m'a laissé prendre sur un de ses béliers, descendant de ceux qui lui furent envoyés de Cadix, en 1795, une flocon de laine qui ne le cède, quant à la longueur, la finesse et le ressort, à nul autre qu'on aurait pris en Espagne même sur un bélier du pays.

Les lecteurs qui désireront plus de détails sur ces moutons de race espagnole, transplantés dans les pays même les plus septentrionaux, en trouveront de très-satisfaisants dans l'ouvrage qu'a publié Mr. de *Lasteyrie*, en 1802, au retour de son voyage en Dannemarck et en Suède, sous le titre suivant: *Histoire de l'introduc-*

les naturaliser, ils n'ont point dégénéré. Mais ce n'est qu'en France que jusqu'à présent ces tentatives ont été assez suivies, assez heureuses, assez générales, pour que l'acquisition des moutons d'Espagne devienne en peu de temps un bienfait national.

Depuis quelques années le succès a couronné toutes les entreprises de ce genre faites avec des brebis et des béliers provenans des ventes que le gouvernement fait faire chaque année à Rambouillet. On y a toujours*

tion des moutons à laine fine d'Espagne. Paris, chez Levrault, Schoell et C.e, rue de Seine. Plus récemment encore *Mr. Ch. Violet* et *Mr. Lullin, l'une et l'autre de Genève*, ont publié sur la même matière deux livres qui ne laissent rien à désirer. Ces trois ouvrages vraiment utiles, et celui de Mr. Flandrin qui les a précédés, doivent être lus et médités par tous ceux qui s'occupent de conserver sans altération les moutons de race espagnole. Ils sont propres à résoudre tous les problèmes, à fixer toutes les incertitudes, à guérir tous les préjugés.

* Excepté en 1797, que le goût de la simplicité, commandé par les circonstances, la nécessité de l'économie, et quelques autres causes plus affligeantes et moins passagères ont fait baisser sensiblement le prix des moutons et celui même de la laine, dont les marchands n'offraient que 20 s. pour la livre en suin, tandis qu'en 1792 elle s'était vendue 8 liv. 10 s. à côté de nos laines communes qui se payaient 30 s. Dès 1795, les marchands de laine s'é-

payé ces animaux très-cher, ainsi que leur laine; mais leur prix excessif est un garant certain des soins qu'on prend pour leur conservation. On peut en trouver des preuves chez tous les propriétaires intelligens qui ont voulu se vouer à ce genre d'industrie,* conquête pacifique et bien plus précieuse qu'aucune acquisition qui aurait pu résulter de nos succès militaires contre l'Espagne, conquête d'ailleurs que notre traité de paix avec cette puissance a augmenté, en nous assurant un nouveau troupeau de ces précieux moutons

taient entendus pour n'en donner que 100 s. Depuis huit à dix ans la raison et l'expérience l'ont emporté sur les préventions et sur la jalousie. Le prix des laines de ces moutons transportés auxquels l'usage a déjà donné irrévocablement le nom Espagnol de *Merinos*, ce prix s'est à peu près fixé au milieu des deux prix extrêmes, auxquels l'avaient porté d'une part l'engouement, de l'autre la malveillance. Dans ces deux dernières années (1803 et 1804) il s'est assez constamment maintenu entre 45 et 50 sols la livre en suin; et les laines de Rambouillet se sont même vendus jusqu'à 54 sols. Les entrepreneurs de nos fabriques de draps les plus renommées ne font aucune difficulté d'acheter les laines des *Merinos*, lorsqu'elles sont aussi fines que celles qu'ils tirent d'Espagne.

* A ceux que nous avons nommés dans nos notes précédentes, nous devons ajouter Mr. *Chanorier*, à Croissy, Mr. *de Lamerville*, près de Bourges, et un grand nombre de cultivateurs disséminés dans toute la France, surtout dans les ci-devant provinces de Bourgogne et de Dauphiné.

dont son gouvernement défend rigoureusement la sortie.* On a pris définitivement le seul parti qui puisse maintenir la France en possession de ces avantages. On est convenu

---

* Divers obstacles ont retardé, pendant plus de trois ans, l'exécution de cet article du traité de Bale, par lequel le roi d'Espagne accordait au gouvernement Français la faculté d'exporter CINQ MILLE BREBIS et CINQ CENTS BELIERS. Ce ne fut qu'à la fin de 1798 que Gilbert obtint d'être chargé d'aller en Espagne choisir et acheter une portion de ces bêtes à laine. Il parvint à en extraire environ douze cents; mais il succomba aux fatigues de son voyage aussi pénible qu'utile. Après sa mort une société de trente actionnaires s'est chargée de faire les avances nécessaires pour continuer l'extraction qu'il avait commencée. Dans chacune des années dix et onze elle a tiré d'Espagne environ mille bêtes, que les actionnaires se sont partagées entr'eux, et qu'ils ont vendues dans divers départemens. Pendant l'an douze le gouvernement lui-même s'est chargé de la plus grande partie des *Merinos*, importés d'Espagne en France; mais la société a reclamé ses droits, et vers la fin de 1804 elle espérait obtenir de faire venir pour son compte les mille bêtes à laine qui restaient encore à extraire. Voilà où en est au moment où nous écrivons (au commencement de 1805) cette entreprise, dont le succès, quoique lent, vivifiera sans doute une des branches les plus importantes de l'industrie française. Le nombre des *Merinos* que nous nous sommes ainsi procurés est déjà considérable; cependant la quantité des laines qu'ils donnent est, pour le présent, loin de suffire à la consommation de nos fabriques. Il faut encore plusieurs années pour que l'heureux effet de la natura-

que les moutons du troupeau de Rambouillet seraient vendus librement à des prix élevés. Tout autre moyen eût été impuissant. Les Français sont plus qu'on ne croit les esclaves de la routine ; les gens de campagne surtout répugnent aux innovations. Des béliers et brebis d'Espagne distribués gratuitement, comme on l'avait tenté d'abord, auraient péri infailliblement, faute de soins, entre des mains ignorantes et livrées aux préjugés. Ces animaux n'ont rien d'attrayant au premier aspect. Leur laine sale, compacte et frisée, leur petite stature, leur forme ne présentent aux yeux des simples habitans de la campagne rien de ce qui, dans les moutons, leur paraît caractériser la beauté. Le parti de les vendre à l'enchère a été jugé le plus sûr de tous, parce qu'il place ces animaux d'élite chez les véritables amateurs, chez les connaisseurs, et que l'intérêt est le meilleur des conservateurs. Or, quant à l'intérêt, le cultivateur le plus inepte ou le plus obstiné doit se convaincre bientôt que le sien se trouve

---

lisation des *Merinos* soit très-sensible en France; mais comme il paraît suffisamment prouvé qu'ils n'y dégénèrent point, et qu'en cent endroits on a soin de conserver leur race pure, des introductions ultérieures ne seront peut-être pas nécessaires pour nous assurer la possession de cet avantage.

dans l'adoption de ces race espagnoles, soit pures soit croisées. Les moutons de ces deux espèces n'exigent d'autres soins que ceux qu'on doit donner aux moutons même du pays, si on veut les conserver sains et beaux. Ils s'accommodent du même climat, du même sol, de la même nourriture, exigent seulement un peu plus de propreté à cause de leur toison plus grasse et plus serrée; et cependant leurs laines se vendent au moins à un prix double, et sont au moins une fois aussi pesantes. On sait que le poids moyen des toisons de nos moutons est de trois à quatre livres;* celui des toisons de ces races espagnoles pures ou croisées est de sept à huit. Quelques exemples bien avérés prouvent l'extrême différence entre le poids des toisons de nos moutons ordinaires et celui des toisons de ce moutons originaires d'Espagne. Dans une de ses dernières tontes, Mr. de Lamerville, près Bourges, a trouvé une des toisons de son troupeau espagnol dont le poids était de onze livres et demie, et il y a environ six ans que Mr. Chabert m'en montra une qui pesait près de douze

* Je ne parle pas de quelques cantons où des moutons de très-médiocre qualité donnent jusqu'à dix et douze livres de laine.

livres;* encore venait-elle, non d'un mouton de race espagnole pure, mais d'un mouton de race croisée de la troisième génération. Le propriétaire de ce troupeau a même eu deux béliers de race pure, qui, trois années consécutives, lui ont donné de treize à quatorze livres de la plus belle laine, ayant, sinon tout-à-fait le même degré de finesse, au moins tout le ressort et toutes les autres qualités de celle d'Espagne.

C'est donc un double gain assuré aux cultivateurs qui renonceront à leurs préjugés. Il n'y a point de réplique à de pareils argumens.

Au reste, il y a peu de départemens où ces races espagnoles ne se soient introduites. Depuis qu'elles se vendent cher, elles réussissent partout, parce que partout on leur donne les soins qu'exigent impérieusement les animaux importés, de quelqu'espèce qu'ils soient. La partie de la France dont le climat et les pâturages sembleraient convenir le mieux aux

* Le poids moyen des toisons de ces troupeaux de *Merinos* introduits en France est de 7 à 8 livres. Tel a été par exemple en 1804 le résultat de la tonte de celui de Bourneville. La laine qui en est provenue a été vendue 47s. la livre en suin. Le prix des béliers antenois de quinze à dix-huit mois a été de 250 à 300 livres, et les brebis de reforme ont été vendues 100 liv. l'une dans l'autre.

moutons d'Espagne, le Roussillon, a été la province de France où cette heureuse innovation a eu le plus de peine à être adoptée. On y croyait n'avoir aucune amélioration à désirer dans les bêtes à laine du pays; mais l'expérience a triomphé du préjugé là comme ailleurs; et il y a présentement à Perpignan un très-beau troupeau de *Merinos*, que le gouvernement y a formé d'une partie de ceux que Gilbert avait achetés en Espagne.

Mais on demandera si ces moutous transplantés, si leurs descendans de race pure donnent une laine tout aussi belle que celle de leur pays natal. Pour répondre avec une fidélite scrupuleuse à cette question, que les Espagnols nous ferons peut-être avec dépit, et les Français peut-être avec méfiance, nous avouerons d'abord qu'il y a environ quinze ans que le gouvernement fit fabriquer à Abbeville, par Van-Robais, la laine d'un petit troupeau de race espagnole, qui était à l'école vétérinaire; que le drap qui en provint ne pouvait être ni plus beau ni plus fin, mais qu'il manquait de cette douceur, de ce moelleux qui caractérisent les draps fabriqués avec la véritable laine d'Espagne. Cette expérience est peut-être la moins favourable qu'on ait faite dans ce genre. Il résulte de toutes les autres, que si cette

laine française de race espagnole pure, n'est pas tout-à-fait aussi moelleuse que celle d'Espagne même, elle est tout aussi fine; qu'elle a pris un peu de longueur sans perdre sa qualité principale, et que cette longueur rend la laine propre à la chaîne des draps. Au reste, des échantillons conservés chaque année depuis l'arrivée du troupeau de Rambouillet, prouvent aux plus incrédules qu'il n'a éprouvé depuis dix-huit ans aucune altération.

Et qu'on ne dise pas que dix-huit ans ne suffisent pas encore pour qu'on puisse affirmer que la laine des troupeaux espagnols transplantés en France ne dégénère pas à la longue. D'abord, si cette dégénération devait avoir lieu, on en apercevrait, après cet intervalle, au moins les premiers indices. D'ailleurs, le troupeau de Mr. Daubenton détruit tous les doutes, puisqu'il se maintient dans toute sa pureté depuis plus de trente ans sur le terrein le plus ingrat, et que cet estimable agronome a publié des certificats de nos plus célébres manufacturiers, qui attestent qu'ayant employé indistinctement des laines venant directement d'Espagne, et celle de son troupeau, ils n'ont trouvé entr'elles *absolument* aucune différence. Mr. Leblanc, de Mareuil-le-Port, m'a assuré, à la fin de 1796,

que depuis dix ans qu'il faisait fabriquer des draps avec la laine de ses moutons de race pure, sortis du troupeau même de Rambouillet, le fabricant qu'il employait ne faisait aucune différence entre cette laine et celle d'Espagne, qu'il trouvait seulement à celle-là *un peu plus de nerf*. Et remarquons en passant que cette très-légère infériorité, quant au moelleux de la laine, est peut-être le seul effet qui résulte du changement de climat, cette qualité tenant principalement à la grande transpiration que la température de l'Espagne favorise, et d'où provient l'huile très-onctueuse dont la laine des moutons non transplantés est imprégnée.

Il y a plus. Ce ne sont pas seulement les moutons transplantés et provenant de race espagnole sans aucun mélange, qui donnent ces résultats. Ceux qui proviennent de leur croisement avec des individus de races françaises, fournissent, dès la quatrième génération, quelquefois même plutôt, des laines aussi belles que celles de race absolument pure, pourvu que l'on coupe ou que l'on écarte tous les mâles provenant des croisemens et qu'on n'allie les femelles *métis* qu'à des béliers de race pure, et surtout bien choisis; parce qu'il est prouvé que les béliers influent

pour plus de deux tiers sur les produits de la propagation ; pourvu aussi qu'on n'amoncèle pas ces animaux délicats dans des bergeries étroites, basses et étouffées : pourvu enfin qu'on les confie à des bergers vigilans et intelligens, tels que celui de M. Chabert, à Maisons, qui est un modèle à citer dans ce genre. Il paraît que les brebis ainsi soignées et ainsi fécondées donnent les mêmes résultats, de quelque partie de la France qu'elles soient. Le gouvernement tient depuis quelque temps, à Sceaux, un troupeau uniquement destiné à des expériences comparatives sur le croisement des béliers de race pure d'Espagne avec des brebis de divers départemens. Mais ces essais n'ont pas encore été assez multipliés pour servir de base à des assertions bien positives. On peut seulement assurer que la race d'Espagne, alliée à nos brebis de laine grossière, donne au plus tard à la quatrième génération des productions égales à la race pure ; que si l'on allie cette race à des brebis de grand taille et bien garnies de laine, on arrive plus tard au degré de pureté désirable, mais qu'on a une race bien fournie en laine ; que si l'on fait le croisement avec des brebis de laine fine, telles que celles de Roussillon, de Sologne et de

Berry, on a plutôt des toisons superfines, à la vérité, mais beaucoup moins pesantes.

Il semble donc bien avéré que la qualité si renommée des laines d'Espagne ne tient pas exclusivement au sol et au climat de ce royaume. Il ne l'est pas moins que les moutons errans, dits *tras humantes*, ou *ganado merino*, ne doivent point le prix qu'on y attache à leurs voyages périodiques et perpétuels. Les Espagnols n'ont pas besoin d'aller chercher dans nos campagnes la preuve de cette seconde vérité; ils l'ont dans leur propre pays. Il est incontestable qu'il y a dans l'Estramadure des troupeaux permanens, dont la laine ne diffère pas sensiblement de la meilleure des moutons voyageurs. Il est également certain qu'aux environs de Ségovie même il y a de petits troupeaux qui ne s'en écartent jamais, et dont la laine est aussi fine que celle des troupeaux errans. Je me suis assuré dans le canton que, sur vingt mille arrobes de laine fine qu'on y recueille, il y en a près d'un tiers que fournissent les troupeaux permanens.

A quoi tient donc l'usage, d'ailleurs si facheux à d'autres égards, de faire parcourir l'Espagne par plusieurs millions de bêtes à

laine ?* Il tient à tout ce qui cause, propage et consolide les abus, à l'intérêt personnel des puissans, qui a enfanté en Espagne les priviléges ruineux de la *Mesta*.

C'est une société de grands propriétaires de troupeaux, composée de riches monastères, de grands d'Espagne, d'opulens particuliers, qui trouvent leur avantage à faire nourrir leurs moutons aux dépens du public dans toutes les saisons de l'année, et qui ont fait sanctionner par des ordonnances peu réfléchies un usage introduit d'abord par la nécessité. Dans les temps reculés, les montagnes de Soria et de Ségovie, vouées par leur escarpement et la nature de leur sol à la stérilité, étaient, pendant l'été, l'asile de quelques troupeaux du voisinage. A l'approche de l'hiver; leur tem-

* Dans le seizième siècle on comptait jusqu'à sept millions de moutons voyageurs. Sous Philippe III ce nombre était tombé à deux millions et demi. Ustariz, qui a écrit au commencement de ce siècle, le portait à quatre millions. L'opinion générale est qu'à présent il ne passe pas cinq millions. Si l'on y ajoute les huit millions de moutons permanens, on aura près de treize millions d'animaux conjurés contre la prospérité de l'Espagne, pour l'avantage d'un petit nombre de particuliers; car les propriétaires même des troupeaux permanens ont des priviléges à peu près semblables à ceux des membres de la Mesta.

pérature n'était plus supportable pour ces animaux délicats. Ils allaient en chercher une plus douce dans les plaines circonvoisines. Leurs possesseurs firent convertir bientôt cette convenance en droit, et formèrent une communauté qui, avec le temps, s'augmenta de tous ceux qui, acquérant des troupeaux, désiraient jouir pour eux des mêmes prérogatives. Le théâtre s'étendit à mesure que les acteurs devinrent plus nombreux ; et de proche en proche, les excursions périodiques des troupeaux se portèrent jusqu'aux plaines de l'Estramadure, où ils trouvaient un climat tempéré et d'abondans pâturages. Lorsque l'abus commença à paraître intolérable, il avait jeté de profondes racines, et il intéressait tout ce qu'il y avait de puissant dans le royaume. Il en est résulté depuis plus d'un siècle une lutte continuelle entre les associés de la Mesta d'un côté, et de l'autre les *Estremeños,* ou habitans de l'Estramadure, qui ont eu pour avocats tous les amateurs du bien public.

Comment, en effet, verraient-ils sans s'indigner, qu'au mois d'octobre des millions de moutons *tras humantes* refluent des montagnes de la vieille Castille vers les plaines de l'Estramadure et de l'Andalousie, qu'au mois de mai ils remontent vers ces montagnes;

qu'à l'allée et au retour ils paissent le long de leur route dans toutes les communes ; que les ordonnances de la Mesta fixent une largeur de quatre-vingt-dix vares (près de quarante toises) au chemin par où ils passent ; que les pâturages qui les attendent leur sont affermés à un prix très-modique, dont les propriétaires sollicitent sans succès l'augmentation depuis long-temps. Aussi cette malheureuse Estramadure, qui a cinquante grandes lieues de long sur quarante de large, et qui pourrait pourvoir à la subsistance de deux millions d'hommes, contient à peine cent mille feux. Et l'on ne peut douter que cette dépopulation ne doive être attribuée au fléau de la Mesta, puisque les provinces que n'atteignent point ces funestes priviléges, la Galice, les Asturies, la Biscaye, le pays des montagnes de Burgos, sont très-peuplées.

Cet abus criant a été attaqué par beaucoup d'Espagnols éclairés, tant de nos jours que des siècles précédens, par Leruela, Ustariz, Arriquibar, même par ce philosophe enjoué, Cervantes, qui, sous l'enveloppe de la plaisanterie, a donné de si sages leçons aux hommes et à ses concitoyens, et beaucoup plus récemment par don Antonio Ponz, par le comte de Campomanes, etc. etc. Leur voix

jusqu'ici a crié dans le désert. L'abus ne tient pas seulement au crédit des gens puissans, il tient à la paresse et à l'intérêt mal entendu, qui font préférer la nourriture des moutons aux progrès de l'agriculture. Depuis cent ans la laine a doublé de valeur, tandis que les grains dont la culture est si penible, si précaire, ont peu augmenté de prix. Dix mille têtes peuvent donner, année commune, deux mille arrobes ou cinq cents quintaux de laine, à raison de cinq livres par toison. En évaluant l'arrobe seulement à cent réaux, ou vingt-cinq livres tournois, ces dix mille têtes produiront environ *cinquante mille francs*, dont il faudra déduire, à la vérité, leur nourriture, les frais de leurs voyages, le loyer de leurs pâturages d'hiver, le salaire des bergers, et autres menues dépenses; ce qui laisse un *produit net* suffisant pour rendre ce genre de propriétés très-précieux.

Quant à l'usage de faire voyager les moutons, outre qu'il est consacré par les lois, par une longue possession, il est excusé, nécessité même par les circonstances. Ou il faut diminuer le nombre des bêtes à laine, ou il faut qu'il en voyage une partie. Celles qui paissent dans la belle saison sur les montagnes de Soria, de Cuenca, de Ségovie et de

Buytrago, y mourraient de faim pendant l'hiver. Et où peuvent-elles mieux trouver un asile qu'en Estramadure, province mal peuplée, très-peu riche, et dont les pâturages sont la seule ressource? Je sais bien qu'on peut regarder cet argument comme une pétition de principe; mais jusqu'à présent le gouvernement a bien voulu le trouver concluant.

Il en est d'autres qui excuseraient davantage en lui la longue tolérance qui perpétue un pareil ordre de choses. Il se ferait scrupule, tout despotique qu'il est, d'attenter par des réformes violentes, à la propriété des possesseurs de troupeaux. Et comment les déterminer à renoncer volontairement à un bien dont la régie n'est ni très-compliquée, ni très-couteuse; dont la récolte, à peu près certaine, trouve un débouché presque inépuisable dans l'avidité avec laquelle les laines d'Espagne ont été jusqu'à présent recherchées par les nations fabricantes. D'ailleurs le fisc lui-même est intéressée au maintien de ce genre d'industrie; car les droits qu'il prélève sur l'extraction des laines forment une branche importante de son revenu. Ils produisirent ces dernières années de vingt-sept à vingt-huit millions de réaux. On ne tarit pas impunément une pareille source, sans avoir sous la

main un moyen bien sûr et bien prompt d'y suppléer.

Il est une route plus lente, mais plus sûre, par laquelle l'Espagne parviendra, peut-être malgré elle, à éclaircir cette innombrable armée d'animaux qui la dévorent, s'il est permis de s'exprimer ainsi, en parlant d'animaux dont le seul nom réveille des idées d'innocence et de paix ; et cette route sera celle que commence à suivre la France, et sur laquelle ses succès peuvent attirer successivement les autres nations qui ont cru jusqu'ici ne pouvoir se passer des laines prises en Espagne. Alors les propriétaires avides et fainéans de ces immenses troupeaux seraient bien obligés de donner à leurs fonds et à leur industrie un emploi moins fructueux pour eux-mêmes, mais plus avantageux pour leur patrie. Heureuse l'Espagne si sa prévoyance, prévenant les effets de cette espèce de révolution, prépare d'avance son territoire à une nouvelle destination, en y multipliant, en y perfectionnant les chemins, les canaux, et les autres moyens de vivification qui lui manquent encore.

Dans l'état où sont les choses et où elles peuvent être encore long-temps, les laines sont une des principales richesses, au moins

apparentes, de l'Espagne. Avant la guerre de 1793, on embarquait, année commune, à Bilbao, 20 à 22,000 balles de laine, la plupart de deux cent livres pesant, quelques-unes de deux cent cinquante; et par Saint-Ander il sortait environ le tiers de cette quantité. Or, ce sont les deux ports par lesquels est exportée la partie sans comparaison la plus considérable des laines de l'Espagne septentrionale. Si on en jugeait par l'année 1792, l'Angleterre serait le pays qui en recevrait le plus, ensuite la Hollande; la France ne viendrait qu'en troisième ligne. Il s'était exporté par Bilbao 16,176 balles pour l'Angleterre, 6,180 pour la Hollande, 1,186 pour Rouen, 654 pour Ostende, et 356 pour Hambourg; et de Saint-Ander, 2,364 pour Londres, 2,314 pour Bristol, 1,909 pour Amsterdam, 1,200 pour Rouen.

Mais l'année 1792 ne doit pas servir de règle. A cette époque le commerce de la France se ressentait déjà de sa révolution et de la guerre qui éclata au mois de mai. Dans les années ordinaires on envoyait en France plus de quatre fois autant de laines d'Espagne; c'est-à-dire à-peu-près 11 à 12,000 balles, et par conséquent plus de la moitié de ce qui en sort par les ports septentrionaux. Or, n'éva-

luât-on les balles l'une portant l'autre qu'à 1,400 réaux le quintal (en balançant le prix des superfines léonèses, qui en 1792 coûtaient 18 à 1900 réaux, avec celui des laines les plus ordinaires, qui était de 1100 à 1150), et n'estimant qu'à deux quintaux le poids de toutes les balles, on trouverait qu'année commune, avant la révolution, nous recevions des laines fines d'Espagne pour une somme supérieure à celle de 32,000,000 de réaux.*

Nos fabriques de Louviers, d'Elbeuf, de Reims, d'Abbeville, de Sédan, celle de Décretot en particulier, ne pourraient s'en passer pour leurs draps fins; les laines de Champagne et du Berry, dont elles font une grande consommation, ne servant sans mélange que pour les draps ordinaires, et n'entrant que pour une portion dans les autres. Il en est même qui, comme les casimirs, n'admettent

---

* Comme dans ce calcul tout est porté au rabais, puisque les superfines léonèses sont celles dont on exporte le plus, et que plusieurs de leurs balles pèsent 250 livres, ce n'est rien exagérer que d'augmenter d'un grand tiers cette somme de 32,000,000 de réaux, ou de 8,000,000, ce qui se rapporte au tableau de la balance de notre commerce, fourni à Mr. Flandrin, et duquel il résulte qu'en 1782 nous reçumes des laines d'Espagne pour la valeur de 13,600,000 liv. Voyez l'ouvrage de *Flandrin* sur *l'éducation des moutons*, p. 213.

point de mélange et doivent être fabriqués avec de la superfine Léonèse toute pure. Si donc nous parvenions à étendre assez la propagation des moutons de France, perfectionnés par le croisement de la race espagnole pure, pour nous passer entièrement des laines d'Espagne, nous délivrerions notre industrie d'un tribut annuel de plus de 12 à 13,000,000 de nos livres. Espérons que le retour de l'esprit public dans nos campagnes, fera trouver dans cet argument un motif déterminant pour tourner vers cette amélioration les spéculations de nos cultivateurs, à part même l'intérêt qu'ils auraient à se livrer à un genre d'industrie qui demande des soins, à la vérité, mais peu d'avances dispendieuses; qui, sans rien prendre sur les terres en valeur, fournit un moyen de tirer parti de celles qui n'y sont pas, dans lequel en un mot presque tout est profit. Mais poursuivons ce qui a rapport aux laines espagnoles pour l'Espagne elle-même.

Elle peut en exporter 32 à 33,000 balles de 200 à 250 livres pesant. C'est à ce nombre que s'est élevée l'exportation de 1792, par les ports de Bilbao et de Saint-Ander, sans compter 5 à 600 balles de laines d'agnelins en suin; car à présent presque toutes les laines

d'Espagne sortent lavées. Avant l'augmentation des droits sur les laines non lavées, qui eut lieu en 1787, presque tous les agnelins des piles Léonèses; Ségoviennes et dites *Sorias caballeros*, se chargeaient en suin,* et formaient une masse de 1800 à 2000 balles de onze à douze arrobes (275 à 300 livres).

Depuis environ 30 ans, les besoins du fisc et la persuasion que les nations fabricantes ne pouvaient se passer des laines d'Espagne, quelque fût leur prix, ont fait successivement hausser les droits sur leur extraction.

Depuis 1766 jusqu'en 1787, ces droits se sont élevés de 42 réaux 12 maravedis pour l'arrobe de laines lavées, à 66 réaux 28 maravedis, et de 21 réaux 6 maravedis pour les laines en suin, à 50 réaux 4 maravedis.

Malgré ces augmentations successives, l'extraction des laines a plutôt haussé que diminué. Elles sont une des causes du renchérissement des draps, mais non la principale. Il a été produit surtout par celui de la matière première. Depuis environ trente ans le prix des laines en *suin* ou en *surge*, a été haussé

* Le lavage diminue notablement le poids des laines d'Espagne. Celles qui subissent cette opération perdent presque toujours la moitié. La perte la plus ordinaire est au moins des deux tiers.

de 75 à 80 réaux pour l'arrobe des Léonèses les plus fines de toutes, et de 100 à 120 pour celles d'une moindre qualité. Mais les nations fabricantes ou commerçantes n'ont pas pour cela diminué leurs demandes. Au contraire, à la veille de la guerre qui a commencé à embrâser l'Europe en 1792, l'extraction des laines d'Espagne tendait plutôt à s'augmenter. C'est surtout à Madrid, quoiqu'assez éloigné du centre des bonnes laines, que se font dans ce genre les marchés les plus considérables. Il y a dans cette capitale quatre ou cinq maisons qui s'en occupent. Elles achètent à l'avance, pour plusieurs années, les piles des propriétaires dont les moutons leur semblent préférables.* Mais tous les commerçans espagnols n'ont ni les fonds ni le courage nécessaires pour se livrer à de pareilles spéculations, et ils en laissent en très-grande partie le profit aux nations commerçantes. Les Français, les Anglais, les Hollandais viennent

* Le duc de l'Infantado, par exemple, fit, en 1791, un marché par lequel il aliénait pour huit ans tout le produit de sa pile, pour la somme de 100,000 piastres simples. La communauté des Gremios fait surtout dans ce genre d'immenses spéculations. Au retour de la paix, elle s'est trouvée chargée de 900 balles dont l'écoulement a été très-difficile.

prendre les laines Ségoviennes et Léonèses à Bilbao et à Saint-Ander. Ils ne laissent pas même aux Espagnols la commission de la vente. Ils achètent ces laines dans la main du berger, et font le lavage à leur compte. Les Hollandais surtout en accaparent ainsi une portion considérable, non pas qu'ils emploient eux-mêmes toutes les laines qu'ils exportent, mais parce qu'on vient s'en approvisionner chez eux, dans la certitude d'y trouver toutes ses convenances. Ils paient sur-le-champ les laines qu'ils vont prendre sur le dos des moutons et font de longs crédits à ceux qui viennent dans leurs magasins s'assortir à leur gré. Vainement les fabricans de Verviers et d'Aix-la-Chapelle ont voulu éluder leur entremise et s'approvisionner directement en Espagne. Ils ont éprouvé à ce changement toutes sortes d'inconvéniens. Ils étaient mécontens des laines qu'on leur envoyait. Ils disputèrent sur le prix, sur l'époque des paiemens pour lesquels ils demandaient un crédit de quinze mois. Ils ont été finalement obligés de revenir à l'ancienne routine.

Malgré toutes les données que nous venons de recueillir, il est difficile de déterminer avec exactitude la quantité de laines fines d'Espagne qui sort, année commune, par

ses différens ports, y compris Séville, par où s'écoulent les laines des provinces méridionales. On m'assurait, en 1790, qu'elle en exportait pour 60,000,000 de réaux. Le calcul suivant pourrait prouver que cette évaluation est au-dessous de la réalité.

Ne portons qu'à 22,000 balles ce qui sort par Bilbao; qu'à 8,000 ce qui sort par Saint-Ander: ajoutons-y les 4,500 qui s'exportent par Séville; on aura un total de 74,500 balles, qui, évaluées seulement à 200 livres pesant la balle, donnent 6,900,000 livres; lesquelles, à 10 réaux, présenteraient un résultat de 69,000,000 réaux. Or, dans ce calcul, tout est porté au rabais, surtout le prix de la livre de laine, puisqu'en 1792 les superfines Léonèses se sont payées jusqu'à 1886 réaux, et les ordinaires jusqu'à 1150 réaux le quintal, par conséquent plus de 18 réaux la livre des premières, et plus de 11 la livre des secondes. On n'exagérera donc rien en portant au moins à 80,000,000 réaux ce que l'Espagne tire, année commune, de la vente de ses laines. Mais la paix générale pourra seule lui rendre ses abondans débouchés. La France continuera-t-elle à en être un des principaux et à extraire comme avant la rupture, plus de dix mille balles par an? Oui, sans doute, quand

même la conquête que nous présageons se consoliderait, quand même certaines vues intéressées ne s'opposeraient pas à ses progrès et que les calculs de la cupidité se tairaient devant l'amour de la patrie, la prévention l'emportera long-temps encore sur la raison, et la routine sur l'intérêt des propriétaires. Mais enfin si ce changement achevait de s'opérer totalement, l'Espagne y perdrait-elle ce qu'y gagnerait la France? Non, assurément. Cette révolution, produite insensiblement dans son économie politique, conduirait nécessairement à des améliorations, à l'adoption de plans générateurs, les propriétaires engourdis jusqu'ici par leur trop facile opulence. Quelques riches particuliers y perdraient sans doute, mais la masse de la nation ne pourrait qu'y gagner.

Ne voyez donc pas d'un œil inquiet, Espagnols nos alliés, les efforts déjà heureux que nous faisons pour nous passer entièrement de vos laines. D'abord nous sommes encore loin du but, et nous ne l'atteindrons pas de long-temps. Fiez-vous-en un peu à cette versatilité dont la révolution ne nous a pas tout-à-fait guéris. Fiez-vous-en à la profondeur des racines que jettent les préjugés dans nos campagnes. D'ailleurs, la perte dont vous êtes

menacés ne paraît pas redoutable à ceux de vos concitoyens qui connaissent vos véritables avantages.* Deux des ministres les plus éclairés que vous ayez eu dans ce siècle, Campillo, sous Philippe V, la Ensenada, sous Ferdinand VI, regardaient l'immense exportation de vos laines comme un des plus grands obstacles aux progrès de votre industrie, parce que, disaient-ils, les nations qui les recevaient les réimportaient fabriquées, et vous les revendaient à un haut prix; et parce que celles de moindre qualité qui restaient en Espagne y étaient manufacturées à grands frais, vos fabricans voulant se dédommager

* Je suis fâché qu'un des Espagnols dont l'opinion était la plus digne de faire autorité, n'ait pas ainsi pensé. J'ai su qu'un des propriétaires français, à qui on avait fait passer un détachement du troupeau de Rambouillet, et même un des bergers espagnols qui l'avaient conduit en France, ayant au bout d'un an ramené ce berger à Paris, et ayant cru devoir le présenter à son ambassadeur, en fut froidement accueilli, et reçut pour réponse aux remerciemens qu'il lui faisait comme au représentant de la cour à laquelle la France devait ce commencement de bienfait: *Ne me remerciez pas, Monsieur : car si l'on m'eût consulté, jamais un seul mouton espagnol ne fût passé en France.* Je ne reconnais pas M. d'Aranda à cette réponse. Il était habituellement plus éclairé sur les vrais intérêts de son pays; et les petites jalousies nationales étaient au-dessous de lui.

de la cherté du peu de laines qu'on leur laissait. Enfin, bien des personnes éclairées parmi vous pensent que concourir à la diminution de vos immenses troupeaux de moutons, ce serait acquérir des droits à votre reconnaissance plutôt qu'à votre ressentiment.

Qu'on ne croie pas cependant que l'Espagne ne tire pas dès-à-présent quelque parti de ses laines pour sa propre industrie. Déjà depuis long-temps toutes les laines communes sont fabriquées chez elle-même pour l'habillement des troupes et des gens du peuple, et l'exportation en est prohibée.

La très-grande partie des moutons qui les fournissent sont noirs, et on laisse à l'étoffe la couleur de laine. De là cette grande quantité de manteaux bruns qui ajoutent à l'air de tristesse et de saleté des habitans de la campagne, surtout dans les deux Castilles. Il y a ensuite des laines de seconde qualité, comme celles de Valence, dont l'exportation n'est pas défendue, qui même sont employées dans nos fabriques de Languedoc, mais qui, pour la plus grande partie, sont fabriquées dans le pays même. Quant aux laines fines on les emploie en plusieures cantons de l'Espagne, et surtout avec succès dans la fabrique de Guadalaxara. Chose bizarre! elle doit son exis-

tence à deux étrangers, qui firent en Espagne le plus brillante fortune.

Ce fut le cardinal Alberoni qui, en 1718, jeta les fondemens de cette fabrique, et la mit sous la direction de Ripperda. D'abord, on ne manufacturait que des draps de la seconde qualité, quoiqu'avec des laines des meilleurs cantons. Sous Charles III on transporta à Guadalaxara la fabrique de San-Fernando, où on ne faisait que des draps superfins. Guadalaxara contint dès-lors deux espèces de fabriques de draps fins.

Cet établissement était, dès 1783, un des plus complets qu'on pût voir. Il réunissait dans une même enceinte tout ce qui est nécessaire à la fabrication complète des draps; et on fabriquait sur les lieux même tous les outils, tous les instrumens qu'on y emploie. Il y avait quatre-vingts métiers pour ceux de la première qualité, appelés proprement *draps de San-Fernando*; cent de la seconde, et cinq cent six pour les serges avec lesquelles on espérait, avec le temps, se passer de celles des Anglais, à qui, pour le seul article des laineries, l'Espagne payait annuellement deux millions de livres sterlings. Tous ces métiers, répartis entre deux édifices, occupaient trois mille huit cent vingt-cinq person-

nes, toutes salariées par le roi, sans compter un bien plus grand nombre répandu dans les campagnes de la Manche et des Castilles, et occupé à filer les laines destinées pour Guadalaxara. A l'administration économique près, aux défauts de laquelle on a remédié depuis, il était difficile de voir nulle part une fabrique mieux organisée. Aussi la ville de Guadalaxara contraste-t-elle d'une manière frappante avec celles qui l'avoisinent. Je n'ai pas remarqué un mendiant, pas un fainéant parmi les quinze à seize mille habitans qu'elle contient. Tel est l'avantage des manufactures, et surtout de celles de draps, qu'elles ont beaucoup d'opérations de détails dont sont capables les enfans, les vieillards, les infirmes. C'est un supplément de travail que les arts ont fourni, en faveur de l'humanité faible ou souffrante, à la nature qui semblait l'avoir condamnée à languir inutile ou onéreuse.

Ces fabriques de Guadalaxara ont au reste, depuis 1783, éprouvé divers changemens, suivant les Intendans qu'elles ont eu. Vallejo, un des derniers, y ajouta, mais à grand frais, quelques degrés de perfection. Son successeur, don Santiago Romero, sacrifie moins à l'éclat qu'à l'utilité. Il a pris des mesures pour

assurer de nouveaux débouchés aux draps, et pour les faire fabriquer suivant le goût des consommateurs. Déjà les Espagnols mettent leurs fabriques de Guadalaxara au niveau de celle d'Abbeville, et n'exagèrent pas beaucoup. Mais croira-t-on que, quoiqu'ils aient les laines de vingt-cinq à trente pour cent meilleur marché que nous, quoique ces fabriques aient autour d'elles une population assez nombreuse, qu'elles aient du bois et de l'eau en abondance, leurs draps étaient, du moins avant la guerre, encore plus chers que les nôtres.*

Il faut d'ailleurs avouer ce que les Espagnols non prévenus avouent eux-mêmes, que leurs fabricans ont encore des progrès à faire dans la teinture et dans la manière de fouler les draps. Mais lorsqu'on a comme eux les

---

* Charles IV, qui les visita en 1791, y trouva trois cent six métiers de draps fin, tant de première que de seconde qualité, trois cent cinquante de serges. Elles occupaient 24,000 personnes tant dans l'intérieur de la ville qu'aux environs, et fabriquaient par an pour la valeur de 13 à 14,000,000 de réaux. Les draps les plus beaux et les plus chers pour la couleur, mais de la seconde qualité, se vendaient 84 réaux la vare; les plus fins, de San-Fernando, 94; ceux de Brihuega, 74; et les serges, 13. Or, on sait que la vare est à l'aune comme cinq sont à sept.

matières premières, quelques sujets habiles dans ces deux arts suffisent pour porter plusieurs manufactures à leur perfection. Le gouvernement ne s'endort pas sur les moyens de s'en procurer. Tous ces moyens de séduction que les états rivaux s'efforcent réciproquement de faire avorter, mais qu'ils sont tacitement convenus de se pardonner, la cour de Madrid les emploie pour débaucher en Angleterre et même en France les ouvriers et les artistes habiles qui manquent encore aux manufactures nationales. Vers la fin de 1784, je découvris qu'un fabricant d'une de nos villes de fabrique, que j'aurai la discrétion de ne pas nommer, venait de se laisser séduire par le gouvernement espagnol, qui lui offrait 160,000 piastres pour établir une fabrique de draps dans la vieille Castille, et y amener cent familles de son pays. Le projet avorta sans doute; je n'en ai trouvé aucune trace lors de mon second voyage. Vers la même époque, deux de nos artistes (je les nommerai ceux-là), *Quatremère-d'Isjonval*, de l'académie des sciences, et *Chardron*, fabricant de Sédan, reçurent des propositions semblables, et les rejetèrent. J'ai su depuis que de pareilles tentatives avaient été faites en Angleterre avec plus de succès.

Les Espagnoles ont cependant parmi eux, à présent, quelques sujets habiles et capables de porter leurs fabriques de draps au dernier degré de perfection qui leur manque. Comme tels ils citent *don Gregorio Garcia*, qui dirige celle que le ministre *Lerena* avait établie à Valdemoro, lieu de sa naissance, situé entre Madrid et Aranjuez, et un de ses élèves, *don Pedro Cuesta*, fabricant à Ségovie.

Guadalaxara est le seul endroit de l'Espagne où l'on fabrique le fameux drap de Vigogne, production précieuse que la métropole tire de ses colonies, de Buenos-Ayres et du Perou, et qui ne se trouve que là. On a essayé de manufacturer cette laine en France. Ceux qui ont pu comparer les draps fabriqués à Paris avec ceux de Guadalaxara, conviennent que les nôtres ont plus d'apparence, mais ceux de l'Espagne plus de solidité ; soit que les ouvriers espagnols entendent mieux que nous cette fabrication, soit qu'on réserve pour les premiers l'élite de la laine de Vigogne. Ces draps, au reste, ne sont pas encore d'un grand usage chez les Espagnols même, et on ne peut guère s'en procurer qu'après les avoir commandés quelques mois à l'avance. Il s'en fabrique quelques-uns pour le compte du roi, qui en fait des présens à plu-

sieurs souverains. En 1782, Charles III en envoya vingt pièces au grand-seigneur, à la suite du traité qu'il venait de conclure avec la Porte. On prétendit à cette occasion que l'Espagne ne serait pas fâchée de donner aux Turcs le goût de ses draps. Les nations fabricantes en conçurent même quelques alarmes un peu gratuites. Comment le gouvernement espagnol pourrait-il entreprendre ce commerce en concurrence avec de pareilles rivales, qui ont pour elles le titre presqu'imprescriptible de l'habitude, et un grand avantage encore sur l'Espagne dans l'art de la fabrication? Ne croira-t-il pas plus sage de travailler auparavant à approvisionner entièrement du produit de ses fabriques les vingt-deux millions d'hommes qui vivent sous sa domination? Or, il sait qu'elles sont encore loin de cet état de prospérité. Ce n'est pas par les moyens essayés en 1778 qu'il parviendra à les en rapprocher. Les directeurs des fabriques royales ne trouvèrent d'autre expédient pour se débarrasser sans perte des draps qu'ils avaient en magasin pour la valeur de 200,000 piastres, que d'obtenir un décret qui défendait l'exportation pour l'Amérique espagnole de tous draps de manufacture étrangère. Ce décret excita les réclamations des gouvernemens de

France et d'Angleterre, celles même de négocians espagnols qui étaient chargés d'une quantité considérable de draps étrangers. Il fut modifié à quelques égards. Il n'aurait pas manqué d'être éludé par la nécessité, si féconde en ressources frauduleuses.

Au retour de la paix, les fabriques de Guadalaxara et celle de Brihuega, située quatre lieues plus loin, et qui a environ cent métiers de draps fins, se sont trouvées dans un état florissant et en possession de débouchés plus assurés. Dans le courant de l'année 1796, elles avaient à Madrid un magasin qui débitait 9 à 10,000 pièces par mois.

Ségovie, fameuse en tout temps par la bonté de ses laines, ne l'était pas moins autrefois par le nombre et la perfection de ses fabriques. Mais combien elle est déchue de son ancienne splendeur!

Sa société patriotique prétend qu'à sa plus brillante époque Segovié avait six cents métiers de draps fins. En 1697 elle n'en avait pas plus de deux cent cinquante. Dans la première moitié de ce siècle, son industrie commença à se ranimer. En 1748 elle avait trois cent soixante-cinq métiers, qui occupaient 4300 personnes, et employaient plus de 50,000 arrobes en suin. Dans ces derniers

temps le gouvernement s'est fort occupé de la régénération de ses fabriques: trop peut-être; car en 1785 il fit pour leur organisation un réglement dont le résultat fut que dans les cinq années suivantes on y fabriqua plus de quatre mille pièces de moins. C'est qu'à quelques exceptions près, les fabricans de Ségovie sont essentiellement routiniers, et s'effarouchent de tout régime réglementaire. Un seule a justifié les encouragemens du gouvernement. *Don Laureano Ortiz* établit, en 1779, une nouvelle fabrique de draps superfins, à laquelle le roi s'intéressa en lui accordant quelques priviléges qui n'avaient rien d'onéreux pour les autres fabricans. Elle a prospéré en peu de temps. En 1786, elle consistait en soixante-dix métiers, et occupait 2800 personnes. Ortiz en a fait une propriété inaliénable pour sa famille. Sa patrie l'a perdu en 1788, mais son successeur a hérité de son zèle et de ses talens; et en 1792 je m'assurai qu'il n'avait point dégénéré. La fabrique d'Ortiz est au reste, avec celle dite de San-Fernando, à Guadalaxara, la seule de draps superfins qu'il y ait encore en Espagne: ce qui paraîtra peut-être étonnant dans le pays de l'Europe qui a en si grande abondance les laines les plus fines.

Nous ne quitterons pas Ségovie sans terminer tout ce que nous avons à dire sur les moutons d'Espagne. C'est dans les montagnes qui avoisinent cette ville qu'une grande partie de troupeaux voyageurs errent pendant la belle saison. On les en voir descendre dans le courant d'octobre, ainsi que ceux des montagnes de l'ancienne Numance *(Soria)*, franchir celles qui séparent les deux Castilles, et à travers la Castille neuve se disperser dans les plaines de l'Estramadure et de l'Andalousie. Ceux qui sont plus à portée de la Siera Morena viennent y passer l'hiver. La longueur de leurs journées est proportionnée à la pâture qu'ils rencontrent. Ils voyagent en troupeaux de mille à douze cents, sous la conduite de deux pasteurs, dont le principal se nomme *mayoral*, et l'autre le *zagal*. Rendus à leurs destinations, ils sont distribués dans les pâturages qui leur sont assignés. Ils se remettent en route dans le courant de mai; et soit habitude, soit qu'un instinct naturel les pousse vers le climat qui leur devient propre à cette époque, l'inquiétude qui les agite pourrait servir de calendrier à leurs conducteurs.

Chaque troupeau appartenant à un seul maître s'appelle une *cavaña*, et la totalité de

la dépouille d'un de ces troupeaux s'appelle *pila* ou *pile*. Les *cavañas* portent le nom de leurs propriétaires. Les plus nombreuses sont celles de Bejar et de Negretti, qui sont composées chacune de soixante milles têtes. Celle de l'Escurial, une des plus renommées, en a cinquante mille. Le préjugé ou la routine mettent en vogue la laine de telle *cavaña*, de préférence à celle de telle autre. Dans la fabrique de Guadalaxara, par exemple, on n'emploie que la laine des piles de Negretti, de l'Escurial et de la chartreuse du Paular. En 1785, les brebis et béliers qui furent envoyés à Rambouillet, furent, comme on le pense bien, choisis dans les *cavañas* les plus renommées; et ce furent, outres les trois que nous venons de citer, celles du marquis d'Iranda, du marquis de Péralès, de Manuel de Balbuena et du comte de San-Rafael. De toutes ces diverses *cavañas*, celles du Paular passe pour donner la laine la plus fine de toute l'Espagne; et celle de Negretti,*

* C'est la même que celle du marquis de Torre-Manzanal, ou comte de Campo-Alange, qui, après avoir été plusieurs années ministre de la guerre, ensuite ambassadeur à Vienne, occupe présentement l'ambassade de Portugal.

pour la plus belle quant à la force des individus et à la quantité de leur laine: aussi fournit-elle dix des béliers qu'on fit partir pour la France. Ces béliers coûterent de 60 à 80 réaux, et les brebis de 50 à 60.

C'est au retour des moutons voyageurs, vers le mois de mai, que se fait la tonte; opération principale en Espagne, parce qu'elle s'y fait en grand, dans de vastes édifices, nommés *esquileos*, disposés pour recevoir des troupeaux entiers de quarante, cinquante, et jusqu'à soixante mille moutons. La moisson et les vendanges n'ont rien de plus solennel. C'est une époque de récréation pour les propriétaires, comme pour les ouvriers qu'ils occupent. Ceux-ci sont divisés en différentes classes, dont chacune a son emploi Il en faut cent vingt-cinq par mille moutons. Chacun de ces animaux donne de la laine de quatre espèces, plus ou moins fine, suivant la partie d'où on la tire.

La tonte fini, on recueille son produit dans des ballots qui sonts conduits soit aux ports de mer, où on les embarque sans autre opération, soit aux lavoirs disséminés aux environs de Ségovie et dans le reste de la Castille. J'ai visité en détail un des plus considérables, celui d'Ortijosa, à trois lieues

de S.-Ildefonse. Je me suis convaincu que cette opération, toute imparfaite qu'elle paraît au premier coup-d'œil, parce que les fabricans étrangers le recommencent avant d'employer la laine, remplit complettement le but qu'elle a, celui de conserver la laine sans que les plus longs trajets en altèrent la qualité. Année commune, il passe par ce seul lavoir environ dix mille quintaux de laine. L'emplacement est vaste et forme une espèce de bassin, dont les parois intérieures sont des prairies doucement inclinées, qui voient le soleil sous tous les aspects.

La laine y arrive telle que le mouton l'a livrée, chaque toison étant en son entier;* on la donne sous cette forme aux *Apartadores,* qui la divisent en trois portions de qualités différentes. Ils sont tellement exercés à ce métier, qu'au premier coup d'œil ils voient à quelle partie de l'animal appartient le flocon de laine qu'on leur présente, Ces

* Flandrin, qui a été en Espagne exprès pour en connaître les moutons, diffère un peu de moi dans ce qu'il dit de l'opération du lavage et du tirage. Je ne lutterai pas avec cet estimable cultivateur, qui, comme moi, a puisé à de très-bonnes sources; mais suivant les lieux et les temps nous pourrions fort bien avoir raison tous deux.

trois qualités ainsi séparées, on les étend sur des claies de bois, on les éparpille; on les bat pour les purger de la poussière et des ordures qui s'y attachent; on les porte ensuite au lavoir.

De deux gros robinets adaptés à une grande chaudière, l'eau bouillante s'épanche dans tros puits quarrés et profonds de trois à quatre pieds, dont une couche de laine occupe le fond. Trois hommes l'y foulent en la remuant dans tous les sens. Chaque qualité de laine se lave à part, et demande de l'eau plus ou moins chaude, selon qu'elle est plus ou moins fine.

Après cette opération, la laine est étendue de nouveau sur des claies, pour s'essuyer et se dégager des ordures que l'eau a commencé à dissoudre. On en détache à la main les morceaux les plus grossiers, qu'on met à part et qu'on vend pour le compte des ames du purgatoire; car en Espagne la religion se mêle à tout. Les Espagnols cherchent à sanctifier, par cette association, quelquefois bizarre, leurs occupations, leurs richesses, et jusqu'à leurs plaisirs.

Les claies sont ensuite placés entre les puits et un acqueduc étroit, où l'on introduit un courant d'eau froide. Un homme placé à

son origine reçoit la laine et l'y jette ; elle est arrêtée par cinq hommes rangés à la file au-dessous de lui, qui frottent la laine avec leurs pieds, et se la renvoient de l'un à l'autre. Plus bas sont d'autres ouvriers, qui l'arrêtent au passage et la jettent sur un talus en pierre, où elle s'essuie, et au bas duquel est une rigole. Un filet, placé à l'extrémité de l'aqueduc, retient la laine qui a pu leur échapper, et qu'entraînerait la rapidité du courant.

Quand la laine s'est bien essuyée, on la deploie sur ces prairies inclinées dont j'ai parlé, et où quatre jours d'un beau soleil suffisent à peine pour la sécher entièrement. Quand elle est bien sèche, on la met dans de grands sacs qui portent deux marques, dont l'une indique sa qualité plus ou moins fine, et l'autre le troupeau qui l'a fournie. C'est ainsi qu'elle est exportée, c'est ainsi qu'elle traverse nos grandes routes, et qu'en voyant passer des ballots de laine d'Espagne, on peut reconnaître et leur qualité et la source d'où ils viennent.

Il n'est peut-être pas éloigné, le temps où nos chemins ne serviront plus que de moyens d'écoulement, nos ports, que d'entrepôts à cette production précieuse, que nous n'aurons plus besoin d'aller chercher au loin pour

nos propres fabriques. Que l'Espagne ne voie pas ce succès possible avec un œil d'envie; que ses alliés ne lui paraissent pas des rivaux dangereux. Quand même ils lui enlèveraient la possession exclusive de cet avantage, ne lui en resterait-il pas assez d'autres qu'elle possède sans partage! Le champ de l'industrie est si vaste, si varié dans ses ressources, que toutes les nations pourraient le cultiver sans se rivaliser et sans se nuire. Pour prévenir leurs grandes querelles, comme pour prévenir les procès entre particuliers, il suffirait souvent de se rapprocher et de s'entendre.

En attendant cette révolution, l'Espagne continue à exporter ses laines en abondance. Au moment où la paix de Balse a été conclue, il y avait dans les ports de l'Espagne seize milles balles de laine dont l'expédition avait été suspendue par la guerre.

Depuis la signature de cette pais nos fabricans de Sédan, de Louviers, d'Elbeuf, et même quelques maisons de Paris et d'Orléans, ont demandé des laines d'Espagne, mais à la vérité en moins grande quantité qu'avant la guerre. Les mêmes fabricans, ainsi que ceux de Sédan, de Reims, de Verviers, continuent à en demander encore;

mais ces laines, dont le prix a haussé par une suite des augmentations réitérées qu'ont éprouvées les droits sur l'extraction, éprouvent depuis quelques années la concurrence de celles de nos *merinos ;* et celles-ci, si elles se multiplient et ne se détériorent pas, et si leur prix est supportable, pourront bien servir pour remplacer au moins en grande partie les véritables laines espagnoles.

Quant à l'Angleterre, elle offre encore un débouché très-abondant aux laines d'Espagne. Elle en a même reçu depuis quelques années une plus grande quantité qu'auparavant. On calculait en 1788, que, dans chacune des trois années précédentes, il étoit entré dix milles balles de laines espagnoles en Angleterre. En 1800, on en a compté jusqu'à seize mille six cent cinquante. On devait croire cependant que la naturalisation des *merinos*, qui a réussi en Angleterre comme dans les autres pays, aurait diminué cette importation. S'il en est autrement, c'est d'abord parce que le travail des fabriques s'est encore augmenté ; c'est qu'ensuite les marchands anglais ne veulent pas payer la laine des *merinos* plus cher que celle des moutons du pays, ensorte que les fermiers ont fort peu d'intérêt à multiplier les premiers.

CHAPITRE IV.

Résidence de Saint-Ildefonse. Etiquette. Titres. Dignités. Grandesse. Ord es de Chevalerie.

Il est temps de quitter et les laines, et Ségovie et ses environs, pour conduire le lecteur au château de Saint-Ildefonse, qui n'en est qu'à deux lieues. On aperçoit de très-loin les hautes montagnes qui le dominent ; et à paine est-on hors de Ségovie, qu'on distingue nettement le château lui-même. Ses approches n'annoncent pas le séjour d'une grande cour. Quelque misérables hameaux sont semés de distance en distance sur la campagne la plus aride. Qu'attendrait-on de mieux de cette partie de la vieille Castille, entourée de montagnes pelées pour la plupart, et dépourvue de chemins, de canaux, de rivières un peu considérables ? Mais ce qui, plus que tout le reste, a contribué à la dévastation de ce canton, ce sont les nombreux troupeaux de daims et de cerfs qui y

étaient répandus, et dont la tranquillité n'était troublée que pendant deux mois de l'année par les chasses du roi et de sa famille. A peine Charles IV est-il monté sur le trône, que, malgré son goût héréditaire pour ce genre de plaisir, il s'est hâté de faire des réglemens propres à opérer la destruction successive de ces animaux, et d'en assurer l'exécution par son propre exemple.

Cependant, à mesure qu'on s'approche de Saint-Ildefonse, le paysage devient plus riant. On voit des ruisseaux circuler au milieu d'une vendure assez fraîche. On voit errer dans les taillis et sur les coteaux des troupeaux de bêtes fauves, qu'à leur sécurité on prendrait pour des animaux domestiques. On voit même quelques jolies maisons poindre à travers les bouquets de chêne verts. D'ailleurs le groupe formé par le château et les édifices qui y tiennent, et couronné par des montagnes, les unes pelées, les autres boisées jusqu'à leur sommet, forme un point de vue très-pittoresque. On arrive enfin à la grille qui est en face de l'habitation royale, et qui en est séparée par une vaste cour en forme de glacis. Cet ensemble offre une image imparfaite de Versailles. On juge d'abord que Philippe V, qui a bâti Saint-Ildefonse, s'était

plu à s'entourer d'objets qui lui rappelassent le séjour chéri de sa première jeunesse. Il paraît avoir eu le même but en composant sa maison militaire. De l'ancienne garde des rois d'Espagne il ne reste plus qu'une compagnie d'hallebardiers, qu'on peut comparer à ce qui portait à Versailles le nom de Cent-Suisses. Philippe V en a créé trois de gardes-du-corps, chacune de deux cents hommes, modelées, quant à la formation et même à l'habillement, sur celles de la cour de France. A ces trois compagnies le roi actuel en a ajouté une quatrième sous le nom de *compagnie américaine.* Deux régimens qui gardent le château à l'extérieur, celui des gardes Espagnoles et celui des gardes Valonnes, sont aussi une copie parfaite des gardes Françaises et des gardes Suisses. Chacun d'eux envoie une compagnie en détachement à l'endroit où réside la cour.

Les places de commandans de ces six corps militaires, qui forment la garde tant intérieure qu'extérieure des rois d'Espagne, sont données aux personnages les plus distingués de la monarchie. Le commandant des hallebardiers est toujours un grand d'Espagne. Le capitaine de la compagnie Espagnole des gardes-du-corps est pris dans les maisons les

plus illustres de la cour. Un lieutenant-général a été mis à la tête de la nouvelle compagnie américaine. Celui de la compagnie italienne est ordinairement un seigneur italien, et celui de la compagnie flamande un seigneur flamand, ou du moins un étranger qui tient à la Flandre par sa famille. Il en est de même du colonel des gardes Valonnes. Quant à celui des gardes espagnoles, il est toujours choisi par les grands d'Espagne les plus connus. C'est le duc d'Ossuna qui l'est en ce moment.*

Philippe V avait pour la résidence de Saint-Ildefonse une affection dont les témoignages lui ont survécu. Ses cendres reposent dans une chapelle qui est en avant du château. J'ai visité plus d'une fois son mausolée, qui a quelque chose d'imposant dans sa simplicité. L'aspect d'un tombeau illustre provoque toujours la rêverie. Quel effet ne doit

* C'est lui qui a passé, en 1779, plusieurs mois à Paris, avec toute sa famille; qui a donné une idée du faste dont s'entourent les grands d'Espagne du premier ordre, et en même temps de la simplicité de leurs formes, de leur affabilité et de tout ce qui fait tempérer en eux l'éclat d'une grande fortune joint à celui d'un grand nom. On évalue les revenus de M. le duc d'Ossuna à près de trois millions de nos francs.

pas produire celui d'un prince dont le règne tient une place si marquée dans l'histoire moderne, et forme l'époque des derniers exploits du règne de Louis XIV et de ses plus grands désastres ; d'un prince pour les intérêts duquel l'Europe a été agitée par trois guerres en moins d'un demi-siècle ; d'un prince que la conquête de la plus vaste monarchie du monde n'a pas suffi pour rendre heureux, et du moins dont la mélancolie sombre, qui a obscurci les dernières années de sa vie, a prouvé que les plus brillans succès de l'ambition traînaient à leur suite la satiété et l'ennui !

On se nourrit d'idées plus riantes dans le séjour que Philippe V s'était préparé au milieu des bois solitaires et au sein des montagnes escarpées. Le palais n'a rien de magnifique, surtout à l'extérieur (voyez planche III). Du côté des jardins il y a une façade d'ordre corinthien, qui n'est pas sans majesté. Elle règne le long des appartemens du roi, et a la vue sur un parterre entouré de vases et de statues de marbre, et sur une cascade qui, pour la richesse de ses décorations, est comparable à tout ce qu'il y a de beau dans ce genre et à qui rien ne peut être comparé pour la limpidité de ses eaux. Philippe V,

à cet égard, a été beaucoup mieux servi par la nature que son aïeul. Des montagnes qui dominent son palais découlent en abondance les eaux qui alimentent les fontaines nombreuses et vivifient les plantations de ses magnifiques jardins. Ils ont une lieue de circuit intérieur. L'inégalité du terrain y menage à chaque instant de nouveaux points de vue. Les principales allées répondent aux divers sommets des montagnes voisines. Il y en a une surtout qui produit l'effet le plus agréable. Elle aboutit perpendiculairement à un des côtés de façade principale: de ce point on voit, du même coup d'œil, cinq fontaines ornées de beaux groupes, s'élever en un amphithéâtre dont une des montagnes forme le couronnement. Le plus élevé de ces groupes est celui d'Andromède attachée sur un rocher. Vu de près, il est peut-être défectueux, en ce que le rocher paraît mesquin à côté du monstre qui menace Andromède, et de Persée qui le combat; mais dans l'ensemble il contribue à la beauté de la perspective. Le plus remarquable de ces cinq groupes est sans contredit celui de Neptune; le génie a présidé à sa composition et au choix de son emplacement. Le dieu de l'Océan est debout, entouré de sa cour marine. Son attitude, son

air menaçant, le jeu de son trident, annoncent qu'il vient d'imposer silence aux flots mutinés; et le calme qui règne sur le bassin, celui qu'entretient dans les airs la triple muraille de verdure dont il est entouré, tout annonce qu'il n'a pas commandé en vain. Combien de fois suis-je venu me placer, un Virgile en main, au bord de ces ondes tranquilles, à l'ombre de cette verte architecture, et me suis-je rappelé le fameux *Quos ego!*

Il est encore d'autres fontaines qui peuvent fixer l'attention des curieux: telle est celle de Latone, où des gerbes limpides, les unes perpendiculaires, les autres se croisant dans tous les sens, s'échappent des gosiers rauques des paysans de Lycie, à demi transformés en grenouilles, et jaillissent en telle abondance que la statue de la déesse se dérobe aux regards sous ce vaste manteau de cristal liquide. Telle est celle de Diane aux bains, entourée de ses nymphes: en un clin d'œil toute la chaste cour est cachée sous les eaux; on croit entendre le sifflement des oiseaux aquatiques, le rugissement des lions, d'où échappe par cent canaux ce déluge de quelques minutes. Telle est enfin la fontaine de la Renommée: elle est formée d'un seul jet d'eau, qui s'élève à cent trente-deux pieds, annonce à quelques

lieues à la ronde les efforts de l'art maîtrisant la nature, et retombe en douce rosée sur les spectateurs étonnés.

Il est quelques points dans les jardins de Saint-Ildefonse, d'où l'on peut saisir l'ensemble d'une grande partie de ces fontaines jaillissantes. On s'arrête avec ravissement sur un plateau qui est au-dessus de la cascade principale, et qui fait face à l'appartement du roi. Deux salons de verdure y ont été pratiqués. Si de là vous regardez par les croisées pratiquées dans l'épaisseur du feuillage, vous voyez, lorsque les eaux jouent, vingt colonnes de cristal s'élever jusqu'à vous, à la hauteur des arbres qui vous environnent, mêler leur blancheur éclatante à la verdure des bosquets, unir leur bruissement au frémissement des branches, rafraîchir l'air que vous respirez : et si l'on remonte vers le grand réservoir de ces eaux abondantes et limpides, après avoir traversé un superbe parterre et gravi ensuite assez péniblement pendant quelques minutes, on arrive à une grande allée longue et unie qui occupe toute la partie supérieure des jardins. Du milieu de cette allée, en se retournant du côté du château, on plonge sur un immense horizon, qui n'a de bornes que celles de la vue. Les vastes jardins

qu'on vient de parcourir se sont rétrécis : les allées, les parterres, les fontaines, tout a disparu. On n'a devant soi qu'un chemin qui, sous la forme d'un vaisseau dont on occupe la proue, a sa poupe au comble de l'habitation royale. Du même point, si l'on regarde derrière soi, on voit un petit lac, dont les contours irréguliers ne se bornent pas à imiter mal-adroitement, comme nos jardins anglais, le charmant désordre de la nature : c'est elle-même qui les a tracés. L'allée d'où l'on jouit de ce spectacle va s'unir aux deux bouts de la courbe qui embrasse le réservoir. Les eaux qui s'épanchent des flancs de cette montagne boisée que l'on a en face, ces eaux, dont le murmure lointain trouble seul le calme qui y règne, se réunissent dans ce petit lac et de là descendent par mille tuyaux invisibles à d'autres réservoirs, d'où elles jaillissent en arcades, en gerbes, en colonnes, au-dessus du sol fleuri qu'elles rafraîchissent. Les eaux du lac, toujours limpides, rarement agitées, répètent fidèlement l'image des bois touffus qui l'environnent, et celle de quelques maisons simples bâties comme au hasard sous leur ombrage. Les ruisseaux qui alimentent ce réservoir principal se perdaient jadis dans les vallées sans profit ni sans plaisir pour personne :

à la voix de l'art ils sont devenus agréables et utiles. Après avoir gravi le dos de la montagne pyramidale où se cache leur source, on arrive à la muraille qui de ce côté forme l'enceinte des jardins, et que dérobait l'épaisseur des taillis. Rien n'y devait en effet rappeler la propriété exclusive. Les eaux, les bois, la solitude majestueuse des montagnes : voilà des biens qui sont à tous les hommes.

Ces ruisseaux, échappés du grand réservoir, descendent ensuite d'un plan des jardins à l'autre par des rigoles, les unes souterraines, les autres à découvert. Ici ils abreuvent à la hâte le pied des arbres qu'ils rencontrent dans leur cours : là ils traversent une allée et vont baigner plus lentement les plantes fleuries d'un parterre. Du bassin d'Andromède ils s'écoulent, plus abondans, entre deux rangs d'arbres, dans un canal creux et sombre, dont la pente trop rapide est retardée par des cascades et des détours. Enfin, après avoir traversé les jardins dans toutes leurs dimensions, après s'être joués au milieu des dieux et des nymphes, après avoir humecté le gosier des tritons, des lions et des cygnes, ils rentrent humblement sous terre et vont abreuver les vallées adjacentes.

Je ne finirais pas si je voulais énumérer toutes les statues, tous les groupes, toutes les fontaines qui décorent les jardins de Saint-Ildefonse. Je me bornerai à dire qu'à quelques exceptions près, tout ce qui tient à la sculpture y est l'ouvrage d'artistes français du second ordre, comme *Fermin*, *Thierry*, que Louis XIV envoya à son petit-fils, et de leurs élèves, qui ne les ont pas même égalés. Ils ont déployé plus de prétention à la magnificence que de goût sur la place de *Las ocho calles*. Huit allées répondent d'un côté à ce centre, et de l'autre à une des fontaines disséminées dans les jardins. Des massifs de verdure occupent l'intervalle d'une allée à l'autre, et à chacun d'eux est adossé, sous une arcade de marbre blanc, l'autel d'un dieu ou d'une déesse, dont chacun préside à un bassin. Ces huit autels sont décorés de plusieurs jets d'eau, de deux entr'autres qui s'élèvent perpendiculairement des deux côtés de la divinité et ont une ridicule ressemblance avec les cierges d'un autel chrétien. Cette froide régularité déplut, dit on, à Philippe V, qui, peu de temps avant sa mort, en visitant ses jardins, la reprocha assez durement à son inventeur. Ce prince n'eut pas la douceur de jouir complétement de sa création. La mort

l'enleva en 1746, lorsqu'elle était encore imparfaite.

Cette entreprise fut la plus dispendieuse de son règne. Les finances d'Espagne, si délabrés sous la dynastie autrichienne, auraient suffi, graces aux sages plans d'Orry, aux subsides de la France, et surtout aux efforts courágeux des Castillans, auraient suffi, dis-je, à trois guerres longues et ruineuses, à toutes les dépenses d'une monarchie que Philippe V avait conquise et en partie régénérée; elles auraient résisté aux secousses de l'ambition et de la politique: elles pensèrent succomber sous les efforts mal calculés de la magnificence. Apprenez par cet exemple, souverains de tous les pays, que votre gloire, que vos désastres même, coûtent qulquefois à vos sujets moins cher encore que vos plaisirs. Croira-t-on (ce que j'ai au reste bien avéré) que Philippe V a dépensé environ 45 millions de piastres à la construction du château et des jardins de Saint-Ildefonse, et que c'est précisément la somme dont il mourut en dette: dépense énorme, il est vrai, mais qui ne paraîtra pas exagérée quand on saura que l'emplacement qu'occupe cette habitation royale était, au commencement de ce siècle, la croupe escarpée d'une masse de rochers; qu'il a fallu

la fouiller, l'aplanir en plusieurs endroits, creuser dans ses flancs le passage de cent canaux, rapporter de la terre végétale partout où l'on a voulu substituer une brillante culture à la stérilité, faire jouer la mine pour frayer un passage aux racines des arbres qu'on y a plantés en abondance. Tant d'efforts ont été couronnés du succès. Dans les vergers, dans les potagers, dans les parterres, il est peu de fleurs, peu d'espaliers, peu de plantes, qui ne prospèrent; mais les arbres destinés à percer la nue, et par conséquent à enfoncer profondément leurs racines dans la terre, attestent déjà l'insuffisance de l'art qui veut lutter contre la nature. Plusieurs languissent sur leurs tiges grêles, et ne déploient qu'à regret leurs branches presque nues. Tous les ans il faut invoquer le secours de la poudre pour creuser de nouveaux berceaux à ceux qui les remplacent; aucun ne s'est couvert de ce feuillage touffu qui n'appartient qu'à ceux auxquels on n'a pas créé un sol factice. En un mot, on trouve dans les bosquets de Saint-Ildefonse, des statues de marbre, des bassins, des cascades, des eaux abondantes et limpides, de la fraîcheur, des sites pittoresques, tout, excepté ce qui en ferait le principal charme, excepté d'épais ombrages.

Après la mort de Philippe V le château de Saint-Ildefonse fut tout-à-fait abandonné par la cour d'Espagne. Sa seconde femme, Isabelle Farnèse, y resta seule de la famille royale, et y mena, pendant les treize ans que dura le règne de Ferdinand VI, issu du premier mariage de Philippe V, la vie la plus retirée et la plus tranquille, sans sortir des appartemens du château, sans franchir du moins une seule fois l'enceinte des jardins; singularité qui m'a été attestée par plusieurs des personnes qui l'accompagnèrent dans cette retraite. Distribuant sa journée de la manière la plus bizarre, ne veillant que la nuit, morte pour ainsi dire au monde et même à la lumière du jour, elle ne semblait plus occupée que du soin de sa santé et de son salut, lorsque sons fils Charles III, alors roi de Naples, ayant été appelé au trône en 1759 par la mort de Ferdinand VI, elle retrouva au fond de son cœur l'ambition qui n'y était qu'assoupie, reparut à la cour et y exerça jusqu'à la fin de sa vie une influence presqu'aussi prépondérante que celle qu'elle avait exercée à côté de Philippe V, le plus faible des monarques et des époux. Le nouveau roi hérita du goût qu'avait eu son père pour la résidence de Saint-Ildefonse. Tant que son règne a duré,

la cour d'Espagne venait tous les ans y chercher un refuge contre les ardeurs de la canicule. Elle s'y rendait vers la fin de juillet et en repartait au commencement d'octobre. La situation de Saint-Ildefonse sur le penchant des montagnes qui séparent les deux Castilles, en face d'une vaste plaine qui n'oppose aucun obstacle aux vents du nord, rend son séjour délicieux pendant la brûlante saison. On y trouve de la fraîcheur au moins dans les matinées et les soirées des jours les plus chauds; le sommet des monts qui la dominent conserve de la neige durant la plus grande partie de l'année. Cependant, comme elle est à plus de vingt lieues de Madrid; que la moitié de la route qui y conduit (celle qui commence à Guadarama) traverse par de longs et pénibles détours une croupe épaisse de montagnes très-roides en plusieurs endroits, elle n'est précieuse qu'aux amateurs de la chasse et de la solitude. La reine actuelle d'Espagne, tant qu'elle a été princesse des Asturies, a eu pour cette résidence une aversion qu'elle exprimait en toutes les occasions. Charles IV étant parvenu au trône, en 1789, on crut que Saint-Ildefonse allait être abandonné sans retour. En effet les premiers étés se passèrent sans que la cour s'y rendît; le roi se bornait

à y faire de courtes apparitions. Peu à peu cette répugnance s'est dissipée. L'heureuse température de Saint-Ildefonse a recouvré ses droits, et les voyages de cette résidence ont lieu à peu près comme auparavant. La cour y était lorsque je débutai au mois de septembre 1775; et c'est là que je l'ai vue pour la dernière fois, au mois d'août 1792, les événemens qui se sont succédés depuis cette époque m'en ayant interdit l'accès jusqu'à mon départ, qui fut le signal de la rupture entre les deux puissances.*

Jamais cette résidence n'a été plus brillante qu'en 1782, lors de la visite que firent à Charles III deux princes Français, le comte

* On ne sera peut-être pas faché de rapprocher de cette description en prose, le tableau poétique que Jacques Delille, dans sa dernière édition des Jardins, (chant 1) a tracé, en passant, des belles eaux de Saint-Ildefonse.

Toi, surtout, Ildefonse, et tes fraîches délices,
Là ne sont point ces eaux dont les sources factices,
Se fermant tout à coup, par leur morne repos
Attristent le bocage et trompent les échos.
Sans cesse résonnant dans ces jardins superbes,
D'intarissables eaux, en colonnes, en gerbes,
S'élancent, fendent l'air de leurs rapides jets
Et des monts paternels égalent les sommets :
Lieu superbe où Philippe, avec magnificence,
Défioit son ayeul et retraçait la France.

d'Artois et le duc de Bourbon, allant au siége de Gibraltar. Depuis que la maison de Bourbon régnait en Espagne, c'était la première entrevue de ce genre. Le vieux monarque, qui n'était point étranger aux sentimens de la nature, déploya pour célébrer cette réunion autant de bonté que de magnificence. Il mit même à accueillir ses deux parens toutes les recherches d'empressemens et de délicatesse, auxquelles ses manières simples semblaient devoir difficilement se prêter. Le comte d'Artois et toute sa suite furent logés dans son palais. Toute sa maison fut aux ordres du jeune prince. On eut soin de l'entourer de plus près des personnes dont les formes et le langage pouvaient lui retracer au moins une faible image de la cour qu'il venait de quitter. Toutes ces attentions n'eurent de bornes que celles qu'y mit le désir qu'on avait de lui laisser la liberté, si préférable aux vains hommages de la représentation. Charles III menait une vie très-réglée; l'emploi de tous ses momens était calculé: rien n'y fut dérangé. La chasse, la pêche, ses pieuses occupations, son travail avec ses ministres, tout fut continué comme auparavant. Le duc de Bourbon, qui ne paraissait que sous le nom de comte de Dammartin, fut traité avec moins de cé-

rémonie, mais non avec moins de bonté. Jeunes encore, étrangers à l'étiquette de la cour d'Espagne, les deux princes sentirent le besoin d'être dirigés, et se mirent sous la tutelle du comte de Montmorin, alors ambassadeur de France. Il fut mon bienfaiteur. Il a péri de la main des cannibales, au milieu des orages de la révolution. Si l'esprit de parti lui a prêté des torts, je ne dois connaître que ses infortunes, et je n'aurai pas la bassesse de lui refuser le tribut d'affection et de reconnaissance que je lui payais pendant sa prospérité. Son malheur n'a fait que rendre pour moi ce devoir plus sacré. Je dirai donc que pendant les six années de son ambassade nous avons prouvé, en sa personne, ce dont les Espagnols doutaient peut-être, que les Français pouvaient avoir aussi de la gravité sans pédanterie, de la sagesse sans austérité de la dignité sans morgue, de la prudence sans timidité. J'ajouterai que, traité par le roi et sa famille avec les égards qu'il méritait, il avait su se concilier la confiance des ministres, la considération des grands et l'estime de la nation, et que, malgré la froideur de ses formes, je n'ai vu personne l'approcher de près sans lui vouer un sentiment durable.

Il n'est point de cour en Europe où les ambassadeurs et ministres étrangers soient plus en évidence qu'à celle d'Espagne. Pendant le règne de Charles III, ils étaient même, les ambassadeurs de famille surtout,* astreints à une fatigante assiduité. Ils faisaient presque en entier les voyages de Saint-Ildefonse, de l'Escurial et d'Aranjuez. Ils paraissaient régulièrement aux tables du roi et de toute sa famille. Ils avaient même, chaque fois, une audience particulière du monarque avant son dîner, et immédiatement après, tous les autres ministres étrangers, étaient admis, ainsi qu'eux, pendant quelques minutes dans son cabinet. A présent, ils ne paraissent plus au palais que deux fois par semaine. Charles IV, plus simple encore dans ses manières que son père, a débarrassé le cérémonial d'une partie de ses entraves, quoique sa vie ait la même uniformité et la même régularité. Il n'a pas moins de passion que Charles III pour la chasse; mais il l'a rendue beaucoup moins désastreuse pour les environs de ses résidences. Il a d'ailleurs d'autres goûts: celui des beaux arts; celui de la culture, comme nous le verrons en parlant d'Aranjuez; celui

* C'étaient alors ceux de France et de Naples.

des exercices du corps, auxquels son tempérament robuste le rend très-propre; et celui de la musique, auquel il se livre, ainsi que la reine, dans un cercle très-circonscrit, tous les soirs au retour de la chasse et après avoir travaillé avec un de ses ministres. Rien d'ailleurs de si rare, même à la cour actuelle d'Espagne, que les fêtes et les plaisirs bruyans.

Cette cour, si solitaire, si réglée dans sa conduite, n'est cependant pas, à beaucoup près, sans étiquette ni sans magnificence. Charles III, veuf depuis 1761, dînait toujours en public, seul et entouré de ses principaux officiers. Le roi actuel dîne avec son épouse. Ils ont derrière leur fauteuil, chacun, le grand-maître de leur maison, le grand-aumônier, le capitaine des gardes de service, et un exempt des gardes. Leur table est servie par deux gentilshommes de la chambre, qui sont grands d'Espagne, et dont l'un pose les plats et l'autre sert à boire au roi en mettant un genou en terre. Les mêmes honneurs sont rendus à la reine de la part de ses dames de palais, aux infans et infantes de la part des personnes titrées qui sont de service auprès d'eux. La philosophie peut s'indigner à l'aspect de ces avilissans hommages; mais ils n'appartiennent pas exclusivement à la cour d'Espagne. On

sait qu'il en est rendu de semblables aux souverains et à leur famille, à Vienne et même à Londres, où l'autorité du monarque est d'ailleurs circonscrite à tant d'égards. Ils sont surtout prodigués à la cour d'Espagne les jours de gala, époques auxquelles elle déploie toute sa somptuosité. Il y en a de deux espèces, les grands et les petits. Sous le règne de Charles III il y en avait par an dix de la première espèce, pour célébrer la fête et l'anniversaire du roi, du prince et de la princesse des Asturies, du roi et de la reine de Naples, de l'un comme fils, de l'autre comme bru du souverain. Il n'y en a plus à présent que huit: quatre tant pour le roi que pour la reine, et quatre pour le prince et la princesse des Asturies. Les petits galas, qu'on nomme aussi *demi-galas*, regardent les autres princes et princesses de la famille royale, et sont à présent au nombre de vingt-deux. Ceux-ci n'exigent qu'un peu plus de recherche dans les habits; mais lors des grands galas, tout le monde, excepté le prince ou la princesse qui est l'object des hommages du jour, déploie toutes les richesses de la parure. Toutes les personnes attachées au service de la cour, depuis la charge de grand-maître jusqu'aux charges les plus obscures, revêtent à ces époques l'uniforme qui est effecté à leurs

places. De là vient à ces grands galas le nom *de galas con uniforme.* Le matin de ces jours solennels, tous ceux qui ont quelque relation avec la cour, soit par leur service intérieur, soit par leurs fonctions militaires ou civiles, les militaires de tout grade, nombre d'ecclésiastiques, et toujours quelques moines, vont défiler devant le roi et successivement devant les personnes de la famille royale, mettent un genou en terre et leur baisent la main. C'est une espèce de foi et hommage, de renouvellement de serment de fidélité, qui, hors les jours de gala, se prête aussi au souverain lorsqu'on a à le remercier d'une grâce ou lorsqu'on prend congé de lui pour aller exécuter ses ordres hors de sa résidence.

Il est permis peut-être à des républicains, ne fussent-ils pas philosophes, ou même à des philosophes qui ne seraient pas républicains, de sourire avec pitié à ces graves minuties. Il peut ne pas être indifférent de les décrire. Elles fournissent un élément de plus pour la connaissance du cœur humain, de son orgueil, de ses faiblesses. Ces hommages que, sans être fier, on pourrait trouver avilissans, n'ont au reste rien de plus révoltant que cette cérémonie dans laquelle nos anciens Preux ne dédaignaient pas de s'agenouiller de-

vant celui dont ils recevaient l'accolade, ni que celle de l'investiture qui, de nos jours encore, est accompagnée du même acte de soumission. Mais ce qu'il y a de vraiment singulier, pour ne rien dire de plus, c'est que les dames, même les plus distinguées, baisent aussi, non-seulement la main du monarque, mais encore celle de tous ses enfans, quel que soit leur sexe et leur âge, et qu'on peut voir la plus élégante duchesse se prosterner devant le plus jeune infant, fût-il à la mamelle, et presser de ses lèvres de rose la petite main qui se prête ou se refuse machinalement à cet hommage prématuré.

J'observerai cependant que les lois de l'étiquette semblent avoir voulu ménager en quelque sorte l'amour du beau sexe; et que si *le baise-main* (besamanos) des hommes se passe en public, celui des femmes n'a lieu que dans l'intérieur des appartemens. Il n'y a même que les dames attachées au service du palais qui baisent la main de toute la famille royale. Cet hommage n'est rendu qu'à la reine et à la princesse d'Asturies par les autres grandes d'Espagne qui nont pas de place à la cour, et par toutes les *dames titrées*. On ne doit pas apprécier cette dénomination d'après le sens qu'on y attachait autrefois en France.

Ceci nous conduit à parler des dignités et des titres de la cour d'Espagne.*

Jusqu'à présent cette cour n'a pas connu ce que nous appelions † *princes du sang*. Après les Infans et Infantes d'Espagne, fils,

* Quelques lecteurs sévères ont trouvé au moins superflus les détails qui précèdent et ceux qui vont suivre. Permis à leur philosophie de les accueillir avec le souris du dédain; mais je n'ai pas écrit pour eux seuls, et il est quelque classe de mes lecteurs pour qui ces détails peuvent ne pas être indifférens. Ils seraient bien courts, les ouvrages quelconques qui ne contiendroient que ce qui doit intéresser tout le monde, sans exception; les plus fameux ne soutiendraient pas cette épreuve. Dans celui de *Raynal*, qu'importent aux commerçans les déclamations philosophiques qui ont fait en grande partie sa fortune? et aux gens du monde qu'importent les calculs dont il est hérissé? Dans l'immortel ouvrage de *Montesquieu*, les graves penseurs trouvent de trop les saillies épigrammatiques; les femmes et les lecteurs frivoles l'eussent dispensé de son érudite dissertation sur l'établissement des Francs dans les Gaules.

† Jusqu'à ces derniers temps, il n'y avait pas d'exemple (et même nous le disons plus bas) de seigneurs d'origine espagnole qui eussent porté le tire de prince. Il y a bien en ce moment quelques personnes de qualité au service du roi d'Espagne qui sont appelés princes; tels sont les princes de Castelfranco, Masserano, Monforte, etc: mais ils sont tous Italiens ou d'origine italienne. Les deux enfans, l'un male et l'autre femelle, provenus du mariage inégal que l'infant Don Louis contracta en 1775, toutefois avec l'aveu de Charles III son frère, semblaient devoir

petits-fils ou neveux du souverain, viennent immédiatement les grands d'Espagne, et les ducs de Medina Celi, descendans immédiats et légitimes des infans de la Cerda, et par conséquent d'origine royale, ne sont que grands d'Espagne comme les autres. Ceux-ci sont partagés en trois classes, qui diffèrent entr'elles par des nuances si légères qu'à peine méritent-elles d'être exprimées. Tous les grands d'Espagne, de quelque classe qu'ils soient, se couvrent devant le roi et portent le titre d'*excellence*. Quand ils traversent la salle des gardes, on frappe du pied contre terre; ce qui avertit la sentinelle de leur porter les armes. Voilà à quoi se réduisent toutes leurs prérogatives. Ils n'ont d'ailleurs aucune marque honorifique qui tienne à leur titre de grands. Ils ne forment point corps, comme autrefois les ducs et pairs en France. Il semble que les rois, ne pouvant priver cet ordre de sa dignité héréditaire, aient voulu que pour

---

donner lieu à une question nouvelle. Incontestablement légitimes, allaient-ils former (le jeune prince du moins) des branches cadettes de la maison royale ? La difficulté a été heureusement tranchée : le fils a été voué à l'état ecclésiastique. Il est depuis quelque années archevêque de Tolede et de Séville, et cardinal. Sa sœur a été mariée au prince de la Paix.

tout le reste il fût dans leur absolue dépendance et ne pût tenir que des caprices de leur faveur toute autre illustration.

Il n'y a non plus aucune place qui leur soit exclusivement affectée, si on en excepte peut-être celles de grand-maître et de grand-écuyer, celle de *Sumiller de Cors*, qui a quelque rapport avec celle de grand-chambellan et la charge de capitaine des Hallebardiers. Encore ces diverses places sont-elles conférées, commes toutes les autres, par la seule volonté du roi. Il en est seulement quelques-unes qui conduisent presque infailliblement à la grandesse.

Les *gentilshommes de la chambre avec exercice* sont pour la plupart des grands d'Espagne; mais il y en a aussi quelques-uns qui ne sont que des gens de qualité, non revêtus de la grandesse. A la vérité, aucun de ces derniers n'est attaché ni à la personne du souverain ni à celle de l'héritier du trône : la reine et la princesse des Asturies ne sont servies que par des grandes d'Espagne.

La reine a pour son service intérieur des *cameristas*, qui sont des demoiselles de famille distinguées, mais peu riches.

Quant aux grands des deux sexes qui sont attachés à la personne du roi et à celle de la

reine, du prince et de la princesse des Asturies, on les prend indistinctement dans les trois classes. Il en est de l'extraction la plus ancienne et la plus illustre qui ne sont que des deux dernières et ne s'en estiment pas moins. Philippe V, qui a conféré beaucoup de nouvelles grandesses, n'en a pas créé une seule de la seconde ni de la troisième classe. Il avait lutté long-temps pour obtenir un trône qui lui était disputé, et par des ennemis extérieurs, et par une grande partie de ses futurs sujets; et lorsqu'enfin il en fut en possession, il regarda les grâces qu'il avait à distribuer comme de véritables récompenses pour des services très-signalés, soit politiques soit militaires, et il crut devoir sans doute proportionner sa reconnoissance à l'importance de ces services; ou peut-être la hauteur qu'il avait apportée de Versailles à Madrid, lui faisait-elle croire que ceux qui avaient eu l'honneur de lui être utiles devaient parvenir tout à coup au faîte de l'illustration. Quels qu'aient été ses motifs, il fut imité par Ferdinand VI. Mais Charles III a fait revivre une distinction à peu près imaginaire qui allait s'oblitérer, et dans ses dernières promotions de grands d'Espagne il en a créé plusieurs de la seconde classe.

Ils ne jouissent tous de la prérogative de se couvrir devant le roi que lorsqu'ils sont reçus pour la première fois, ou lorsqu'ils l'accompagnent dans quelque cérémonie. Cette dernière distinction ne leur appartient pas même exclusivement ; ils la partagent avec le nonce du pape, les ambassadeurs de famille et quelques généraux d'ordre, qui, tant que dure leur dignité, jouissent aussi du titre d'*excellence* et se trouvent, par ces deux circonstances, assimilés aux grands d'Espagne. Il n'est donc pas une seule invention de la vanité humaine que l'humilité monacale n'ait voulu sanctifier en se l'appropriant.

Il y a aussi des grandesses qui s'éteignent avec celui qui en est revêtu. Quelques personnes obtiennent seulement du roi les honneurs de la grandesse pour elles et leurs descendans. Elles y gagnent le titre d'*excellence*, mais non pas le droit de se couvrir devant le roi. Une distinction plus marquée entre les différentes classes des grands, fondée, non sur la loi, mais sur l'usage, bien plus impérieux qu'elle, c'est celle qu'établissent les grands de familles anciennes entr'eux et ceux d'extraction ou plus moderne ou moins illustre. Les premiers se tutoient dans toutes les circonstances, qu'elles que soit la différence

de leur âge et des places qu'ils occupent. J'ai entendu souvent tels grands, encore très-jeunes et à peine colonels, employer cette forme de familiarité apparente avec le ministre de la guerre, qui se trouvait alors être un grand d'Espagne. Ils lui eussent donné respectueusement le tire d'*excellence*, si son extraction eût été moins illustre. Ils le tutoiaient parce que, par sa naissance, il était à leur niveau. Nouvelle preuve de cette vérité triviale que *les extrêmes se touchent.* Une extrême aversion pour toute espèce de distinction, le désir de tout niveler, nous ont fait, au forte de notre fièvre révolutionnaire, adopter, commander même, le tutoiement : il est devenu, pour l'élite des grands d'Espagne, la distinction la plus subtile qu'ait pu inventer la vanité; ils l'ont placé au sommet de la pyramide nobiliaire. Mais ces grandes privilégiés ne sont pas prodigues de cette honorable familiarité. Dans leurs conversations, dans leur correspondance épistolaire avec des grands qu'ils ne croient pas leurs égaux, ils donnent et reçoivent cérémonieusement la qualification d'*excellence*. Ces nouveaux grands d'Espagne briguent comme une faveur les honneurs du tutoiement, et s'ils l'obtiennent enfin, c'est pour eux un triomphe. J'en ai vu un exemple

frappant dans les premières années de mon séjour en Espagne. Le vieux duc de Losada, qui était alors *Sumiller de Cors*, qui fut peut-être le seul ami véritable qu'ait eu Charles III, l'avait accompagné dans sa jeunesse lorsqu'il partit de Madrid pour aller prendre possession du duché de Parme et ensuite du royaume de Naples. Il n'était que d'une noblesse ordinaire. Il fut, avec le temps, comblé de dignités et revêtu de la grandesse. Revenant ensuite à Madrid avec le même prince devenu roi d'Espagne, ce ne fut qu'avec beaucoup de peine, tout favori qu'il paraissait, qu'il parvint à se faire tutoyer par les grands d'ancienne race. Le monarque lui-même fut obligé, pour lui obtenir ce succès, d'interposer auprès d'eux, non son autorité, elle eut été impuissante, mais les sollicitations de l'amitié. Dans d'autres circonstances, ce tutoiement est quelquefois spontanément accordé par les grands les plus distingués aux rejetons de quelques maisons illustres qui n'ont pas encore la grandesse, et qui, s'y croyant des droits, sont désignées par l'épithète de *casas agraviadas*, *maisons grevées*.

En revanche le souverain et sa famille tutoient tous les nationaux qui les entourent ou les approchent, c'est à la fois un témoignage

de bienveillance et de supériorité. Toutes les distinctions disparaissent en leur présence; et tous les Espagnols, quels que soient leur classe, leur état, leur âge, leur sexe, grands d'Espagne, magistrats, prélats, femmes, jeunes gens, vieillards, tous sont tutoyés par eux; et ils se croiraient voisins de la disgrâce si les personnes royales, en leur parlant, leur accordaient ces titres honorifiques que leur naissance ou leur rang leur assure.

La grandesse est héréditaire aux femelles comme aux mâles, à moins que le diplôme de la création n'établisse formellement le contraire. On peut en réunir plusieurs sans être pour cela plus qualifié. Il y a telles maisons qui par des mariages avec des héritières de grandesses rassemblent jusqu'à dix ou douze *chapeaux*; c'est ainsi que dans le style vulgaire on désigne la dignité de grands d'Espagne. Mais le chef de ces maisons n'a pas la faculté de les distribuer entre ses enfans. Dans toutes le droit de primogéniture est établi. Il n'en est que quelques-unes, en petit nombre, dont le second fils ait un titre et une grandesse qui lui soient affectés. Tous les fils aînés de grands reçoivent per anticipation la qualification d'*excellence*; mais leurs frères ne l'ont point, et portent nuement le nom de la fa-

mille, précédé de leur nom de baptême :* à peu près comme en Angleterre, le frère du lord Chatam n'en a d'autre que celui de Guillaume Pitt, le frère du lord Holland, d'autre que celui de Charles Fox.

Cette observation ne doit pas être perdue de vue par un étranger qui ne veut pas se laisser tromper par les mots de *compte* et de *marquis*. Beaucoup de grands d'Espagne ne portent pas d'autres titres. Celui de duc n'a rien de plus distingué. Le roi le donne, suivant son plaisir, quand il confère la grandesse, ne fût-elle même que de la second classe : il y en a des exemples récens. L'expédition du diplôme est seulement un peu plus chère.

Le titre de prince avait, jusqu'à ces derniers temps, appartenu exclusivement à l'héritier du trône. Le duc de la Alcudia, qui à l'occasion de la signature du traité de paix avec la République française a été nommé *prince de la Paz*, offre le premier exemple d'un Espagnol à qui le roi ait donné ce titre.

---

* C'est ainsi que le frère du comte de Fuentes, grand d'Espagne, que nous avons vu ambassadeur en France, s'appelait Don Ramon Pignatelli; et que le frère du duc d'Uceda portait simplement le nom de Don Manuel Pacheco, quoiqu'il fût personnellement revêtu d'une des premières charges de la cour.

Est-ce l'importance du service qu'il a rendu à sa patrie qui lui a mérité cette exception? ou la faveur, quand elle est au comble, est-elle toujours sûre de tout obtenir en dépit même des lois et des usages?

Autrefois il y avait une sorte de hiérarchie dans l'ordre de la noblesse titrée. Au degré inférieur étaient placés les *barons* (qu'il ne faut pas confondre avec les anciens *varones)*, qui se trouvaient et se trouvent encore dans quelques provinces, l'Arragon par exemple. Venaient ensuite les *vicomtes*, puis les *comtes* enfin les *marquis*. Dans l'origine il fallait être vicomte avant d'être marquis *en titre de Castille*. Mais dans l'usage toutes ces distinctions ont disparu; et des particuliers de familles ordinaires obtiennent à présent les titres de comtes et de marquis sans avoir passé par les grades intermédiaires; car il ne faut par croire que tous ceux qui en sont revêtus soient grands d'Espagne. Il y en a un grand nombre qui ne sont que ce qu'on appelle *titulos* ou *titres de Castille*; et ces titres ne prouvent autre chose que la bienveillance du souverain, méritée ordinairement par quelque service important dans quelque carrière que ce soit. Le roi laisse à celui qu'il décore d'un titre la liberté de l'appliquer à une de ses terres, ou de le

joindre à son nom de famille. Quelquefois il y ajoute une dénomination qui rappelle le service qu'il veut récompenser. C'est ainsi que, sous Philippe V, l'amiral Navarro qui commandait l'escadre Espagnole au combat de Toulon, fut nommé (assez gratuitement) *marques de la Vittoria;* celui qui transporta, en 1759, Charles III de Naples à Barcelone, *marques del Real transporte.* C'est ainsi que sous le règne précédent le ministre des Indes, Galvez, prit le titre de *marques de la Sonora*, du nom d'une colonie, voisine de la mer Vermeille, qu'il avait pour ainsi dire conquise à la métropole, en la peuplant, en la poliçant et en la mettant à l'abri des incursions des sauvages; et qu'un magistrat nommée *Garrasco* reçut le titre de *marques de la Corona,* comme une récompence des services qu'il avait rendu à la couronne en revendiquant plusieurs terres usurpées sur elle. C'est de même aussi que quelques grands d'Espagne ajoutent à leurs titres des noms qui rappellent un fait glorieux ou important, auquel ils ont eu la principale part. Tel le duc de Crillon, qui après avoir pris la forteresse de *Mahon*, en ajouta le nom à celui qu'il portait. Tel, enfin, le *prince de la Paix*, qui doit, comme nous venons de le dire, ce nom

à la circonstance la plus importante et peut-être la plus heureuse de son ministère. Ces qualifications ont du moins quelque chose de grand, on pourrait dire quelque chose de Romain, dans leur objet; et si elles tiennent quelquefois aux caprices de la fortune, elles tiennent cependant moins que les autres à ceux de la faveur.

Les titres de Castille donnent à ceux qui en sont revêtus et à leurs femmes, la qualification de seigneurie, *Vuestra Señoria*, qui par contraction se convertit en *Ussia*. Ils seraient choqués qu'on la leur refusât dans les fonctions d'étiquette, mais ils ont rarement la petitesse de l'exiger, de la souffrir même, de leurs égaux, dans les relations ordinaires de la société. Leurs inférieurs la leur prodiguent; car partout il y a des flatteurs et des gens qui aiment à s'en entourer. Mais ceux surtout qui sont exacts à leur décerner ce petit honneur, ce sont ceux qui jouissent du titre d'*excellence* et qui aiment que leur oreille en soit chatouillée.

Il y a un titre mitoyen entre celui-ci et la seigneurie, c'est celui de seigneurie illustrissime, *ussia illustrissima;* il est donné aux archevêques, aux évêques, aux principaux membres du conseil de Castille et du conseil

des Indes (nommés *camaristas)*, et aux présidens des deux tribunaux suprêmes, appelés chancelleries.

Non-seulement la dignité de grands d'Espagne, et toutes les qualifications de *marquis et comte de Castille*, ne donnent aucun revenu, mais même elles ne s'accordent pas gratuitement. Ceux qui les obtiennent paient en débutant un droit connu sous le nom de *demi-annates*, à moins qu'ils n'en soient formellement dispensés. Les demi-annates, que hors ces cas paient les grands d'Espagne, s'élévent à une somme d'environ vingt-cinq mille livres. Ce droit se paie à chaque mutation, plus ou moins cher, suivant que celui qui hérite de la grandesse est plus ou moins éloigné de celui qui la possédait avant lui.

Il y a un autre droit que les grands d'Espagne paient annuellement sous le titre de *lanzas*. C'est un reste et un faible image du service militaire que faisaient autrefois les grands vassaux de la couronne, en fournissant une certaine quantité de lances. Les grands d'Espagne étrangers en sont exempts.

Par un arrangement concerté entre les cours de Madrid et de Versailles, depuis que la même maison occupait ces deux trônes, les grands d'Espagne étaient assimilés aux ducs

et pairs : mais cette égalité ne s'était pas établie sans de forts oppositions de la part des premiers. Lorsqu'il en fut question au commencement du règne de Philippe V, le duc d'Arcos, au nom de toute la grandesse, représenta que les grands ne pouvaient qu'être choqués de se voir au niveau des pairs de France. A leur cour, disait-il, les grands ne voyaient entr'eux et le trône que le fils même de leur souverain, tandis que les pairs cédaient le pas aux princes du sang, aux princes légitimés at aux princes étrangers, même à ceux qui, quoiqu'issus de maisons souveraines, occupaient des charges au service du roi de France, comme étaient les ducs de Lorraine, de Bouillon, etc. Les grands au contraire formaient en Espagne le premier ordre, immédiatement après la famille royale. Il citait des exemples de rois d'Espagne, et même d'empereurs, qui les avaient traités à l'égal des princes d'Italie et des princes d'Allemagne. Il prouvait que les grands avaient toujours marché de pair avec les princes des maisons souveraines, quand elles n'étaient pas royale; que, lorsque les cours de France et d'Espagne avaient nommé de représentans, et que ceux de France étaient des princes du sang, ceux d'Espagne

étaient des grands, sans qu'il y eût de part ou d'autre la moindre différence dans le traitement. De toutes ces preuves le duc d'Arcos concluait que la dignité de grand d'Espagne répondait à celle des princes du sang en France, et non à celle des pairs.

La conclusion fut mal accueillie par Philippe V, qui avait puisé à la cour de son grand-père un peu de goût pour le despotisme. Pour toute réponse, il fit dire au duc d'Arcos qu'il ferait bien d'aller signaler son zèle à l'armée de Flandre. Le duc d'Arcos obéit; et à son retour, passant par Paris, il se désista le premier de la prétention dont il avait été interprète: il rendit aux princes du sang la première visite, leur donna l'*altesse*, sans la recevoir, accorda aux ducs et pairs le titre d'*excellence*, sans rien exiger de plus; et la prétention des grands s'évanouit sans retour.

Leur nombre en Espagne s'augmente de jour en jour. Leur dignité fut accordée à plusieurs seigneurs étrangers; et comme les choses perdent toujours de leur prix en se multipliant, ils s'étaient peu à peu accoutumés à se voir assimilés aux ducs et pairs. Ce n'est pas cependant que les grands d'Espagne dont la dignité remonte jusqu'au règne de Charles-Quint, ne se croient supérieurs aux autres,

comme en Allemagne les princes d'anciennes maisons se préfèrent à ceux qui ont été créés par Ferdinand II et ses successeurs ; mais cette différence, que la vanité caresse en silence, s'évanouit aux yeux de la nation, et surtout à ceux du souverain.

Au reste ces grands, peut-être un peu exaltés dans leurs prétensions, sont pour la plupart affables et prévenans. Ils sont loin de cette *morgue* qu'on leur suppose en Europe. Beaucoup substituent au contraire tout l'extérieur de la bonhomie à cette *dignité* repoussante dont s'entourent les grands seigneurs des autres cours. Ce n'est pas qu'ils n'aient tout ce qui pourrait, sinon motiver, du moins excuser les airs de grandeur : des places éminentes, ce qu'on appelle un rang illustre, des fortunes immenses. A ce dernier titre ils l'emportent même sur les plus opulens des autres pays et du nôtre en particulier, même avant la révolution. Après les princes du sang on ne voyait point en France de fortunes comparables à celles du duc de Medina Celi, du duc d'Albe, du duc d'Ossuna, du comte d'Altamira, du duc de l'Infantado. Mais leur représentation est rarement au niveau de leurs richesses. Ils ne se ruinent pas en vastes hôtels, en petites maisons, en fêtes, en jardins

anglais. Le luxe de décoration leur est encore presque inconnu. Le leur est plus obscur, mais n'est peut-être pas moins dispendieux. De nombreux attelages de mules, de riches livrées qui ne paraissent que cinq ou six fois par an, une multitude effrayante de domestiques; voilà les grands articles de leur dépense. L'administration de leurs biens entraîne aussi des frais considérables. Ils ont des intendans, des trésoriers, des bureaux organisés comme ceux des petits souverains. Ils conservent à leur solde non-seulement les domestiques vieillis à leur service, mais encore ceux de leur pères, ceux des maisons dont ils héritent, et pourvoient à la subsistance de leurs familles entières. Le duc d'Arcos, qui mourut en 1780, entretenait ainsi trois mille personnes. Cette magnificence, qui se revêt de voile de la charité, a plus d'un inconvénient. Elle encourage la fainéantise; elle entraîne un gaspillage dont les rameaux, subdivisés à l'infini, échapperaient à la vigilance la plus austère. Malgré ces causes de désordre, il y a beaucoup moins de grandes maisons ruinées en Espagne qu'ailleurs. La simplicité de leurs mœurs, leur peu de goût pour une ostentation habituelle, la rareté des repas somptueux, servent encore de sauve-

garde à leurs finances. Mais quand ils veulent se modeler sur les grands personnages des autres cours, ils ne le cèdent à aucun d'eux en splendeur. On peut en juger par la manière dont quelques-uns d'eux ont représenté dans les pays étrangers, lorsqu'ils ont cru que la dignité de leur nation nécessitait le déploiement de leur luxe.

Jusqu'à nos jours ils avaient peu cherché à briller dans les différentes carrières ouvertes à leur ambition. Au commencement du siècle dernier, lorsqu'ils étaient partagés entre les deux princes qui aspiraient au trône, leurs passions mises an activité leur firent déployer des efforts, des talens même, qu'ils ne consacrèrent pas tous à la cause que le succès rendit la meilleure, mais du moins ils prouvèrent que les derniers règnes de la dynastie autrichienne n'avait pas tout-à-fait engourdi leurs facultés. Une sorte d'assoupissement a succédé pendant un demi-siècle à cette fermentation passagère.

Mais sous le règne de Charles III, ils se sont réveillés, et ont cherché à faire voir que les sujets les plus qualifiés ne sont pas toujours les plus inutiles. Ils ont commencé à embrasser à l'envi la profession des armes, qui jusqu'alors les avait peu tentés, et qui en

Espagne, est beaucoup plus assujettissante pour les gens de la cour qu'elle ne l'était en France. Dans ce momeut sur cent lieutenans-généraux, il y en a environ vingt qui sont grands d'Espagne; et ce général comte de la Union, qui, après plusieurs défaites, a péri du moins glorieusement au champ d'honneur en combattant contre nous, était de leur caste. Dans la carrière des négociations, ils ont eu, sous le règne de Charles III, des hommes distingués à citer, un comte d'Aranda, que nous regrettons encore; un comte de Fernan-Nuñez, que la mort a enlevé au moment où la paix allait le ramener parmi nous; un duc de Villahermosa, etc.

Il y a quelques années que le duc d'Ossuna fut nommé à l'ambassade de Vienne, et le duc del Parque à la mission de Pétersbourg; mais leur nomination n'a pas eu de suite. En ce moment trois grands d'Espagne seulement sont employés au dehors: le comte de Campo-Alange, ambassadeur à Lisbonne; le prince de Castel-Franco à Vienne, et le duc de Frias à Londres; encore le premier n'a-t-il été élevé que récemment à la grandesse, et le second est-il un seigneur napolitain.

Jusqu'à ces derniers temps l'ambassade de France avait toujours été occupée par un grand

d'Espagne, qui était ordinairement admis dans l'ordre du S. Esprit. Les cinq derniers ambassadeurs d'Espagne avant les orages de la révolution ont été le duc d'Albe, don Jaymes-Massones (de la maison de Sotomayor), le comte de Fuentes, le comte d'Aranda et le comte de Fernan-Nuñez. Celui-ci fut obligé de quitter la France avant d'avoir achevé sa mission. Depuis le retour de la bonne intelligence nous avons vu successivement l'ambassade d'Espagne occupée par le marquis del Campo, qui avait été ambassadeur à Londres après avoir été long-temps chef du bureau des affaires étrangères; le chevalier Azara, que sa réputation d'homme éclairé et d'homme d'état, acquise par sa longue mission à Rome, avait précédé à Paris, et qui y est mort en 1804; l'amiral Gravina, sicilien d'une famille illustre, que les intérêts de sa patrie adoptive ont prématurément rappelé en Espagne, au grand regret de tous ceux qui l'ont connu en France, et qui en 1805 a été remplacé par le prince de Masserano, grand d'Espagne de la première classe, mais d'origine italienne.

Les grands d'Espagne, d'origine espagnole, sont donc en général peu employés hors de leur pays. Il semble même que depuis longtemps c'est un des principes secrets de la cour

de ne jamais donner aux grands d'Espagne des places qui soient entourées d'un grand pouvoir, et qu'elle n'y a guère dérogé que pour des circonstances particulières. Il est à peu près sans exemple qu'une de ces vice-royautés d'Amérique, qui, pour la pompe, pour les hommages, pour l'autorité, équivalent à de vraies souverainetés au moins passagères, et pour les moyens, légaux ou non, de s'enrichir, aux places fiscales les plus lucratives; il est, dis-je, presque sans exemple qu'une mission aussi importante ait été confiée à un grand d'Espagne, soit que la jalousie du trône ait redouté cette cumulation de titres à une grande considération, soit que les souverains aient répugné à envoyer briller au loin ceux qui doivent concourir à la splendeur qui les environne.

Il y a aussi très-peu d'individus de cette caste dans l'état ecclésiastique, dont les dignités ne sont pas comme ailleurs le patrimoine presque exclusif des grandes maisons. La seule occupée en ce moment par un grand d'Espagne, est celle du patriarche des Indes, qui fait à la cour de Madrid les fonctions de grand-aumônier. Cette place attache constamment à la personne du souverain celui

qui en est revêtu.* Il ne réside d'ailleurs auprès de lui d'autres grands d'Espagne que ceux qui sont en activité de service : tous les autres sont fixés à Madrid, dont ils ne s'éloignent que momentanément pour aller *faire leur cour*. Quelques-uns seulement sont établis dans des capitales de provinces. Je n'en connais pas qui résident habituellement dans leurs terres.

La grandesse ne s'annonce par aucun signe extérieur : ceux de ses membres qui sont gentilshommes de la chambre portent une clef d'or, comme tous les autres. Il y a, outre l'ordre de Malte, six ordres de chevalerie en Espagne, mais il n'en est aucun auquel ils aient un droit exclusif. Le plus distingué est celui de la toison d'or, fondé par Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, et que la cour de Vienne continue à conférer en concurrence avec celle de Madrid, quoiqu'elle y ait renoncé par le traité qui termina la grande querelle de Philippe V et de l'Archiduc. Le

* Le patriarche des Indes, grand-aumônier de la cour, est, depuis plusieurs années, le cardinal Sentmanat, descendant de ce marquis de Castel dos Rios qui était ambassadeur à la cour de Louis XIV lorsque le testament de Charles II y arriva, et qui fut le premier grand d'Espágne créé par Philippe V.

nombre des chevaliers de la toison d'or est très-borné en Espagne. Dans aucun ordre de l'Europe, l'orgueil nobiliaire n'a été plus difficile, et ce n'est que dans ces derniers temps que cette décoration a été accordée à quelques ministres d'état qui n'étaient pas d'un sang illustre.

Après la toison d'or il y a en Espagne quatre ordres militaires, dont la fondation remonte au temps des croisades, et dont les grandes maîtrises ont été réunies à la couronne par Ferdinand le Catholique. Ce sont ceux de *Santiago*, de *Calatrava*, de *Monteza* et d'*Alcantara*. Les trois premiers sont distingués par un ruban rouge, et le dernier par un ruban vert. A chacun d'eux sont attachées des commanderies qui sont conférées par le roi. Santiago en a quatre-vingt-sept, dont la plus forte est évaluée à plus de 200,000 réaux de revenue. Calatrava en a cinquante-cinq, dont une rapporte plus de 358,000 réaux. Monteza n'en a que treize, et Alcantara trente-sept. Les commanderies de ces deux derniers ordres sont beaucoup moins considérables.

Pendant long-temps ces quatre ordres avaient été indistinctement donnés à des citoyens de tous les états, pourvu qu'ils fissent les preuves requises. Charles III les a rap-

pelés à l'esprit de leur première institution, et s'est prescrit de n'en revêtir que des militaires. Il manquait dès-lors une distinction honorifique pour le reste de ses sujets. Il y a suppléé en 1771, en créant un cinquième ordre, qui porte son nom, et qui est dédié à la conception de la vierge. Il est composé de deux classes, celle des grand-croix et celle des simples chevaliers. Les grand-croix portent en écharpe un grand cordon bleu céleste avec un liséré blanc. Dans les jours de cérémonie, ils sont revêtus d'un long manteau bleu et blanc, et ont par-dessus un collier dont les anneaux sont formés tour à tour par les armes de Castille et par les armes du roi.

D'après les statuts de l'ordre, le nombre des grand-croix ne devait être que de soixante; il est en ce moment de quatre-vingt-quinze, y compris les princes de la famille royale et quelques princes étrangers. Lors de la fondation, ils furent tous pris dans la grandesse, excepté d'eux des grands officiers d'ordre. Peu après le roi dérogea à cette espèce de loi, en faveur de son ministre de la marine le marquis de Castajon. Dans la suite ce prince et son successeur ont étendu cette exception. Ils n'ont cependant donné le grand ordre de Charles III qu'à des personnages éminens,

distingues par leurs services ou désignés par la faveur.

Les simples chevaliers de cet ordre doivent être au nombre de deux cents, et ont chacun une pension de 4,000 réaux. Quelques annés après sa fondation, le roi d'Espagne avait accordé la petite croix de son ordre à quelques Français, qui ne faisaient pas nombre parmi les deux cents. Il avait même dérogé en leur faveur à l'article des statuts qui le rend incompatible avec tout ordre étranger.

Au milieu de tant de décorations pour les hommes, il en manquait une pour le beau sexe. La reine y a suppléé en 1792, en créant un ordre de son nom, *Maria Luisa*, qu'elle accorda à soixante dames, la plupart grandes d'Espagne. La faveur seul parut avoir décidé de ce premier choix. Il y a présentement cent dames, y compris les princesses, qui sont décorées de cet ordre.

Il faut faire des preuves de noblesse pour le petit ordre de Charles III, ainsi que pour les quatre militaires. On pourrait en douter d'après la facilité avec laquelle ils s'accordent. Il est vrai qu'il ne faut pas de grands efforts d'intrigue pour éluder cette loi, et que d'ailleurs la noblesse, dans la plupart des provinces d'Espagne, n'est pas difficile à établir.

Il suffit que le postulant prouve que lui et ses ancêtres ont vécu noblement sans avoir exercé aucune des professions, en très-petit nombre, que la loi et le préjugé ont déclarées viles. Alors il est réputé noble d'extraction, *hidalgo*; car en Espagne on ne connaît pas les ennoblis. Quelques plaisans ont dit qu'il y avait des provinces entières dont tous les habitans sont gentilshommes: ils n'ont fait qu'exagérer un peu. Il est vrai que Philippe II a ennobli tous les Biscayens; il est vrai aussi que tous les Asturiens, se regardant comme descendans des anciens Goths qui se réfugièrent dans les montagnes des Asturies et ne subirent jamais le joug des Maures, sont réputés nobles à cause de cette origine recommandable: mais on sent combien il serait absurde que deux ou trois cent mille hommes, distribués sur un petit canton depuis plusieurs siècles, fussent tous *nobles* dans l'acception rigoureuse. Si tous les hommes étaient de la même taille, les mots de géans et de nains seraient rayés de tous les dictionnaires: la qualification de *nobles* suppose une classe de roturiers beaucoup plus nombreuse que la leur, non de ces roturiers condamnés ailleurs par des lois absurdes à une sorte d'avilissement, mais d'habitans obscurs, qui

cédent à un petit nombre en consideration, en crédit. On ne péut donc nier que la Biscaye et les Asturies n'aient, comme les autres pay de l'Europe, leurs familles distinguées, qui sont désignées par l'opinion publique, qui ont joué un rôle dans leur canton, soit par leur opulence, soit par les places qu'elles y ont occupées; et quelles que soient dans ces provinces espagnoles les prétentions des familles obscures dont les premières sont entourées, celles-ci affectent une primauté que les autres reconnaissent au moins par quelques temoignages de déférence; ce qui n'empêche pas les individus de ces dernières de caresser des idées de grandeur qui entretiennent dans leurs ames une sorte de noblesse mille fois préférable à la noblesse chimérique de leur sang; en sorte que, si quelque heureux hazard les porte à des postes moins obscurs que leurs berceaux, il leur semble qu'ils n'ont fait que se remettre à leur place. Aussi sont-ils en général moins insolens, moins étourdis de leur fortune, que la plupart des parvenus dans les autres pays.

J'ai remarqué plus d'une fois ce signe distinctif chez les Asturiens et les Biscayens, même dans l'état le plus bas. Ils ont dans leur maintien quelque chose de plus fier, ils

sont beaucoup moins humbles dans leurs hommages; les titres, les richesses leur en imposent peu. Un homme en place n'est pour eux qu'un homme heureux qui a gagné à la loterie générale, où ils ont tous un billet qui peut sortir à son tour, et ce préjugé, tout prêtant au ridicule, les tient en garde contre les bassesses et même contre les crimes avilissans Cette réflexion est même plus ou moins applicable à toutes les autres provinces d'Espagne, où les *hidalgos* sont au moins très-nombreux, et où les membres du tiers-état *(pecheros)* n'en sont distingués par aucun assujettissement humiliant; en sorte que la noblesse y excite moins d'envie, et que le désir de secouer son joug peut plus difficilement qu'ailleurs devenir un motif d'insurrection générale.

Quoique les nuances qui séparent en Espagne la noblesse de la roture soient presqu'imperceptibles; on n'en met cependant pas moins un appareil de sévérité dans la recherche des preuves qu'on exige en certaines circonstances; mais là, comme ailleurs, avec de l'argent et du crédit, on trouve des généalogistes faciles. Au reste, on peut faire, à l'occasion de la noblesse et des titres en Espagne, une observation qui doit trouver sa place

dans tous les pays; c'est que, moins une monarchie est limitée, plus ces distinctions sont arbitraires, plus ces nuances sont fugitives. Auprès des despotes, lors même qu'ils ne sont pas tyranniques, leur faveur forme la principale classification des citoyens. Les monarchies illimitées exercent plus ou moins cette espèce d'influence: or il en est peu où l'autorité soit plus absolue qu'en Espagne.

L'ancienne forme de gouvernement y mettait plusieurs entraves. Elle s'est altérée peu à peu et sans secousse. Les corps intermédiaires existent à peine de nom. Les conseils suprêmes, celui de Castille, le principal de tous, essaient quelquefois de présenter des remontrances lorsqu'ils prévoient des mesures désastreuses ou contraires aux lois; mais tous leurs membres sont nommés par le roi, et peuvent être destitués par lui. Ils attendent de lui seul leur avancement dans la carrière de la magistrature; et comme la consignation que ces conseils font dans leurs registres de cédules royales qui sont du ressort de leurs divers départemens, n'est qu'une pure formalité à laquelle ils n'ont aucun moyen légal de se refuser, ils nont pas même, comme autrefois les parlemens en France, une force d'inertie à opposer eux volontés du souverain.

Très-recemment cependant le conseil de Castille a été consulté dans une question d'une importance majeure : il a, dit-on, émis son opinion avec courage ; et il paraît que ce n'a pas été sans succès.

CHAPITRE V.

Ce qui reste des Cortès. Conseil d'état. Jugement sur M. d'Aranda et M. Florida-Blanca, et sur les Ministres actuels. Ministres. Bureaux.

Les *Cortès* seraient la seule digue capable de contenir les irruptions du despotisme. On sait quelle influence cette espèce d'états-généraux avait sur toutes les grandes opérations du gouvernement. Mais depuis long-temps les Cortès ne se sont plus assemblées que pour la forme; et les rois d'Espagne, sans moyens violens, sans rejeter positivement leur intervention, sont parvenus à l'éluder. Ils leur rendent cependant une sorte d'hommage dérisoire lorsqu'ils promulguent, du haut de leur trône absolu, des ordonnances sous le nom de *pragmatiques*, dont l'intitulé porte *qu'elles auront la même force que si elles étaient publiées dans l'assemblée des Cortès.* Elles ne sont plus convoquées que lors de l'avénement d'un nouveau roi au trône, pour lui prêter serment au nom de la nation et pour recevoir le sien. A cette époque on

envoie des lettres de convocation à tous les grands, à tous les *titulos* de Castille, à tous les prélats et à toutes les villes (ciudades) qui ont droit de siéger aux Cortès. De ces quatre classes, les deux premières représentent la noblesse; les prélats, tout le clergé, et les villes, qui députent un de leurs échevins, représentent le tiers-état.

Les Cortès furent rassemblées pour la dernière fois en 1789, à l'occasion du couronnement du roi actuel. Elles siégèrent pendant près de trois mois, et furent présidées par le comte de Campomanes, qui reçut, pour cet objet, le titre de gouverneur du conseil de Castille, dont, depuis plusieurs années, il faisait seulement les fonctions. Elles étaient composées tout au plus de cent personnes, car toutes les provinces de l'Espagne n'y envoient pas de députés. La Galice a les siens à part. La partie de la Vieille-Castille connue sous le nom de *Montañas de Saint-Ander*, est représentée par la ville de Burgos, qui dispute à celle de Tolède la préséance aux Cortès. La Navarre, la seigneurie de Biscaye et le Guipuscoa, ont leurs états particuliers, et ces diverses provinces prêtent serment au nouveau souverain par des députés qu'elles envoient exprès à la cour.

Cette assemblée nationale, toute informe, toute incomplète qu'elle était, éprouva cependant un instant le sentiment de sa force, et fut sur le point de le manifester. Dejà quelques orateurs intrépides se préparaient à exprimer leurs *doléances* sur quelques-uns des abus les moins tolérables. C'eût peut-être été le signal d'une révolution. La cour le prévint, comme si elle avait eu le pressentiment de ce qui allait se passer en France: les Cortès furent poliment congédiées, et se retirèrent docilement.

Hors ces convocations, qu'on n'a vues que trois fois dans ce siécle, et qui ne donnent lieu qu'à de vaines formalités, à des souvenirs et à des regrets, les *Cortès* de toute la monarchie ne se sont pas assemblées depuis 1713, que Philippe V les convoqua pour leur faire admettre la pragmatique-sanction, qui changeait l'ordre de la succession au trône.

On sait qu'en vertu d'une loi, dont il serait peut-être aussi difficile d'indiquer la véritable origine que celle de notre prétendue loi salique, les femmes parvenaient au trône de Castille dès que la proximité du sang les y appelait. C'est cette espèce de succession qui est connue sous le nom de *Castillane* ou *Cognatique*, par opposition à celle qu'on ap-

pelle *Agnatique*, et qui donne aux femmes une exclusion absolue. Philippe V, voulant rapprocher pour l'avenir l'ordre de succession en Espagne de celui qui réglait l'hérédité au trône près duquel il était né, crut, malgré son penchant pour les décisions despotiques, avoir besoin du concours des Cortès pour sanctionner l'acte de sa volonté. Il était en possession d'un grand pouvoir; il venait de conquérir son royaume par une guerre de douze ans; il voyait toute l'Espagne inégalement partagée entre sujets dévoués, qui ne pouvaient songer à lui résister, et sujets mécontens, qu'il venait d'asservir : il compta sur l'aveugle docilité des Cortès, et ne fut pas trompé dans son attente. Les Cortès reconnurent le nouvel ordre de succession, qui appelait d'abord au trône les héritiers mâles, à l'exclusion des femmes, quel que fût le dégré de proximité de celles-ci, et qui n'y admettait les femmes que dans l'absence totale des mâles de la maison régnante. Mais il y a quelque chose de plus fort que l'autorité des rois les plus absolus; c'est l'opinion publique; c'est l'affection indélébile d'une nation à ses anciennes lois; à ses anciens usages. L'attachement à l'ancien ordre de succession vit encore au cœur de la plus grande partie de

la nation espagnole, et il est assez probable que si quelque jour il s'élevait une question qui dût être décidée d'après cet ancien ordre ou par la pragmatique de 1713, elle ne le serait pas d'une manière pacifique. Heureusement pour l'Espagne ce cas est au moins éloigné, puisque parmi les six enfans du roi actuel il y en a trois mâles. Mais pendant mon premier séjour il y a eu une époque où cette question délicate commençait à s'agiter, sans qu'on la crût oiseuse. C'était celle où le roi actuel, alors prince des Asturies, voyait périr au berceau presque tous ses enfans mâles, et était menacé de ne conserver que des filles. Dans le cas où ces craintes se seraient réalisées, on eût vu quelque jour l'ancien ordre de succession castillane appeler au trône l'aînée des Infantes, tandis que l'ordre nouveau, établi par la pragmatique de 1713, y aurait porté l'un des deux frères du roi actuel ou un de leurs descendans mâles; et l'Europe eût été ensanglantée peut-être pour la décision de cette querelle.

Mais revenons aux Cortès, et voyons le peu qui reste de leur ancienne autorité. On les consulte encore dans quelques cas, lorsque, par exemple, il s'agit d'accorder des lettres de naturalisation à un étranger: mais alors

les membres qui les composent correspondent entr'eux par écrit, sans s'assembler. Il en existe cependant une faible image dans un corps qui réside constamment à Madrid sous le nom de *Diputados de los Reynos* (députés des royaumes). Lorsque les Cortès se séparèrent en 1713, il fut réglé qu'elles seraient représentées par un comité permanent, dont les fonctions seraient de veiller à l'administration de cette partie de l'impôt connue sous le nom de *millones*. Elles avaient accordé formellement, sous Philippe II, leur consentement à cet impôt, mais à des conditions que ce monarque jura d'observer, et à l'accomplissement desquelles le comité des *diputados* fut chargé de veiller. Il le fut aussi d'administrer, au nom des Cortès, la régie de l'impôt des millones. En 1718, le carninal Alberoni, dont le génie im érieux s'irritait des moindres entraves, fit passer cette régie entre les mains du souverain. Dès-lors ce comité ne conserva plus des revenus de l'état que la petite portion nécessaire au salaire et à l'entretien de ses membres. Ils sont au nombre de huit, et choisis de la manière suivante.

Il faut savoir avant tout que la division de l'Espagne en royaumes et provinces, comme la Galice, les Asturies, le royaume de Léon,

le royaume de Valence, l'Andalousie, etc., telle que l'offrent les traités de géographie et les cartes faites hors de l'Espagne, est à peu près nulle dans la pratique. L'Espagne présente une bigarrure peut-être plus compliquée encore que ne l'était la France avant la révolution.

Les trois provinces de la Biscaye, la Navarre, sous le titre de royaume, et les Asturies, sous le titre de principauté, forment des états à part, qui n'ont ni douanes, ni intendans, ni presque rien de ce qui tient au régime fiscal. Sous le rapport de ce régime, tout le reste de la monarchie est partagé en vingt-deux provinces pour la couronne de Castille, et quatre pour la couronne d'Arragon. Ces vingt-six provinces, qui diffèrent entr'elles beaucoup en étendue, puisque toute la Catalogne, qui fait partie de la couronne d'Arragon, ne forme qu'une seule province, tandis que telle autre de la couronne de Castille n'a pas plus de dix à douze lieues dans toutes ses dimensions, ces vingt-six provinces, dis-je, ont chacune leur intendant particulier, et peuvent être comparées avec assez d'exactitude à nos anciennes généralités.

Les *vingt-deux provinces de la couronne de Castille*, sont le royaume de *Galice*, les

provinces *de Burgos*, *Léon*, *Zamora*, *Salamanque*, d'*Estramadure*, de *Palencia*, de *Valladolid*, de *Ségovie*, d'*Avila*, de *Toro*, de *Toledo*, de la *Manche*, de *Murcie*, de *Guadalaxara*, de *Cuenca*, de *Soria*, et de *Madrid*; enfin l'Andalousie, qui comprend quatre de ces provinces encore décorées du nom de royaume qu'elles portèrent sous la domination des Maures, savoir, les royaumes de *Séville*, de *Cordoue*, de *Jaen*, et de *Grenade*.

Les *quatre provinces de la couronne d'Arragon*, sont le royaume d'*Arragon*, le royaume de *Valence*, la principauté de *Catalogne*, et le royaume de *Mayorque*.

Cette division n'est pas à beaucoup près la seule. L'Espagne est militairement partagée en treize gouvernemens, dont douze ont des chefs qui portent le titre de capitaines généraux de province. Le commandant de la Navarre a seul celui de vice-roi. Elle est outre cela divisée en diocèses, qui ont des circonscriptions différentes des provinces, et en ressorts de tribunaux, comme nous l'expliquerons plus bas.

Mais la principale de toutes ces divisions, quoiqu'elle ne comprenne pas toute la monarchie, celle à laquelle se rapporte la plupart

des opérations du gouvernement, c'est celle qui partage l'Espagne en *provinces de la couronne de Castille* et *provinces de la couronne d'Arragon;* deux grandes portions qui diffèrent entr'elles quant à l'administration intérieure, la forme et le recouvrement des impôts. Cette distinction remonte à l'époque où la Castille et l'Arragon furent réunis par le mariage d'Isabelle et de Ferdinand le Catholique.

C'est d'après cette division générale que sont choisis les *Diputados de los Reynos*, faibles débris des Cortès. Toutes les provinces de la couronne de Castille se réunissent pour en nommer six; la Catalogne et Mayorque, pour un; les régences de Valence et d'Arragon, pour le huitième. Les députés ne siégent que pendant six années, au bout desquelles on procède à une nouvelle nomination. Ce qu'il leur reste de leur droit primitif, c'est qu'ils sont membres nés du conseil des finances, par lequel le souverain fait connaître à la nation la nécessité d'établir un nouvel impôt, et que l'aveu qu'ils sont censés donner à la résolution royale est une ombre du consentement des Cortès, sans lequel autrefois les impôts ne pouvaient s'augmenter. Mais on sent toute la faiblesse du rempart que conserve la liberté

dans cette poignée de citoyens, sans crédit personnel, qui sont sous la main du gouvernement, qui en attendent des grâces, et qui, après tout, ne représentent qu'une partie de la nation.

Les provinces de Biscaye et de Navarre, qui ont des états et des priviléges particuliers, envoient aussi en quelques occasions des députés auprès du trône; mais ils ne font point corps avec les *Diputados de los Reynos*, et leurs commettans fixent à leur gré le terme et l'objet de cette mission passagère.

On voit combien peu l'autorité du roi d'Espagne est limitée. Les conseils sont les organes de sa volonté, les dépositaires des lois qui en émanent; ses ministres en sont les agens. Pendant une grande partie de ce siècle, ils ont été les seuls qu'il ait consultés. Habituellement il travaillait avec chacun d'eux en particulier. Dans les circonstances épineuses, il les réunissait en *Junte* pour recueillir leurs avis combinés. Jusqu'en 1718, leur influence avait été balancée par le conseil d'état; à cette époque, l'ambitieux Alberoni crut devoir se dégager d'un frein incommode. Le conseil d'état continua d'être le corps le plus distingué de la monarchie, mais cessa de s'assembler. La charge de conseiller d'état ne fut plus dès-

lors qu'une place honorifique et lucrative, qui servait de récompense à de longs ou à d'éclatans services. Le ministère y conduisait ordinairement au bout de quelques années.

Mais au mois de février 1792, quelques jours après mon arrivée à Aranjuez, le comte de Forida-Blanca, qui depuis long-temps déplaisait à la reine, et qui avait eu la maladresse ou la fierté de ne pas ménager assez le jeune duc de la Alcudia, dont le crédit auprès du couple royal faisait les progrés les plus rapides; Florida-Blanca, dont l'audace peu réfléchie allait précipiter sa patrie dans une guerre sans motif et même sans prétexte au moins spécieux, ayant été tout-à-coup disgracié, lorsqu'il était, la veille encore, dans la plus parfaite sécurité; M. d'Aranda, aussi peu préparé à ce retour de faveur, fut appelé au ministère principal. Malgré sa longue expérience, il ne compta pas assez sur ses forces pour soutenir à lui seul le poids de l'administration dans une circonstance aussi épineuse, et il réclama le concours du conseil d'état, qui se remit aussitôt en activité, et dont il fut nommé doyen. Malgré ces précautions de sagesse, on blâma M. d'Aranda d'avoir accepté le ministère, d'avoir compté sur la durée d'une faveur apparente, dont plus

de connoisance de ce qui se passait à la cour aurait pu lui faire prévoir l'instabilité. Ses amis l'auraient cru plus honoré par un noble refus que par une place dont l'éclat ne pouvait ajouter à sa gloire. Ses ennemis, ses rivaux, les ministres des puissances déjà secrètement conjurées contre la France, pour laquelle on lui supposait de l'affection, présagèrent sa chûte prochaine, et y travaillèrent sans doute. Bien des gens ont prétendu, et la postérité croira peut-être d'après eux, que, pour conserver sa réputation, M. d'Aranda aurait dû se rendre lui-même justice et ne pas révéler, à l'âge de soixante et treize ans, le secret de son incapacité à l'Europe. Pour moi, qui l'ai vu de plus près que personne pendant les sept mois de son ministère, je dois dire, que, tout en conservant une dignité qui souvent tenait de près à la roideur, il employa ce temps à écarter de sa patrie le fléau de la guerre; et que je ne puis partager la sévère opinion de ceux qui croient que cette dernière scène de sa vie politique ait atténué ses droits à l'estime générale.

Remplacé au mois d'octobre par le duc de la Alcudia, sous le prétexte que son grand âge lui rendait le repos nécessaire, il supporta cette mortification avec la sérénité de la phi-

losophie. On lui conserva le titre de doyen du conseil d'état, et il en continua les fonctions jusqu'à ce que, s'étant expliqué dans une des séances de ce conseil sur la guerre contre la France avec la franchise austère qui était dans son caractère et que son expérience devait au moins faire excuser, il fut exilé pour prix de son zèle à Jaen, ville d'Andalousie. Au retour de la paix, le roi, en le bannissant pour toujours à trente lieues de la cour et de la capitale, lui permit de se retirer dans ses terres d'Arragon, où il est mort en 1802.

En ce moment, le conseil d'état est composé de trente-sept membres, dont douze sont éloignés de Madrid pour diverses causes. Onze autres individus distingués, mais absens pour la plupart, sans faire partie de ce conseil, en ont ce qu'on appelle *les honneurs*, qui se réduisent à peu près à la qualification d'*excellence*.

Ce titre de conseiller d'état, qui n'est guère plus à présent qu'honorifique, même pour ceux qui le possèdent dans sa plénitude, est la récompense ou, si l'ont veut, la faveur la plus distinguée que puisse accorder un roi d'Espagne. Il est le prix du mérite personnel, ou tout au moins d'anciens services dans la carrière politique, ou dans quelques bran-

ches importantes de l'administration ; depuis quelques années il est inhérent aux places de ministre d'état.

Les ministres espagnols ont été long-temps au nombre de six :

1°. *Le ministre des affaires étrangères* était, et est encore, le ministre dirigeant ; il porte le titre de premier secrétaire d'état.

2°. *Celui de la guerre* a une autorité assez circonscrite ; il préside, à la vérité, au conseil de guerre, qui est plutôt un tribunal qu'un conseil d'administration : mais l'inspecteur de l'infanterie, celui de la cavalerie, celui des dragons et celui des milices provinciales, font, chacun à part, le travail du corps dont l'administration leur est confiée ; et le ministre de la guerre se borne à en présenter le résultat au roi.

3°. *Le ministre de la marine* travaille sans coopérateurs. Les chefs des trois départemens maritimes, les inspecteurs de la marine, sont nommés par le roi sur sa présentation. Les ordonnances de la marine, dressées par lui seul, n'ont besoin que de la sanction du souverain.

4°. *Le ministre des finances* devrait proprement être surveillé par le sur-intendant général des finances ; mais depuis quelque temps

ces deux charges sont reunies, parce qu'on a senti que leur séparation multipliait en pure perte les ressorts du gouvernement. Charles III a eu trois ministres des finances: Squilaci, dont la disgrâce lui fut arrachée par le mécontentement du peuple; Musquiz, et Lerena, qui tous deux sont morts en place. On ne dira pas que sous ces trois ministères les finances d'Espagne aient été bien administrées; mais l'auraient-elles été mieux si elles eussent eu un sur-intendant particulier? Le conseil des finances n'oppose qu'une barrière souvent impuissante aux actes du ministre de ce département. Il a eu pendant long-temps pour président ou gouverneur le ministre lui-même. Aujourd'hui c'est un oncle du prince de la Paix qui occupe cette place.

5°. *Le ministre des Indes* avait le département le plus vaste de la monarchie; car il réunissait dans sa main tout le gouvernement civil, militaire, ecclésiastique et économique de l'Amérique espagnole; et assurément il n'y avait jamais eu dans l'univers politique de ministre qui eut un pouvoir plus étendu, puisqu'il embrassait cette immense contrée, qui d'un côte s'élève au nord de la Californie, et de l'autre touche au détroit de Magellan. L'autorité de ce ministre était seulement mo-

difiée par l'intervention du conseil des Indes; mais depuis quelques années la charge de président de ce conseil avait été réunie à celle de ministre des Indes.

Charles IV, en laissant subsister un conseil qui remonte à l'époque de la conquête de l'Amérique, a réparti le ministère des Indes entre les cinq autres ministres. La plus grande portion de cet héritage a été recueillie par le *ministre de grâce et de justice.*

6°. Ce dernier ministre a toujours eu dans son département tout ce qui en Espagne a rapport à la magistrature et aux affaires ecclésiastiques. Depuis qu'il n'y a plus de ministre particulier pour les Indes, le ministre de grâce et de justice réunit tous les objets de ce genre qui regardent l'Amérique espagnole. Son autorité est doublement circonscrite, pour l'Europe par la grande chambre du conseil de Castille, et pour l'Amérique par celle du conseil des Indes. En 1796 il n'y avait donc plus que cinq ministères. Celui des affaires étrangères était géré par don Manuel de Godoy, qui fut créé duc de la Alcudia en 1792, et qui, après avoir terminé une guerre que sans doute il avait entreprise à regret, reçut le nom qui sied à un ministre de la politique, celui de *Prince de la Paix* ou *de la Paz.*

Je l'ai vu de près et dans des circonstances critiques. Je ne serai ni son censeur ni son apologiste. Tout ce que je me permettrai de dire, c'est qu'il est dans l'histoire peu d'exemples d'une fortune aussi rapide et aussi prodigieuse. Né simple gentilhomme d'Estramadure et evec un modique patrimoine, il est à présent un des seigneurs les plus opulens de la monarchie espagnole, et réunit presque toutes les dignités et une foule de décorations. Il a le grand ordre de Charles III, et ceux de la Toison d'or, de S. Janvier, de S. Ferdinand, du Christ et de Malte. Il est grand d'Espagne de la première classe. Il a le titre de *prince*, qu'aucun seigneur d'origine espagnole n'avait encore porté. Il est premier ministre, membre du conseil d'état, inspecteur et chef des quatre compagnies des gardes-du-corps, généralissime des armées de terre et de mer ; grade qui a été créé pour lui et qui lui donne le pas sur tous les capitaines-généraux ; et comme source de tant de faveurs, il a l'amitié particulière du roi et de la reine. Enfin la nature, d'accord avec la fortune pour le combler de tout ce qui semble assurer des droits au bonheur, lui a donné les avantages extérieurs et, ce qui vaut mieux, un jugement sain et même une capacité pour les

affaires qui n'avait besoin que d'un peu d'expérience pour se manifester.*

En 1793, le *ministère des finances était occupé par don Diego Gardoqui.* De Bilbao, où il avait une maison de commerce, il avait été envoyé en 1781, comme chargé des affaires d'Espagne auprès des Etats-Unis. Il fut ensuite nommé consul-général en Angleterre, et enfin appelé au ministère des finances, à la mort de Lerena. C'était débuter sous d'heureux auspices, que de remplacer un homme qui s'était rendu assez odieux pour que ses funérailles eussent failli à être interrompues par l'explosion de l'indignation publique. Il a fallu à M. Gardoqui au moins de l'adresse pour se maintenir en place au mi-

* En 1798, le gouvernement français crut avoir à se plaindre de lui et employa son influence auprès de la cour d'Espagne pour l'éloigner du ministère de affaires étrangères; mais il ne parvint pas à lui enlever la faveur du couple royal, auprès duquel il n'a pas cessé un seul jour de jouir d'une grande considération. On peut même dire que, depuis, son crédit n'a fait que s'accroître, et que, sans en avoir le titre, il est vraiment premier ministre et chef invisible de tous les départemens. Tous ceux qui l'ont vu de près dans ces dernières années, ceux même qui sont pour lui sans affection, s'accordent à dire qu'il a une conception prompte, une sagacité peu commune, et une rare facilité pour le travail.

lieu des embarras dans lesquels il trouva son département, et du courage pour soutenir le fardeau de la guerre de l'Espagne avec la France. Après avoir conduit, pendant près de six ans, avec plus de bonheur peut-être que de capacité, le vaisseau des finances à travers les écueils, il fut nommé à l'ambassade de Turin et remplacé par M. de Varela, qui, récemment promu au ministère de la marine, avait prouvé plus d'aptitude pour la partie économique que pour la partie militaire.

Ils sont morts, peu de temps après, l'un et l'autre. Le ministère des finances est présentement entre les mains de don Miguel Cayetano Soler. Celui-ci avait été, pendant plusieurs années, administrateur de la petite île d'Iviza, l'une des Baléares, et l'avait vivifiée par des établissemens qui prouvaient sa sagesse et son esprit d'ordre. A son retour, il fut recommandé au prince de la Paix par l'ambassadeur d'Hollande Valkenaer, homme d'esprit, appréciateur du mérite dans plus d'un genre. Les détails qu'il donna sur sa petite administration, la chaleur avec laquelle il développa les plans d'amélioration qu'il avait conçus, le firent juger capable de déployer ses talens sur un bien plus grand théâtre : il fut porté au ministère des finances. J'ignore

si c'est l'envie ou la sévère justice qui lui a fait l'application de ce vers fameux :

Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier.

J'avais laissé, en 1793, le ministère de la marine entre les mains de M. de Valdez, qui, depuis la mort de Castejon, le dirigeait avec sagesse et loyauté. La cour et la nation eussent désiré que, pendant la guerre avec la France, il eût ajouté à ces qualités l'activité que nécessitaient les circonstances. Au retour de la paix, il obtint la démission qu'il sollicitait depuis long-temps, et fut remplacé par *don Pedro Varela*, qui avait acquis beaucoup d'expérience dans la partie administrative de la marine. Il avait plusieurs négligences à réparer ; il s'en occupa à son début, avec une circonspection qui tenait de près à la lenteur. Sa promotion au ministère de la marine n'avait pas réuni tous les suffrages. Bientôt il fit des mécontens dans la portion la plus distinguée du corps de la marine ; ce qui était hasardeux, à la veille d'une nouvelle guerre maritime. Bref, on crut qu'il serait mieux placé à la tête du département des finances, et celui de la marine fut donné à l'amiral *don Juan de Langara*, qui, malgré l'espèce de défaveur qu'avait jetée sur lui le trop fameux

échec qu'une escadre espagnole éprouva sous ses ordres en 1780, s'était acquis l'estime générale par ses talens et sa loyauté. Il commandait alors l'escadre de Cadix; mais il n'a pas gardé long-tems ce ministère, auquel l'avait appelé l'opinion publique. Il est à présent capitaine-général de la marine, conseiller d'état, et vit à Madrid, paisible et considéré comme il le mérite.

Lors de sa retraite, le ministère qu'il laissait vaquant fut donné, par interim, à *don Joseph Antonio Caballero*. Mais au commencement de 1802, un amiral généralement estimé, *don Domingo Grandellana*, fut nommé au ministère de la marine, qui en 1805 a passé à *don Francisco Gil de Lemos*, ancien officier général de marine, que s'est fait un nom dans les guerres précédentes.*

Celui de la guerre, après la mort de Lerena, fut confié au comte de *Campo-Alange*, qui le garda jusqu'à la conclusion de la paix avec la France; il fut alors nommé à l'ambassade de Vienne, et quelques années après à celle de Portugal. Il eut pour successeur immédiat au ministère de la guerre *don Mi-*

* Son prédécesseur, *M. de Grandellana*, a été envoyé au Ferrol pour y présider aux opérations maritimes.

guel Joseph de Asanza, militaire d'un mérite distingué, qui, après avoir été employé au dehors dans les négociations, avait occupé l'intendance du royaume de Valence, à la satisfaction générale. Bientôt après, il fit place à don Juan Manuel Alvares, oncle du prince de la Paix, et fut envoyé vice-roi au Mexique, dans des circonstances épineuses qui n'étaient pas au-dessus de ses moyens. Une sorte de fatalité l'a cependant rapidement enlevé à cette nouvelle destination. Membre actuel du conseil d'état, il vit à Madrid dans la retraite, mais non dans la disgrâce. Il a été récemment question de lui pour quelques missions importantes.

Le ministère de la guerre n'est pas non plus resté long-temps à *don Juan Manuel Alvares.* Il a eu pour successeur, par interim, le même don Joseph Antonio Caballero, déjà chargé des départemens de grâce et de justice, et de la marine, qui, ainsi, s'est trouvé pendant quelque temps un des ministres les plus occupés de l'Europe, et qui doit être un des plus habiles s'il a suffi à l'immensité de sa tâche.

Le ministère de grâce et de justice, que je trouvai, en 1792, entre les mains d'un prêtre, don Pedro d'Acuña, ami du duc de

la Alcudia, passa ensuite à *don Eugenio* de *Llaguno*, homme éclairé et cependant modeste, que j'ai connu long-temps chef du bureau des affaires étrangères; et qui, lorsque ce département fut un peu prématurément confié au duc de la Alcudia, fut placé auprès du jeune ministre pour l'aider de sa longue expérience. Il ne conserva pas long-temps le ministère de grâce et de justice, qui demandait peut-être un homme plus actif; il alla chercher au conseil d'etat l'*otium cum dignitate*, et mourut bientôt après.

Celui qu'il eut pour successeur immédiat est un des Espagnols les plus éclairés que j'aie connus; c'est *don Caspard Melchior de Jovellanos*, un de ceux que, à la fin de ma seconde édition, j'avais nommé parmi les hommes de mérite qui languissaient dans l'oubli. On prétend qu'il a trompé les espérances qu'on s'était plu à concevoir de lui. On lui reproche d'avoir attaqué avec plus de hardiesse que de dextérité des abus invétérés, et surtout une classe qui sera encore long-temps redoutable en Espagne. Quoi qu'il en soit, la disgrâce de M. de Jovellanos a été aussi prompte que la justice qu'on lui avait rendue avait été tardive. Il a d'abord été renvoyé dans sa province (les Asturies), où il cultivait

les lettres et les sciences utiles. De nouvelles inculpations sont venues le poursuivre dans sa retraite. Il est présentement relégué dans une chartreuse de l'île de Mayorque.

Il a été remplacé par ce même don Joseph Antonio Caballero dont nous avons parlé plus haut, et qui a ainsi occupé à la fois trois importans ministères, celui de grâce et de justice en propriété, celui de la guerre par intérim, et celui de la marine, dont il a fait les fonctions jusqu'à la nomination de l'amiral Grandellana.

Il y a donc actuellement (au commencement de 1805) quatre ministres en Espagne: *don Pedro Cevallos* pour les affaires étrangères; *don Miguel Cayetano Soler*, pour les finances; *don Joseph Antonio Caballero*, pour le département de grâce et de justice, et pour celui de la guerre; et *don Francisco Gil de Lemos*, pour la marine.

La stabilité du ministère était sous Charles III une des circonstances les plus remarquables du gouvernement espagnol. Quand ce prince avait accordé sa confiance, l'incapacité, les mauvais succès, rien ne pouvait la lui faire retirer. Ses ministres étaient à peu près sûrs de mourir en place; et cette sécurité, précieuse à plusieurs égards, n'était pas

du moins un véhicule pour leur activité. Si elle leur laissait de la marge pour donner du développement aux plans qu'ils formaient, elle assurait aux prévarications l'impunité, et aux abus le temps de jeter de profondes racines. Sous le nouveau règne n'a-t-on pas un peu donné dans l'extrémité opposée? Le principal ministère a passé par trois mains dans la seule année 1792; et c'est avec trois ministres consécutifs, différens de caractère et d'opinions, que j'ai eu à traiter les affaires les plus épineuses.

Cinq ans après, le ministère des affaires étrangères a été donné à *don Francisco Saavedra*, appelé par la voix publique, à laquelle j'avais osé joindre la mienne.* Un dérangement de santé a été la cause ou le prétexte de sa retraite prématurée; il a eu pour successeur, par interim, un jeune homme qui, après avoir déployé du talent hors de son pays, dans la carrière politique, se trouvait chef du bureau des affaires étrangères, *don Louis Mariano de Urquijo*, qui se mit bientôt en possession d'une grande faveur, mais qui paraît en avoir abusé. Une disgrâce éclatante

* Voyez le résumé qui termine le troisième volume de ma seconde édition.

a été le prix de ses imprudences. Il fut d'abord enfermé dans le château de Pampelune; il eut ensuite la permission de se retirer en Biscaye; mais à l'occasion de quelques troubles qui en 1804 se sont élevés dans cette province, il a été relégué à Burgos.

Le ministère qu'il occupait a été donné définitivement à *don Pedro Cevallos*, originaire d'une ancienne famille de la Vieille-Castille. Après avoir étudié à Valladolid pour la carrière du bureau, il fut envoyé secrétaire d'ambassade à Lisbonne. De retour à Madrid, il y épousa une des parentes du prince de la Paix, et fut ensuite nommé ministre plénipotentiaire à Naples, où quelques différens survenus entre les deux cours l'empêchèrent de se rendre. D'après ce que l'on sait jusqu'à présent de ce ministre d'état, il paraît que sa modestie et sa sagesse établissent un contraste frappant entre lui et son prédécesseur. On ne peut cependant s'empêcher d'observer qu'en moins de quatre ans de règne Charles IV a eu six ministres des affaires étrangères, tandis qu'en vingt-neuf ans son père n'en a eu que trois, dont deux, M. Wall et M. de Grimaldi, se sont retirés spontanément, et le troisième lui a survécu.

Sous le règne présent les autres ministères ont éprouvé des révolutions un peu moins fréquentes.

Les ministres espagnols peuvent, mieux que ceux d'aucune autre cour, se livrer aux travaux qu'exigent leurs places. Rien de plus réglé que la vie qu'ils mènent. La promenade est presque la seule dissipation qu'ils se permettent. Du fond de leurs cabinets ils ont des relations jusqu'aux extrémités du globe : hors de leurs cabinets, on croirait que leur horizon n'a pas plus d'une demi-lieue de diamètre. Leur principale société est composée de leurs commis, qui mangent habituellement avec eux. Cette contrainte réciproque a quelques inconvéniens de détail ; mais il en résulte plus d'union entre le chef et les subalternes, et plus d'ensemble dans la conduite des affaires. Ceux qui les expédient sous les yeux du ministre ne sont pas, à la vérité, de simples commis ; ils peuvent plutôt être comparée à nos chefs de bureaux. Pour être nommé à ces places, il faut ordinairement avoir déjà fait preuve de talens dans quelque emploi de confiance. Dans les bureaux des affaires étrangères, par exemple, presque tous ces commis principaux ont été attachés comme secrétaires à quelque mission diplo-

matique, et souvent ils passent de là à des places de plénipotentiaires ou d'ambassadeurs. Il y en a, en ce moment, six qui représentent en chef leur cour auprès de quelque puissance étrangère; singularité remarquable dans un gouvernement despotique, où l'on devrait croire que l'intrigue et la faveur disposent de toutes les places, et qui pourrait, à cet égard, servir de modèle à plus d'un gouvernement libre.

J'ai trouvé assez fréquemment dans ces bureaux espagnols au moins les apparences de la morgue; mais elles servent souvent d'enveloppe à l'obligeance: elles n'excluent point l'équité; et quoi qu'on en dise, j'ai des raisons de croire que la corruption y est aussi rare que la discrétion y est commune.

J'en ai surtout pour affirmer qu'il est peu de pays où les agens du gouvernement, à peu d'exceptions près, justifient mieux la confiance de leurs chefs et méritent mieux l'estime de ceux qui ont des rapports avec eux. Ils ne sont pas tous accueillans et faciles; les décisions qu'ils doivent provoquer se font quelquefois attendre long-temps: mais il est rare d'en trouver qui soient malveillans et inaccessibles aux bonnes raisons.

CHAPITRE VI.

Plaisirs de la cour d'Espagne. Galerie de tableaux. Statues. Manufactures de glaces. Battues. Chartreuse du Paular.

Les résidences de la cour d'Espagne (les Sitios) offrent très-peu de ressources du côté des plaisirs. On n'y trouve ni spectacles, ni jeux publics, ni grands rassemblemens, hors les jours de cérémonie; aussi ne sont-elles guère habitées que par ceux qui y sont fixés par leurs places, si ce n'est pendant la belle saison du voyage d'Aranjuez. Celle de Saint-Ildefonse surtout est presque déserte; et les personnes royales y sont la plupart du temps réduites à la société de ceux qui sont de service auprès d'elles. La reine, tant qu'elle a été princesse des Asturies, aux heures près de ses promenades périodiques, passait presque toute sa vie dans son intérieur, où elle ne goûtait d'autres plaisirs que ceux de la conversation, qu'elle sait animer, et de la musique; qu'elle aime beaucoup. Son époux ne s'éloignait d'elle que pour accompagner à la chasse le roi son père, et souvent deux fois

par jour. Depuis qu'ils sont sur le trône, ils ont changé très-peu de chose à cette vie uniforme. Ils ont seulement un peu adouci les rigueurs de l'étiquette. Ils se permettent quelquefois de paraître un instant aux fêtes données par les grands d'Espagne et par les ministres étrangers; ce qui n'était jamais arrivé à Charles III: mais ils n'assistent presque jamais à aucun spectacle, ni même aux combats de taureaux. Le roi, déjà du vivant de son père, protégeait les beaux-arts; il s'était composé une collection de bons tableaux de différentes écoles, en attendant qu'il héritât d'une des plus nombreuses et des plus précieuses galeries qu'il y ait en Europe.

On assure que celle de la cour d'Espagne ne le cède qu'à celle de France et à celle de l'électeur de Bavière. Elle est pour la plus grande partie à l'Escurial et à Madrid. La résidence de Saint-Ildefonse contenait aussi beaucoup de tableaux; mais les palais de Madrid et d'Aranjuez ont été récemment enrichis de ses dépouilles. Il en reste cependant encore assez pour occuper pendant quelques heures la curiosité d'un amateur.

Dès la première anti-chambre des appartemens du roi, on peut passer en revue, comme dans une galerie d'histoire, un superbe por-

trait de Louis XIV, en pied, par Rigaud; ceux de Louis XV, encore enfant; du régent, du duc de Vendôme, du dernier duc de Parme de la maison Farnèse et de sa femme; de Charles III, tel qu'il était quand il partit pour aller prendre possession du royaume de Naples; de Philippe V lors de son arrivée en Espagne, et de l'archiduc son rival.

La chambre suivante a la vue sur la plus belle cascade des jardins; elle est décorée de plusieurs tableaux de Murillo, de Solimena, etc. Dans les appartemens adjacens, on admire surtout un beau Saint-Sébastien du Guide, une famille flamande de Rubens, un tableau du Poussin, deux têtes de Mengs; les portraits du grand Condé et de Turenne, peints sur la même toile par Vandick, etc.

Dans une galerie qui est au rez-de-chaussée, et qui occupe toute la façade du côté des jardins, on trouve, outre quelques bons tableaux et deux charmantes têtes en mosaïque, un nombre considérable d'antiques, dont la plupart furent achetées en Italie par Philippe V, et avaient fait autrefois partie du cabinet de la reine Christine. Ceux dont on est le plus frappé, sont un autel cylindrique, où la marche de Silène est sculptée en bas-relief;

une Cléopâtre colossale; une statue de Jupiter foudroyant; plusieurs Vénus de grandeur naturelle; huit Muses un peu mutilées, chez qui des mains modernes et peu habiles ont voulu réparer les outrages du temps, et dont les draperies sont remarquables par leur légèreté; deux groupes, que la modestie a relégués dans un coin, parce qu'ils retracent des traits peu édifians de la mythologie, deux infidélités de Jupiter, Léda et Ganimède, qui caressent sans méfiance les oiseaux impudens dont ce dieu emprunta la figure, etc.

Mais les morceaux antiques qui méritent par-dessus tout l'admiration des connaisseurs, sont le jeune Faune, portant un chevreau, et le groupe de Castor et Pollux, deux chefs-d'œuvres originaux, qui sont parfaitement conservés, et dont les copies se trouvent partout à côté de la Vénus de Médicis et de l'Apollon du Belvédère.

Un des appartemens de la galerie que nous parcourons, et un sallon où les plus beaux marbres de l'Espagne, taillés en colonnes, en vases, en bustes, semblent vouloir lutter avec les productions que l'antiquité nous a transmises; et, malgré leur éclat moderne, ils ne font que rendre plus sensible la supériorité de celles-ci. Un petit corridor attenant à cette

galerie, contient entassé pêle-mêle tout ce qui n'a pu y trouver place: statues égyptiennes, tronçons de colonnes, bas-reliefs, bustes et autres antiques, livrés à la poussière, aux insectes rongeurs, et à tous les fléaux qui anticipent sur les ravages du temps.

Au dehors du château de Saint-Ildefonse, on remarquait, dès l'an 1781, les efforts que le roi faisait pour embellir et vivifier les entours de sa résidence. Le comte de Florida-Blanca, qui avait vraiment l'amour du bien, et des lumières à beaucoup d'égards, s'affligeait de voir une foule de femmes et d'enfans qui erraient, inutiles et dangereux, dans le canton de Saint-Ildefonse; pour les occuper, il proposa d'établir, dans la résidence même, et sous les yeux du souverain, une fabrique de toile. Au commencement de 1781, il n'y en avait pas la plus légère apparence; et (rare exemple de célérité, en Espagne surtout) dès l'été de 1783, elle avait plus de vingt métiers en activité, et deux grandes machines à fouler et à laver les toiles. Pour l'établir, on avait fait venir de Léon un fabricant habile, entre les mains duquel une grande manufacture dépérissait, faute d'encouragement. Celle de Saint-Ildefonse a depuis fait des progrès sensibles.

A côté de cette fabrique naissante, de première nécessité, il y en a une de luxe, qui remonte au règne de Philippe V. C'est une manufacture de glaces, la seule qu'il y ait en Espagne. On s'était borné d'abord à une verrerie, qui subsiste encore, et qui, outre des bouteilles, fournit des verres blancs qu'on y cisèle avec assez d'adresse. C'était un acheminement à une entreprise plus brillante. La manufacture de glaces de Saint-Ildefonse est un des plus beaux établissemens de ce genre. Elle commença, en 1728, par les essais que tenta un Catalan, et que, sous Ferdinand VI, un français nommé Sivert commença à perfectionner. On y coule, depuis plus de trente ans, des glaces de toutes les dimensions. Elles sont moins blanches, et peut-être bien moins polies, que celles de Venise et de Saint-Gobin; mais nulle part il n'y en a eu d'aussi grandes jusqu'à ces derniers temps. En 1782, j'en vis couler une de cent trente pouces de long sur soixante-dix de large. L'énorme planche de bronze qui reçut la matière liquéfiée, pesait dix-neuf mille huit cents livres; et le cylindre roulé sur elle pour l'étendre et l'applanir, en pesait douze cents. Il y a dans le vaste et bel édifice où se fait cette opération, vraiment digne d'être suivie dans tous

ses détails, deux autres planches un peu moins grandes, et vingt fours, où les glaces, encore brûlantes, sont poussées, et restent hermétiquement enfermées, depuis quinze jusqu'à vingt-cinq jours, pour s'y refroidir lentement. Toutes celles qui éclatent ou ont quelques défauts, sont ensuite taillées pour former des miroirs, des carreaux de vître ou des glaces de voiture. L'entretien de cette fabrique est très-dispendieux pour le roi. J'ai calculé qu'en imputant sur chacune des grandes glaces qui réussissent, les frais généraux de l'établissement, et ses nombreux déchets, il y en avait telle qui lui coûtait jusqu'à 160,000 réaux.

Dans une longue galerie, qui est attenante à la fabrique, on les dégrossit à mains d'hommes, en les frottant les unes contre les autres, et en plaçant entr'elles de l'eau et du sable, plus ou moins gros, à mesure que l'opération fait des progrès ; la glace supérieure, se mouvant sans cesse, tandis que celle de dessous restent immobile, se dégrossit beaucoup plus vite, en sorte que cinq des premières ont été réduites à l'épaisseur requise avant de l'avoir donnée à la glace inférieure : travail pénible et monotone qui pour une seule de ces glaces, occupe

souvent pendant plus de deux mois le même ouvrier.

Quand elles sont suffisamment dégrossies des deux côtés, on emploie huit ou dix jours à les polir des deux côtés aussi, et de la manière suivante. Si elles sont de première grandeur, cette opération se fait à la main, dans la fabrique même. Les moyennes sont portées à une machine, où l'eau fait mouvoir une trentaine de polissoirs, qui sont des espèces de boîtes quarrées posées aplomb sur la glace, garnies en dessous d'un feutre bien uni, contenant intérieurement une plaque de plomb, et mues horizontalement par l'impulsion d'un manche de bois auquel elles sont adaptées. La glace a d'abord été frottée à la main avec de l'émeri que fournit une carrière voisine de Tolède. On classe cette émeri en trois espèces: on commence par le plus grossier; on emploie ensuite celui d'une espèce moyenne; on termine avec le plus fin. Après quoi, la glace, enduite d'une terre rougeâtre *(almagro)*, est placée sous le polissoir.

On avait essayé de substituer aussi des moyens mécaniques aux bras des hommes, pour râper ou dégrossir les glaces. On avait apporté de France à Saint-Ildefonse des

machines destinées à cet usage. Mais les chefs de l'établissement, ayant vu que ce moyen n'était pas beaucoup plus expéditif et était aussi dispendieux que l'ancien, en sont revenus à celui-ci.

Les glaces, ainsi râpées, ainsi polies, sont enfin conduites à Madrid pour y être étamées. Le roi consacre les plus belles à la décoration de ses appartemens; il en fait des présens aux cours avec lesquelles il a ou veut établir des relations intimes. En 1782, Charles III en envoya à Naples quelques-unes qui avaient cent treize pouces de long sur cinquante-quatre de large. Quelque temps après, il en joignit quinze de la même dimension aux presens qu'il envoya à la Porte Ottomane.

Ce qui sort d'ailleurs de la manufacture de Saint-Ildefonse, est vendu pour le compte du roi à Madrid et dans les provinces. En vain, pour lui assurer des débouchés, a-t-il prohibé l'introduction de toutes glaces ou miroirs étrangers dans tout le pays qui est à vingt lieues à la ronde; on sent bien que le profit qu'il retire de sa splendide manufacture est bien loin de couvrir les frais d'un établissement aussi considérable, qui, le bois excepté,* est éloigné

* Encore est-on obligé d'aller chaque année chercher le

de toutes les matières premières qu'il emploie, qui est situé fort avant dans l'intérieur des terres, au sein des montagnes, loin de tout canal, de toute rivière navigable : aussi doit-il être compté parmi ces royales et ruineuses fantaisies, qui ajoutent à l'éclat du souverain et à l'appauvrissement des sujets.

A un quart de lieue du château coule une petite rivière (l'Eresma) qui procurait à Charles III une de ses récréations favorites, celle de la pêche. Il avait trouvé ses bords tortueux et raboteux; il les a fait applanir en trottoirs, ou, lorsque le terrain l'a commandé, on y a pratiqué des escaliers en gazon ou en pierre. Cette rivière, ou plutôt ce large ruisseau, est encaissé entre deux piles de rochers, groupés de la manière la plus pittoresque. Ses eaux limpides coulent tantôt avec fracas sur des écueils, tantôt se précipitent en cascades naturelles, tantôt forment de petits bassins tranquilles pour les truites, qui y abondent. En quelques endroits, de petits prairies séparent l'Eresma des taillis de chênes verts,

---

bois plus loin; et quoiqu'il se prenne dans des forêts qui appartiennent au roi, chaque charrette lui coûte, pour frais de conduite, de 44 à 54 réaux : or la fabrique de Saint-Ildefonse consomme par an cent mille *carceles* de bois, de deux charrettes chacune.

qui sont semés sur tout ce canton : en d'autres, les bouquets de ces arbrisseaux s'élèvent sur la crête des rochers, ou se balancent sur leur penchant.

Pendant le règne de Charles III, la cour venait une fois tous les ans déployer sur les paisibles bords de l'Eresma, le fracas d'une battue générale. Le rendez-vous était à une lieue du château. Quelques jours d'avance, des troupes de paysans, disséminées dans les bois et sur les coteaux circonvoisins, chassaient devant elles le gibier dont ils étaient remplis. L'enceinte se resserrait d'heure en heure, jusqu'à celle qu'on avait fixée pour la battue. C'était alors un spectacle vraiment piquant, de voir les daims et les cerfs s'écouler par pelotons de tous côtés, pressentir le danger vers lequel on les poussait, revenir sur leurs pas, essayer d'affronter la mousqueterie roulante qui les menaçait par derrière; mais, obéissant à leur frayeur et trompés dans leurs tentatives, passer enfin en bataillons épais par le défilé fatal où les attendaient le roi et les infants, placés en embuscade. Leur agilité devenait alors leur dernière ressource. Sur plusieurs milliers, qui étaient ainsi passés en revue, il en succombait environ une centaine. Les uns tombaient sous

le plomb meurtrier, à l'endroit même où ils étaient atteints ; les autres portaient plus loin le trait mortel, et allaient cacher leur agonie au sein des broussailles. Leurs corps, encore palpitans, étaient apportés et rangés sur le champ de bataille. On en faisait l'énumération avec une complaisance cruelle, que se reprocherait un philosophe, mais qu'on est convenu de pardonner aux chasseurs. Toute la cour et les ministres étrangers assistaient à ce spectacle, qui se répétait à la fin du voyage de l'Escurial. Il fut donné par le roi, en 1782, au comte d'Artois et au duc de Bourbon, à leur retour de Gibraltar. Ils auraient désiré une victoire moins facile sur ces timides animaux, qu'ils étaient accoutumés à poursuivre, et non à massacrer de sang-froid ; mais les forêts de Compiègne et de Fontainebleau ne leur avaient jamais offert ces colonnes serrées de bêtes fauves, défilant devant eux par milliers.

Depuis le nouveau règne, les battues n'ont plus été périodiques, mais ont été très-multipliées, et ont eu pour objet principal d'exterminer rapidement ces nombreux troupeaux de cerfs et de daims, qui dévastaient les campagnes voisines des résidences royales. Dès la première année de son règne, Charles IV en

a détruit plus de deux mille pendant le seul voyage d'Aranjuez, en les faisant passer devant des batteries chargées à mitraille; et je me suis aperçu, en 1792 et 1793, que ce projet salutaire avait été assez fidèlement exécuté à l'entour de ses résidences.

Il est un autre endroit près de Saint-Ildefonse, où le dernier roi d'Espagne allait aussi porter, une fois par an, la terreur et le fracas qui accompagnent les chasseurs. Ce sont les environs du Paular, couvent de Chartreux, placé au pied et de l'autre côté des montagnes escarpées qui dominent le château de Saint-Ildefonse. Le *Paular*, une des plus riches chartreuses de l'Espagne, connue par ses belles laines, est situé dans un vallon charmant, arrosé par un gros ruisseau qui coule doucement entre de vastes prairies et au milieu des bosquets. Ce ruisseau fait aller un moulin à papier, dont le bruit est le seul que répètent les échoes solitaires de ce canton. Un français dirigeait, il y a quelques années, cette fabrique au profit des Chartreux, et semblait avoir oublié, dans ce coin du monde, sa patrie et jusqu'à sa langue.

La Chartreuse du Paular n'a d'ailleurs de remarquable qu'un vaste cloître, où Vincent Carducho, peintre connu des Espagnols, a

tracé les principaux événemens de la vie de saint Bruno.

Avant de quitter Saint-Ildefonse, disons encore deux mots du château de *Riofrio*, qui en est à trois lieues. Charles III y allait une fois par an, chasser à sa manière, c'est-à-dire de pied ferme, les troupeaux de cerfs, qui erraient paisiblement, tout le reste de l'année, dans les bois environnans. Le château de Riofrio est situé au milieu du terrain le plus aride, et on ne conçoit pas par quelle prédilection la reine Isabelle, qui en avait commencé la construction, en voulait faire son dernier asile. Pour qu'il lui rétraçât le palais neuf de Madrid, où ni elle ni son époux n'avaient eu la consolation d'habiter un seul jour, elle l'avait fait bâtir absolument sur le même modèle, mais dans de moindres dimensions. L'avénement de son fils Charles III mit un terme à ces projets de retraite; et le château de Riofrio, avant d'avoir été achevé, fut abandonné pour toujours.

CHAPITRE VII.

Monastère de l'Escurial. Tableaux. Panthéon. Bibliothèque. Environs de l'Escurial.

PRENONS enfin le chemin de l'Escurial. A trois quarts de lieue de Saint-Ildefonse, on passe l'Eresma sur un pont de pierre, et on arrive à Balsaïn, village situé dans un bassin qu'environnent de grands bois. Les rois d'Espagne y avaient autrefois une maison de chasse, où Philippe V allait de temps en temps, et où il conçut le projet de bâtir Saint-Ildefonse dans ce canton sauvage, qui flattait deux de ses goûts, celui de la solitude et celui de la chasse. L'ambassadeur de France, avant que le roi d'Espagne lui eut fait bâtir une maison dans le village même de Saint-Ildefonse, habitait ce vieux château pendant les voyages de la cour.

Dès qu'on l'a dépassé, on gravit péniblement, pendant deux lieues, les hautes montagnes qui séparent les deux Castilles. Le chemin est ombragé de grands pins, dont le sommet se perd souvent dans les brouillards

qui s'élèvent du sein des profondes vallées. L'air se refroidit insensiblement, à mesure qu'on approche du sommet des montagnes; et quand enfin on se trouve à la hauteur des sept pointes de rochers (*los siete picos*) qui de Saint-Ildefonse présentent l'aspect d'une immense muraille crénelée, une nouvelle décoration s'offre à l'œil du voyageur enchanté. Il plonge sur les vastes plaines de la nouvelle Castille, et aperçoit Madrid bien en-deçà des bornes de l'horizon où sa vue s'égare au loin. C'est un autre pays, un autre ciel, une autre température. Souvent il laisse derrière lui les nuages amoncelés auxquels les montagnes semblent servir de terme, et passe tout à coup dans l'air le plus serein. Bientôt, par une route qui a été long-temps presque à pic en plusieurs endroits, mais dont la pente a été adoucie vers l'an 1785, il se précipite plutôt qu'il ne descend du haut de ce magnifique Belvéder, et au bout de deux lieues il arrive au bourg de Guadarrama, que traverse le grand chemin de Madrid à Paris. Il croise ce chemin pour suivre la route de l'Escurial, où la cour passe l'arrière-saison.

Ce fameux monastère est situé a mi-côte, sur le revers de la chaîne de montagne qui

termine la vieille Castille (voy. Planche IV). Le choix qu'a fait Philippe II de cette position escarpée et aride, peint bien le caractère sombre et farouche que l'histoire prête à ce prince. N'en disons cependant point de mal à l'approche de ce couvent royal, où il n'est appelé que *notre saint fondateur*, où reposent ses cendres, et où son image est vingt fois répétée. On sait que sa fondation fut la suite d'un vœu qu'il fit le jour de la bataille de Saint-Quentin, à laquelle cependant il n'assista pas. On sait également qu'il la dédia à Saint-Laurent, dont ce jour était la fête. Il porte en Espagnol le nom de ce saint *(San-Lorenzo)*, et tout rapelle à l'Escurial l'instrument de son martyre. Non-seulement on le voit sur les portes, sur les fenêtres, sur les autels, sur les rituels, sur les habits sacerdotaux; mais l'édifice même de l'Escurial en a la forme. C'est un bâtiment quadrangulaire, dont la façade principale est tournée a l'occident et adossée à une montagne; sur le côté opposé, qui fait face à Madrid, s'avance le manche écourté du gril renversé, et ses quatre pieds sont figurés par les flèches de quatre petites tours quarrées qui surmontent les quatre angles.

Je n'entreprendrai pas, avec l'abbé de Vayrac et Colmenar, l'énumération exagérée de toutes les portes, fenêtres, cours, etc. de ce fameux couvent. Sa masse a certainement quelque chose d'imposant; mais il ne remplit pas tout-à-fais l'idée qu'on en conçoit d'après sa réputation. Son architecture n'a rien de magnifique; elle a bien plutôt la simplicité sérieuse qui convient à un couvent, que le faste qui annonce le séjour d'un grand monarque. La seule façade de l'occident a un beau portail, formé de grosses colonnes d'ordre dorique, à demi engagées dans la muraille, et de chaque côté, deux grandes portes de belles dimensions. Par ce portail on passe à une cour quarrée, au fond de laquelle est l'église. Cette entrée principale ne s'ouvre, pour les rois d'Espagne et les princes de leur maison, que dans deux occasions solennelles, la première fois, lorsqu'après leur naissance ils sont portés à l'Escurial, et la seconde, lorsqu'on va déposer leurs dépouilles mortelles dans le caveau qui les attend: double emblême des portes de la vie et de celles de l'éternité.

De ce côté, la porte de l'église s'annonce par un beau péristyle, dont la façade est surmontée par les statues colossales de six rois

d'Israël, qui paraissent comme en équilibre sur leurs maigres piédestaux. Ces six rois ont eu part à la construction ou à la rédification du temple de Jérusalem, ainsi que l'indiquent les inscriptions gravées sur la base de leurs statues. Les deux du milieu sont David et Salomon, auxquels le sculpteur a tâché de donner la ressemblance de Charles-Quint, et de Philippe II, son fils : tant la flatterie a été, dans tous les temps, ingénieuse à se saisir des plus légers rapports !

La façade du midi est toute nue, mais elle a près de trois cents fenêtres sur quatre étages, en comptant le soubassement qu'a nécessité de ce côté l'inégalité du terrain. C'est sur la façade opposée que sont les deux grandes portes par lesquelles on entre ordinairement. Tout l'édifice est bâti en pierre de taille, d'une espèce de granit bâtard, dont la teinte, rembrunie par le temps, ajoute à l'austérité de ce monument. La carrière d'où on l'a tirée est dans le voisinage de l'Escurial, et on assure que cette circonstance est un des motifs qui ont décidé le choix de l'emplacement. Elle fournit des blocs si considérables, que trois pierres ont suffi pour former le chambranle des plus grandes portes, et que chaque marche de l'escalier principal n'est composée que d'une seule pierre.

Lorsque la cour n'est pas à l'Escurial, ce n'est qu'un vaste couvent où habitent près de deux cents hyéronimites. A l'arrivée de la cour, le couvent se transforme en palais. Les moines sont relégués sur les façades de l'occident et de midi, et les principales cellules deviennent les habitations de la famille royale et des personnes des deux sexes qui marchent à leur suite. Le roi lui-même a la sienne dans l'espace resserré qui forme le manche du gril. Philippe II semble en avoir voulu faire un lieu de retraite, où la grandeur souveraine vient se cacher à l'ombre des autels et se familiariser avec le voisinage de son tombeau; et ses successeurs; fidèles à ce vœu d'humilité, se contentent encore de cette modeste enceinte. Elle communique, par un escalier, à l'église et à la sacristie; deux objets où tous les arts réunis ont déployé leur magnificence.

L'église a la forme d'une croix grecque, surmontée d'un dôme. Tout le vaisseau pose sur des piliers, peut-être un peu massifs, dans l'épaisseur desquels on a pratiqué des autels. Son architecture est simple, mais majestueuse. Sur les voûtes du dôme et de la nef le pinceau magique de Luc Jourdans a peint à fresque plusieurs traits de l'histoire sainte et quelques allégories religieuses. Le maître-autel, auquel

on monte par une vingtaine de marches, est formé par trois ordres d'architecture, placés les uns au-dessus des autres, en forme de pyramide tronquée : on n'a rien épargné pour sa décoration. Son tabernacle réunit la richesse à l'élégance. Ses colonnes sont des marbres les plus précieux ; leurs interstices sont remplis par des tableaux de *Lucas Cambiaso* et de *Peregrino Tibaldi,* et cependant son ensemble a quelque chose de mesquin qui contraste avec la majesté de l'édifice. En revanche les deux tombeaux qui l'accompagnent sont d'une véritable beauté ; ils se marient parfaitement avec son premier ordre, qui est de colonnes doriques cannelées. C'est d'un côté celui de Charles-Quint, et de l'autre celui de Philippe II. Ces deux souverains sont à genoux, et semblent abaisser leur majesté devant le roi des rois. Ils occupent le devant d'une espèce de chambre ouverte du côté de l'autel et revêtue intérieurement de marbre noir. Ces deux monumens ont quelque chose de lugubre à la fois et de pompeux. En les contemplant, on ne peut se défendre d'une rêverie religieuse sur le néant des grandeurs humaines et sur l'abyme qui les engloutit. Ces réflexions deviennent encore plus profondes, quand on les applique à deux souverains qui,

pendant leur vie, ont fatigué l'univers de leur ambition, et qu'on voit condamnés à un silence éternel par la seule loi à laquelle ils n'ont pu échapper.

Les deux autels les plus voisins du maître-autel, celui de l'Annonciation et celui de Saint-Jérôme, offrent des beautés d'un autre genre, qui ne sont que du ressort des dévôts et des orfèvres. Deux grandes portes, sur lesquelles Lucas Cambiaso a peint deux tableaux médiocres, s'ouvrent et laissent voir à l'œil ébloui des reliques sans nombre, enchâssées dans des vases, dans des caisses d'argent et de vermeil, et enrichies de pierres précieuses. Les démonstrateurs de ces riches cabinets font surtout remarquer un grand S.-Laurent d'argent massif, qui porte sur la poitrine quelques-unes des dépouilles de ce martyr, que ses disciples ont sans doute dérobées aux flammes.

L'église offre aussi de bons tableaux de quelques peintres du second ordre; mais c'est surtout dans les deux sacristies que les chefs-d'œuvres de la peinture sont répandus avec une profusion capable de lasser l'admiration même des connaisseurs. Dans la première, qui est peu éclairée, on remarque trois *Paul Véronèze*, un *Titien*, deux *Tintoret*, un *Rubens* et un *Espagnolet*. La sacristie principale

en contient un bien plus grand nombre, et seule suffirait pour justifier la réputation dont jouit l'Escurial. Nous nous bornerons à indiquer les tableaux qui frapperont les yeux les moins accoutumés à juger les productions des arts. Le plus apparent de tous, celui qui fait le plus grand effet, est le tableau de l'autel, qui est de *Claude Coello*, peintre portugais, peu connu d'ailleurs; il retrace un spectacle dont cette sacristie même a été le théâtre. Charles II, accompagné des seigneurs de sa suite, y est représenté à genoux devant le Saint-Sacrement, que tient le prieur du monastère; il y vient faire amende-honorable pour la profanation d'une hostie lacérée par un impie et vengée par un miracle. Il y a sans doute de meilleurs tableaux à l'Escurial; il n'y en a pas qui laisse une impression plus durable dans les cerveaux vulgaires. Les vrais connaisseurs, et ceux qui se laissent eblouir par de grands noms, lui préfèreront une belle vierge du Guide: deux tableaux de Vandick, l'un la femme adultère, paraissant devant Jésus-Christ; l'autre, un Saint-Jérôme, nu jusqu'à la ceinture, et écrivant sous la dictée d'un ange, dont la fraîcheur fait le plus agréable contraste avec la teinte rembrunie des chairs du vieillard; un très-grand tableau

du Tintoret, où ce peintre s'est livré à toute la bizarrerie de son imagination en représentant les détails de la Cêne: une Assomption de la Vierge, d'Annibal Carrache: plusieurs tableaux du Titien, et deux surtout, l'un Saint-Sébastien, de grandeur naturelle, et l'autre Jésus-Christ, interpellé par un docteur de la loi: trois de Raphaël, dont l'un nommé *la Perle*, à cause de son mérite supérieur, est une des saintes familles de ce grand-maître, où on admire le plus la grâce, la vérité de l'expression, la correction de dessin; et un tableau de la Visitation, où l'on est enchanté du modeste embarrass qu'éprouve la Vierge en paraissant devant Elisabeth avec les signes inattendus et déjà très-apparens de sa fécondité.

Des auteurs moins connus ont aussi contribué à la décoration de cette sacristie. Nous n'en citerons que deux, le *chevalier Maxime* et *Romanelli*. Le premier a la beauté des formes du Guide, dans le tableau où Jésus-Christ dispute avec les prêtres de la loi; et l'on retrouve les grâces, la suavité du pinceau de l'Albane, dans celui où Romanelli a peint une vierge assise, carressée par l'Enfant-Jésus et Saint-Jean-Baptiste.

On suppose, sans que nous le disions, que cette sacristie contient, dans de vastes tiroirs, des ornemens sacerdotaux de la plus grande richesse, des chandeliers, des vases sacrés, etc. etc., qui attestent la magnificence des rois d'Espagne, plus encore que leur piété.

On peut dire la même chose du Panthéon, leur sépulture, où l'on descend par une porte qui est dans le passage de l'église à la sacristie. L'escalier qui y conduit est entièrement revêtu en marbre, ainsi que le Panthéon lui-même. Il est divisé en plusieurs chambres, qui ont chacune leur destination particulière. L'une est ce qu'on appelle le *Podridero* ou le *Pourrissoir ;* c'est là que les dépouilles mortelles des rois et de leur famille sont livrées aux premiers ravages de la corruption. Dans une autre, on dépose les corps de tous les princes et princesses d'Espagne qui n'ont pas régné. C'est parmi cette auguste et lugubre assemblée que le duc de Vendôme est placé, comme M. de Turenne l'était à Saint-Denis. Je m'en suis assuré par le procès-verbal même de la réception de son corps dans le monastère, où il arriva le 9 septembre 1712.

Le véritable Panthéon ne sert de dernier asile qu'aux rois et aux reines d'Espagne. Un jour faible éclaire à regret cette froide de-

meure : on y supplée par un lustre superbe, suspendu au faîte de la coupole, et qu'on n'allume que dans les occasions extraordinaires; hors ces cas, un flambeau guide les curieux au milieu de ce sénat immobile et muet de souverains. A sa lueur incertaine on découvre, vis-à-vis de la porte d'entrée, un autel et un crucifix de marbre noir, sur un fond de porphyre. Tout le reste répond à cette morne magnificence. Des deux côtés de l'autel sont distribuées par trois étages, et en différens compartimens formés par de beaux pilastres de marbre cannelés, les caisses qui contiennent les corps des rois et des reines. Elles sont de bronze, et d'une forme noble et simple. Le Panthéon en a encore plusieurs de vides, mais elles sont toutes prêtes à s'entr'ouvrir pour recueillir les dépôts qui leur sont promis : leçon salutaire et terrible, que les rois ont bien voulu recevoir de la main hardie d'un architecte.

Philippe II repose dans le tombeau le plus élevé de la première division. C'est lui qui jeta les fondemens du Panthéon, mais il ne fut achevé que par Philippe IV. Il n'a encore été ouvert qu'à trois souverains de la maison de Bourbon : le jeune roi Louis Ier, qui monta sur le trône en 1724, et mourut la même

année; la reine Amélie, femme de Charles III, et Charles III lui-même. Philippe V et sa femme sont enterrés à Saint-Ildefonse; Ferdinand VI, et la reine Barbe, à Madrid, dans un couvent qu'ils ont fondé.

On n'appliquera pas à ce temple de la mort ce vers connu,

Le temps, qui détruit tout, en affermit les murs :

les ravages du temps, secondés par l'humidité, n'ont pas respecté la dureté du marbre; et l'on peut venir ici prendre une double leçon, et sur la fragilité de l'homme, à quelque haut rang qu'il soit élevé, et sur celle de ses ouvrages, que, dans son orgueil, il ose consacrer à l'immortalité.

Le chœur des moines de l'Escurial est au-dessus de la grande porte de l'église, et vis-à-vis le maître-autel. Des peintures à fresque, relatives à Saint-Laurent et à Saint-Jérôme, décorent ses murailles. Son pupitre, malgré l'énormité de sa masse, tourne sur un pivot avec une facilité surprenante. Derrière le chœur, on va admirer un chef-d'œuvre de sculpture; c'est un Christ en marbre, de grandeur naturelle: il est de la main de Benvenuto-Cinelli, par qui le connétable de Bourbon fut tué sur les murs de Rome.

Aux deux côtés du chœur commence une galerie, qui règne le long des deux faces de l'église et communique par quatre ports au premier étage du monastère ; elle est coupée par plusieurs travées, du haut desquelles on assiste à l'office divin. C'est là que souvent j'ai été me pénétrer de ces sentimens profonds qui s'emparent de l'ame des moins dévots à l'aspect imposant d'un temple. Celui de l'Escurial prête, plus qu'aucun autre, à ces méditations. Sa masse, dont la solidité a déjà survécu près de deux siècles, et en survivra vingt autres, a son fondateur endormi dans son enceinte ; le souvenir de ce monarque impérieux, qui depuis long-temps n'y reçoit plus d'autre tribut que des prières funèbres, et dont on croit voir errer l'ombre dans ce sombre monument de sa frayeur et de sa piété, le bruit de cent voix qui en font retentir les voûtes des louanges de l'Eternel : tout y porte l'ame à ce morne recueillement, auquel elle se complaît mille fois davantage qu'aux vaines dissipations du monde.

Mais achevons de parcourir les autres beautés que renferme le monastère de l'Escurial. En sortant de la galerie qui règne sur deux des côtés de l'église, on traverse un long corridor, qu'on appelle *la salle des batailles* parce

qu'on y a peint à fresque quelques-unes des batailles des anciens Espagnols contre les Maures. Les connaisseurs y admirent la vérité des attitudes, l'exactitude des costumes ; la vivacité des couleurs.

Je fixerai encore l'attention du lecteur sur les deux grands cloîtres de ce monastère, sur leur pavé de marbre, sur leurs nobles proportions. Les peintures à fresque du cloître d'en bas sont peut-être plus exaltées qu'elles ne le méritent. Si on y cherche les effets de la perspective, on sera trompé dans son attente. Mais si on aime des têtes pleines d'expression, ces formes grandes et vigoureuses de l'école de Michel-Ange, on y viendra plus d'une fois passer en revue les principaux traits de la vie du Sauveur, retracés en figures presques colossales par Peregrino Tibaldi.

On y arrive par des corridors étroits et obscurs. Le défaut le plus remarquable dans l'architecture de l'Escurial, c'est que les objets principaux ne sont pas à leur place pour faire effet. Le portail, le grand escalier, ne se rencontrent que par hasard. Il y a une fort belle cour intérieure, ornée de deux rangs d'arcades, d'une architecture simple et noble. Au centre est un petit temple, qui est peut-être le morceau le plus régulier qu'il y ait à

l'Escurial ; mais il semble qu'on ait voulu le dérober aux regards des curieux.

Le grand cloître d'en bas communique à la salle capitulaire, remplie de chefs-d'œuvres. On y voit plusieurs Titien : un Velasquez, représentant les enfans de Jacob, qui lui apportent les vêtemens ensanglantés de leur frère Joseph, tableau d'un grand effet : une vierge de Raphaël : un Saint-Jérôme du Guerchin : trois tableaux de Rubens, trois de l'Espagnolet. On y admire surtout trois chefs-d'œuvres du Guide.

Le grand cloître d'en bas communique aussi à l'ancienne église du monastère. On y trouve encore trois tableaux capitaux du Titien, trois de l'Espagnolet, et un de Raphaël, qui l'emporte sur tous, sans exception, par la beauté et la noblesse des formes, par la correction du dessin, par tout ce qui caractérise le talent inimitable de ce grand peintre. J'ai vu des connaisseurs rester en extase et pleurer d'admiration devant ce chef-d'œuvre sublime, sans que cette impression délicieuse ait été troublée par la bizarrerie du sujet ; car on y trouve rassemblés la vierge, l'Enfant-Jésus, Saint-Jérôme, en habit de cardinal, qui leur lit la Bible, au moment où l'ange Raphaël conduit aux pieds du divin groupe le jeune

Tobie, qui vient d'un air timide lui faire hommage de son poisson. Cette dernière circonstance a fait donner au tableau le nom de la *Madonna del Pez.** On ne conçoit pas comment le génie de Raphaël a pu s'asservir à cette étrange composition, qui sans doute lui aura été prescrite, et comment l'exécution ne s'est pas ressentie de cette entrave. Si son goût exquis n'a pas été révolté par cette dissonance, qui choque le goût le moins délicat, que deviennent les règles de l'art et les préceptes de la raison !

On peut encore, après la *Madonna del Pez*, admirer une superbe cêne du Titien, qui occupe toute la largeur du réfectoire des moines.

Dans le cloître d'en haut, parmi quelques tableaux médiocres, on en remarquera quelques-uns de l'Espagnolet, un surtout qui représente Jacob gardant les troupeaux, et un de ce *Navarette*, connu sous le nom de *Muet*, qui Philippe II appelait le Titien de l'Espagne.

L'escalier principal, qui conduit du cloître inférieur à celui d'en haut, ne doit pas être

* La gravure que Selma, l'un des plus habiles artistes de l'Espagne moderne, en donna en 1782, quoique bien dessinée, ne rend encore qu'imparfaitement la noblesse et l'harmonie qui règnent dans ce magnifique tableau.

passé sous silence. Les quatre côtés de sa frise et son plafond, sont peints à fresque par Luc Jordans, qui y a représenté les détails de la bataille de Saint-Quentin, l'accomplissement du vœu de Philippe II, et l'arrivée de ce prince à la cour céleste.

Au premier repos de cet escalier, on trouve un petit cloître qui conduit à la bibliothèque de l'Escurial, moins remarquable par le nombre et le choix de ses livres, que par la beauté de son vaisseau et la quantité de manuscrits grecs et arabes qu'elle contient. Tous les arts ont concouru à sa décoration; et si elle a un défaut, c'est peut-être qu'elle est trop ornée. La peinture s'est emparée de tout l'espace que n'occupent pas les livres. Son plafond voûté est surchargé d'arabesques et de figures, la plupart colossales. Tibaldi, le maître de Michel-Ange, y a déployé la vigueur, souvent exagérée, de son pinceau. Ses attitudes forcées ressemblent à des contorsions: ses formes, à force d'être grandes, sont gigantesques et presque monstrueuses. Les tablettes qui contiennent les livres, et qui sont de bois précieux, fort bien sculpté, paraissent mesquines au-dessous des colosses de Tibaldi. Il règne au-dessous d'elles des peintures à fresque de Barthélemy Carducho, qui perdent

aussi à ce rapprochement. Elles rappellent les traits de l'histoire sainte ou profane, relatifs à la science dont les tablettes offrent les ouvrages. Ainsi, le concile de Nicée est représenté au-dessus des livres qui traitent de la théologie. La mort d'Archimède, au siége de Syracuse, indique ceux qui ont rapport aux mathématiques, etc.

Le milieu de la bibliothèque est occupé par des tables et des globes : on y voit, entr'autres, une petite statute équestre de Philippe IV, un petit temple d'argent massif, orné de lapis-lazuli et de pierres précieuses, et autour duquel sont rangés tous les aïeux de la reine Anne de Neubourg, femme de Charles second.

Dans les intervalles des tablettes on remarque les portraits de Charles-Quint et des trois Philippe, ses successeurs sur le trône d'Espagne. Arrêtez-vous, surtout, à celui de Philippe II, peint avec une grande vérité par Pantoja de la Cruz ; contemplez sa physionomie sombre et austère ; vous y lirez l'abrégé de l'histoire de son règne : mais ne communiquez pas vos réflexions aux religieux qui vous accompagnent, ce serait mal reconnaître l'accueil obligeant que vous recevrez. Si vous aviez apporté à l'Escurial des préjugés

contre les Espagnols en général, et, ce qui serait plus excusable, contre les moines en particulier, vous y renonceriez après avoir vu les Hyéronimites de ce monastère; vous seriez convaincus que, même sous le froc, l'Espagnol cache souvent beaucoup de prévenance et de véritable bonté. J'en appelle à deux savans Danois qui, arrivés en 1783 à l'Escurial pour y faire des recherches, furent parfaitement accueillis par les religieux, malgré la différence des mœurs, de la langue et surtout de la religion.* On les logea dans le couvent; on y pourvut à tous leurs besoins, avec tout l'empressement de l'hospitalité. Tous les trésors de la bibliothèque leur furent ouverts, et ils passèrent deux mois à feuilleter et à extraire tous les manuscrits qui tentèrent leur curiosité. La générosité obligeante qu'ils éprouvèrent en cette occasion est d'autant plus remarquable, que ces manuscrits n'étaient encore connus du public que par des extraits qu'en a donnés un Espagnol, nommé *Cassiri*, en deux volumes *in-folio*,

* M. Moldenhauer, pré entement bibliothécaire en chef de la bibliothèque royale à Copenhague, et M. Tyschen, professeur à l'université de Gœttingue. L'un et l'autre ont enrichi la littérature allemande des fruits du travail qui les a occupés à l'Escurial.

lesquels sont bien loin de remplir la tâche que ce savant s'était imposée. Son travail est continué par un des moines de l'Escurial.*

Ces manuscrits ne se conservent pas dans la grande bibliothèque, qui est ouverte soir et matin pendant le séjour de la cour à l'Escurial, mais dans une grande salle, toujours fermée, qui est au-dessus, et où on relègue tous les livres proscrits par l'orthodoxie espagnole. Autour de cette salle sont suspendus les portraits d'une grande partie des Espagnols qui se sont distingués dans les sciences et dans les lettres, et qui sont beaucoup ples nombreux qu'on ne le croit communément hors de l'Espagne.

---

* Il a paru à Madrid, en 1802, et aux frais du roi d'Espagne, la traduction entière d'un manuscrit arabe de la bibliothèque de l'Escurial, sur l'agriculture. Cette traduction avait été commencée en 1751, et a été enfin terminée et publiée par *Don Joseph Banqueri*, interprète de S. M. pour la langue arabe. Elle est intéressante sous plus d'un rapport. On y voit, par exemple, que du temps des Maures l'agriculture était très-florissante en Espagne, et qu'on y connaissait alors plusieurs plantes, les unes curieuses, les autres utiles, dont la trace est entièrement perdue. On a donné un extrait français de cet ouvrage dans le N°. V *des Archives littéraires*, qui paraissent tous les mois, depuis Janvier 1804, chez Henrichs, rue de la Loi.

En entrant dans la bibliothèque de l'Escurial, on est d'abord assez étonné de voir que les livres y sont placés à rebours, de manière que leur tranche est tournée en dehors et contient leur titre en longueur. J'ai demandé plusieurs fois la raison de cet usage, qui peut paraître singulier. On m'a répondu qu'*Arias Montanus*, savant Espagnol du seizième siècle, dont la bibliothèque avait servi de noyau à celle de l'Escurial, avait tous ses livres posés et intitulés de cette manière, qui apparemment lui avait paru plus commode ; qu'il avait lui-même établi sa méthode à l'Escurial, et que, depuis, pour qu'il y eût de l'uniformité, on l'avait suivie à l'égard des autres livres. Cette explication ne prouve, au plus, que la bizarrerie d'un seul homme, et l'attachement de presque tous aux usages qu'ils trouvent établis, surtout quand ils sont en eux-mêmes à peu près indifférens.

Dans une petite salle attenante au grand cloître d'en haut, on voit avec plaisir une Annonciation de Paul Veronèse, une Nativité du Tintoret ; une descente de Croix et une Sainte-Marguerite effrayée à l'apparition d'un dragon, deux tableaux de Titien ; et surtout un autre du même maître, qui est appelé la *gloire du Titien*, soit à cause de

son excellence, soit parce qu'il représente Charles-Quint et Philippe II, admis à la gloire céleste, en présence des principaux patriarches de l'ancienne loi.

Un petit cabinet, contigu à cette salle, contient plusieurs reliques, une des urnes miraculeuses des nôces de Cana, un vieux manuscrit de la vie de Sainte-Thérèse, écrite par elle-même, etc.

Parlerai-je encore de plusieurs chefs-d'œuvres qu'on trouve en descendant de l'appartement du roi dans l'église, d'une descente de Croix de l'Espagnolet, d'un grand tableau du chevalier Maxime, représentant Loth, sa femme et ses filles, l'un des plus frappans qu'il y ait à l'Escurial; d'un autre bien plus petit de Rubens, où plusieurs martyrs sont groupés dans des attitudes suppliantes, autour du trône de la vierge?

C'est près du petit salon où se trouve ce dernier tableau, qu'est la porte de la chambre dans laquelle, suivant la tradition du monastère, l'infortuné don Carlos termina ses jours, non par l'ordre sanguinaire de Philippe II, mais en se laissant lui-même mourir de faim dans un long accès de désespoir qu'il faut attribuer, dit-on, bien plus à la violence de son caractère intraitable, qu'à la sévérité

de son père. On sent bien, au reste, que ce n'est pas à l'Escurial qu'on doit aller chercher la véritable version d'un fait qui couvre d'horreur la mémoire de son *saint fondateur*.

Je ne finirai pas, si je voulais indiquer tout ce que l'Escurial renferme de remarquable en tableaux. Ceux qui pourraient désirer une nomenclature bien plus détaillée des curiosités de ce monastère qu'on a appelé la huitième merveille du monde, pourront consulter la description qui en a été donnée par le père Ximenès, un de ses religieux, et l'ouvrage de l'abbé Ponz, amateur éclairé, mort depuis peu, qui, sur les dix-sept volumes de son *voyage d'Espagne* en a consacré un tout entier à la description de l'Escurial. Ce que j'en ai dit suffit pour apprendre aux lecteurs que c'est surtout à sa collection de tableaux qu'il doit sa réputation; que si on le dépouillait de cette partie de sa richesse, si la cour n'y venait pas porter tous les ans le faste qui l'accompagne, il ne serait plus qu'un vaste couvent, imposant par sa masse et par sa solidité, beaucoup plus que par la magnificence de ses décorations.

Il règne sur deux de ses flancs une terrasse étroite, du haut de laquelle on domine du côté de Madrid sur un horizon très-étendu,

mais peu varié. L'abbé de Vayrac et Colmenar parlent avec emphase de son parc immense. Je n'ai vu autour de l'Escurial que des bois clairs-semés, hérissés de petits rochers, entrecoupés de prairies rarement verdoyantes, peuplés de daims; mais point d'enceintes de murailles, point de parc proprement dit; rien même qui porte ce caractère de grandeur et de pompe auquel on reconnaît les approches d'une habitation royale.

De la terrasse, on descend, par des escaliers percés dans son épaisseur, à un jardin qui n'est ni grand, ni décoré, ni même cultivé avec soin. A l'une des extrêmités de cette terrasse, est un appentis qui tient à l'édifice principal, mais d'une architecture beaucoup plus élégante. Il communique par derrière à un bâtiment neuf, parallèle à la façade principale du couvent, et destiné au logement de la maison des Infans.

Ce bâtiment, placé au pied des montagnes, et à l'opposé des vents qui s'engouffrent dans leurs gorges, contribue un peu à en tempérer la violence, ce qui n'empêche pas qu'elle ne soit encore très-sensible, surtout pendant la saison que la cour passe à l'Escurial. Ils sont d'autant plus incommodes qu'ils soufflent dans la direction de la façade du nord et

balaient avec impétuosité la place oblongue qui sépare cette façade des habitations destinées aux ministres et à une partie des bureaux, et qu'on est obligé de traverser pour aller du village au monastère. Si l'on veut en croire les relations qu'on fait aux étrangers, non-seulement ces vents déchaînés arrêtent les passans dans leur marche, les font chanceler et quelquefois les terrassent, mais encore ils s'attaquent aux voitures stationnées devant le palais, les ébranlent et les font rouler au loin. Aucun des divers voyages que jai faits à l'Escurial ne m'a rendu témoin de ces merveilles. Il est vrai cependant que de fréquens ouragans grondent sur ce passage nommé *Lonja*, du village au couvent royal. C'est pour qu'il fût moins incommode aux gens de pied, qu'on a pratiqué au-dessous un corridor souterrain et voûté en pierres de taille, qu'on appelle *la Mina*, et à l'abri duquel ceux qui vont au palais, ou en reviennent, peuvent braver en tout temps la fureur des élémens, et se rire des aquilons qui mugissent sur leurs têtes. L'idée en fut conçue par un grand d'Espagne, don Jayme Massones, qui fut ambassadeur en France, après l'avoir été au congrès d'Aix-la-Chapelle; et elle lui a donné une sorte de célébrité. C'est s'immortaliser à peu de frais.

La situation de l'Escurial rend pénibles les promenades de ses environs; cependant, entre la façade du midi et une haute montagne qui lui oppose sa croupe boisée et escarpée, il règne un vallon où l'on peut s'égarer avec plaisir. Son terrein inégal offre à chaque instant de nouveaux points de vue, et favorise la pente rapide de plusieurs ruisseaux qui serpentent à travers les taillis. On éprouve une douce mélancolie, en prêtant l'oreille à leur murmure lointain qui se marie au frémissement des arbres, souvent agités par des vents impétueux; au mugissement sourd des cerfs et des daims, qui, pendant la saison de leurs amours, errent avec inquiétude sous ces ombrages. Ce vallon se prolonge par une pente insensible, depuis le *Cazin* qui appartenait à l'infant don Gabriel, jusqu'à celui qu'à fait construire le roi actuel, lorsqu'il était encore prince des Asturies. Ces deux petites maisons ont été décorées intérieurement, avec une recherche que leur extérieur modeste n'annonce pas. Celle dite *du Prince* contient surtout ce que la sculpture, la menuiserie et la dorure offrent de plus riche et de plus fini. Charles IV y avait même rassemblé un grand nombre de tableaux dont plusieurs, par leurs dimensions et leurs sujets,

étaient déplacés dans ce joli réduit. Telles étaient surtout de grandes têtes d'apôtres, tristes chefs-d'œuvres de l'Espagnolet dont le pinceau semble appartenir exclusivement à la pénitence. Ce petit abrégé de palais sera plus convenablement embelli, quand il ne lui restera plus que de rians paysages, quelques copies en miniature des meilleurs tableaux de Madrid, et les deux marines de Vernet dont Louis XVI fit présent au prince des Asturies qui avait témoigné le désir de posséder au moins une des productions de ce grand maître. Ce ne sont pas les seules; Vernet a décoré de son pinceau tous les panneaux d'un cabinet, dont ce prince lui envoya les dimensions. On admire dans tous ces tableaux ce qui caractérise le talent inimitable de ce peintre; et ceux qui ne sauront pas qu'ils lui ont été commandés en 1782, les croiront de son meilleur temps.

La petite maison de l'infant don Gabriel, dont a hérité son frère don Antonio, est moins étendue et beaucoup moins ornée. On y admire aussi ce qu'on aimerait mieux admirer ailleurs, quelques chefs-d'œuvres de l'austère Espagnolet, et surtout un S.-Pierre, plein d'expression et de vérité; mais on n'en bannirait pas deux têtes ravissantes par leur

grâce et leur douceur, l'une du Corrège, l'autre de Murillo. L'infant don Gabriel qui, autant que cela est possible à un prince, joignait les lumières d'un connaisseur au zèle d'un amateur; qui, non content d'encourager les arts, les cultivait lui-même, avait tapissé de dessins des plus grands maîtres, un des cabinets de cette petite maison.

CHAPITRE VIII.

Palais de Madrid. Buen-Retiro. Tableau des trois derniers règnes. Promenade du Prado. Jardin botanique. Cabinet d'histoire naturelle. Académie des beaux arts. Plaza-Mayor.

Il est temps de dire adieu aux montagnes, aux rochers, aux mornes beautés de l'Escurial, et de prendre le chemin de Madrid par une route superbe, mais à travers le pays le plus aride peut-être qu'il y ait en Europe. A la descente du côteau sur lequel est le monastère, on traverse cependant une petite forêt de frênes *(fresnera)*, qui offre des points de vue agréables. Jusqu'à la fin du règne de Charles III, on y voyait paître, pêle-même, les bœufs, les chevaux, et d'innombrables troupeaux de daims, qui étaient à peine distraits par le passage des voitures, ou qui, sur une fausse alarme, défilaient en bondissant sur leurs pieds elastiques devant les voyageurs qu'ils semblaient défier à la course. La mesure qu'à prise Charles IV les a rendus moins nombreux et plus timides.

En traversant la *Fresnera*, on aperçoit, à travers ses arbres, quelques étangs dont les bords agrestes appellent les rêveries. Un peu plus loin, une maison solitaire offre un asile et un point de ralliement aux promeneurs égarés; c'est la ferme des moines de l'Escurial, à qui, malgré leur affabilité, je ne puis pardonner leur scandaleuse opulence. Un calcul puisé à une bonne source, porte leur revenu annual à plus de sept cent mille livres.

Sorti de la Fresnera, on ne voit plus d'arbres jusqu'aux approches du Mançanarès. Cette très-petite rivière coule à quelque distance et au pied des hauteurs sur lesquelles Madrid est situé; elle est presque toujours assez basse pour que les voitures la passent à gué; et cependant elle a deux grands ponts, celui de Ségovie et celui de Tolède. C'est du premier, bâti par Philippe II, qu'on a dit assez gaîment, *qu'à ce beau pont il ne manquait qu'une rivière.* Au fond, il ne mérite ni l'éloge, ni l'épigramme. Ces dimensions, en apparence démesurées, qu'on a données en Espagne à beaucoup d'autres ponts, tiennent à une cause très-raisonnable. L'Espagne est coupée dans presque tous les sens par des chaînes de montagnes, dont les sommets, malgré la chaleur du climat, sont

souvent couverts de neige. Les ruisseaux, les rivières mêmes qui découlent de leurs flancs, ont habituellement un petit volume d'eau, parce que la sécheresse est fréquente dans les provinces qu'ils parcourent; mais lorsque des pluies abondantes, ou la fonte subite des neiges, viennent à grossir ce volume, le lit de ces rivières s'étend d'autant plus qu'il est moins profond et qu'elles charient beaucoup de sable; et c'est d'après ces cas, quoique rares, qu'on a calculé les dimensions de leurs ponts. On leur a donné de la solidité pour obvier aux crues subites, et beaucoup de longueur pour que les débordemens ne les rendissent pas insuffisans. Parce qu'au premier coup d'œil on ne peut se rendre raison de certains usages, de certains établissemens, il ne faut pas taxer d'ineptie des nations entières.

Madrid s'annonce assez bien, quand on y arrive du côté de l'Escurial (voy. planche V). Après avoir passé le Mançanarès, on parcourt une partie du beau chemin, planté d'arbres, qui conduit au Pardo, maison royale à deux grandes lieues de Madrid, où la cour, pendant tout le règne de Charles III, séjournait deux ou trois mois, mais où son successeur ne va plus que rarement pour chasser dans

les bois qui environnent ce triste château. On cotoie ensuite le Mançanarès, de l'autre côté duquel on voit une ancienne maison de plaisance des rois d'Espagne, *la Casa del Campo*, qui a été un peu négligée par la nouvelle dynastie.

La porte de San-Vicente, par laquelle on entre, est neuve et d'assez bon goût. On monte ensuite péniblement jusqu'au palais neuf qui, isolé sur une éminence, sans terrasse, sans parc, sans jardin, a plutôt l'apparence d'une citadelle, que celle de l'habitation d'un des plus puissans monarques du monde. On en juge autrement quand on l'a vu de près. Il est de forme quarrée; et autour de sa cour intérieure règnent de larges portiques. Les bureaux, les logemens des principales personnes attachées à la cour occupent le rez-de-chaussée. On monte par un bel escalier de marbre, dont la cage est fort décorée. Les appartemens du roi ont les plus magnifiques dimensions. La salle où est le trône (*el salon de los reynos*) peut encore être admirée après la galerie de Versailles. Un Vénitien, nommé *Tiepolo*, a peint sur son plafond les différens costumes de la monarchie espagnole. De beaux vases, de petites statues, des bustes antiques, sont distribués sur toutes les tables.

Presque tout l'ameublement appartient à l'Espagne. Les glaces, les plus grandes peut-être qu'il y ait en Europe, les carreaux des croisées viennent de Saint-Ildefonse. Les tapisseries ont été fabriquées dans une manufacture située à la porte de Madrid. Les carrières variées de la Péninsule ont fourni le marbre des tables et des lambris.

L'appartement suivant est celui où le roi dîne. Mengs, qui a peint sur son plafond les dieux et les déesses de l'Olympe, y a déployé toute la richesse, toute la grâce de son pinceau. Pendant l'été, on y substitue aux tapisseries les portraits en grand de Philippe II, de Philippe III et de sa femme, de Philippe IV, du comte duc d'Olivarez, tous cinq à cheval, tous cinq peints par Velasquez, et ceux de Philippe V et de la reine Isabelle Farnèse, par Charles Vanloo. Il ne faut pas être connaisseur pour être frappé de la supériorité des premiers sur ceux-ci. On admire surtout les belles formes du cheval de Philippe IV, son à-plomb, la vie qui semble animer tout son corps.

De cet appartement, on passe à celui où le roi donne ses audiences. Son plafond, qui représente l'apothéose d'Hercule, est un des chefs-d'œuvres de Mengs. Son dernier

tableau, l'Annonciation, auquel il travaillait encore à Rome lorsque la mort l'enleva aux beaux-arts, a été placé dans cette salle. La vierge a une expression admirable de douceur et de modestie; mais on voudrait à l'ange Gabriel une physionomie et une attitude plus analogues à son message. On admire davantage, dans la même salle, son Adoration des bergers où tout est gracieux, fini, plein d'expression. Ses ouvrages étaient la principale décoration de la chambre à coucher de Charles III qui s'était plu à s'entourer des productions de ce grand peintre. On y admire surtout sa Descente de croix, que les connaisseurs regardent comme son chef-d'œuvre. On ne peut se lasser d'y contempler la douleur profonde et tendre du disciple chéri, l'attitude sublime de la vierge qui, dans sa désolation, n'attend plus de soulagement que du ciel, l'affliction plus douce, mais non moins attendrissante de la Madelaine qui conserve ses charmes au milieu de cet accablement général qu'elle partage; enfin, le corps du Christ, dont le chevalier Azara, ami particulier de l'auteur et si capable d'apprécier ces ouvrages, ne pouvait se lasser d'admirer la vérité, le caractère divin, la beauté des chairs que Mengs a eu soin de ne

pas présenter, comme tant d'autres peintres, déchirées et flétries par les longues souffrances.

La chambre voisine de la salle du trône est remplie de chef-d'œuvres de l'Ecole d'Italie. Parmi plus de douze tableaux capitaux du Titien, on distingue Vénus bandant les yeux à l'Amour ; et son pendant dont le sujet, composé de deux femmes d'une grande beauté, au milieu desquelles est un guerrier debout, se trouve répété dans le Muséum de France ; Vénus à sa toilette ; un Sisyphe ; un Prométhée, et surtout le tableau d'Adam et Eve, qui a pour pendant la copie que Rubens en a faite, mais par laquelle, au jugement de Mengs, il n'a fait que rendre plus sensible le mérite inimitable de l'original.

On voit encore avec plaisir dans la même chambre, deux tableaux de Paul Véronèse, plusieurs du Bassan, une Judith de Tintoret, et dans la suivante quelques-uns de Luc Jordans, et un de l'Espagnolet.

L'appartement qui suit est également tapissé de tableaux. Nous ne nommerons que deux des plus belles productions de Velasque, l'une qui représente la forge de Vulcain, et l'autre un général espagnol auquel on remet les clefs d'une ville.

Dans les chambres adjacentes, parmi une foule de tableaux des plus grands maîtres, on distingue une Adoration des rois par Rubens, et un Portement de croix par Raphaël, deux tableaux qui seuls valent une riche collection. Dans le premier, Rubens a déployé toute la magie de son pinceau, toute la richesse de ses draperies, toute la magnificence de sa composition. Qui ne sera frappé surtout de la noblesse de l'un des trois rois? A son port, à son attitude, à son cortège, on dirait qu'il est revêtu des pouvoirs de l'univers, pour aller féliciter son divin auteur d'un événement qui intéresse tout le genre humain. Mais quelle touchante et sublime expression dans le tableau de Raphaël ! le Sauveur du monde, succombant sous le poids de sa croix plus que sous celui de sa douleur, conservant, au milieu des bourreaux qui le traînent et le maltraitent, une résignation, une sérénité qui désarmeraient la cruauté même, moins occupé de ses souffrances que de la consolation de sa mère éplorée qui cherche à fléchir les bourreaux, et des femmes suppliantes qui s'attendrissent sur son sort ! L'impression que produisent ces deux grandes compositions, rend presque insensible à plusieurs autres tableaux du Titien, de Vandyk,

de Raphaël lui-même, ainsi qu'à deux petits chefs-d'œuvres du Corrège.

Les appartemens qu'occupait autrefois l'infante Marie-Josephine, sœur du roi actuel,* contiennent des tableaux d'un autre genre; c'est la partie profane du palais de Madrid. Dans une première salle, on voit avec intérêt Luc Jordans, imitant la manière de Rubens, représenter ce peintre occupé du portrait d'une princesse; plusieurs tableaux voluptueux de ce maître de l'école Flamande; un combat de gladiateurs, où l'on reconnaît la vigueur du pinceau de Lanfranc, mais surtout un tableau capital du Poussin, dont le sujet contraste d'une manière singulière avec les pieux chefs-d'œuvres que nous venons d'admirer; c'est un chœur de danse, formé par une troupe de nymphes, autour de la statue du dieu des Jardins. La variété de leurs attitudes, toutes expressives, toutes gracieuses, leurs tailles sveltes, la beauté de leurs formes, tout y respire les plaisirs de la jeunesse et de l'amour. Quelques-unes ceignent de guirlandes la statue du dieu lascif; d'autres.....

* C'est cette infante qui mourut à la fin de 1801, et que la simplicité de ses mœurs et sa bienfaisance ont fait généralement regretter.

Mais tirons le rideau de la pudeur sur cette partie du tableau, que la modestie du peintre a placée exprès dans l'ombre.

Les salles voisines sont remplies de tableaux d'un moindre mérite, si l'on en excepte une grande composition de Paul Véronèse, et un tableau de Lanfranc.

La grande salle où l'infante dînait en public, est presque uniquement décorée par l'inépuisable pinceau de Luc Jordans, dont la fécondité étonne d'abord, et finit par fatiguer. Dans un cabinet voisin, on voit encore quelques tableaux de Rubens, et un excellent portrait de Charles-Quint, peint jusqu'au dessous du genou, par le Titien. Il a été gravé par Selma, un des artistes les plus distingués de Madrid.

Je pourrais encore parler de beaucoup d'autres tableaux qui se trouvent dans les appartemens qu'occupaient autrefois les deux infans, frères du roi, et surtout de quelques-uns de Rubens, où brillent dans tout leur éclat la fraîcheur de son coloris et la vivacité de son imagination. Mais je craindrais de fatiguer le lecteur par une stérile nomenclature. J'en ai dit assez pour le convaincre que la collection du roi d'Espagne est une des plus précieuses qu'il y ait en Europe. Elle

contient très-peu de tableaux de notre école ; mais les chefs-d'œuvres d'Italie, de Flandre et d'Espagne y abondent ; l'école espagnole, moins connue que les deux autres, mérite de l'être davantage. A peine hors de l'Espagne, a-t-on entendu nommer *Navarette*, *Alonzo Cano*, *Zurbaran*, *Zerezo*, *Cabezalero*, *Blas de Prado*, *Joanes*, etc. qui, parmi leurs compatriotes, jouissent d'une réputation méritée à plusieurs égards. Ce n'est même que sur parole, qu'en France du moins, on fait quelque cas de maîtres beaucoup plus connus, de *Rivera*, dit l'Espagnolet, qui, quoique né Espagnol, appartient plus encore à l'Italie qu'à son pays natal ; de *Velasquez*, remarquable pour la correction du dessin et l'entente de la perspective ; de *Murillo*, un des premiers peintres du monde, pour le coloris, pour la fraîcheur et la vérité des chairs, et pour la douceur de l'expression, de ce *Murillo*, dont les productions, long-temps désirées en France, occupent enfin une place dans le muséum de Paris.*

* En France, où l'on défigure presque tous les noms étrangers, il est connu sous celui de *Morillos*.

Il n'y a que trois *Morillos* (puis qu'ainsi on les nomme) dans le Muséum *Napoleon* ; l'un est une vierge, dont la draperie et le coloris sont d'un effet magique, mais dont

Les tableaux ne contribuent pas beaucoup à la décoration de la chapelle du palais, mais elle est riche et belle dans ses proportions.

Le palais de Madrid est entièrement neuf. Celui qu'habitait d'abord Philippe V, ayant été brûlé en 1734, ce prince voulut qu'il fût rebâti à la même place. Un architecte Piémontais lui présenta un plan magnifique, dont on peut voir le modèle en petit dans une maison voisine du palais. Philippe V, effrayé par le devis, adopta un plan plus simple, dont l'exécution fut tout aussi dispendieuse; encore n'est-elle pas achevée. On travaille depuis plus de douze ans, à ajouter au palais neuf deux ailes qui lui donneront une apparence moins massive, mais qui masqueront sa façade principale.

On arrive à cette façade par une grande place irrégulière, à l'extrêmité de laquelle est l'*armeria*, ou arsenal, qui contient une collection d'armes anciennes et étrangères;

---

la figure est sans noblesse; l'autre une sainte famille, et le troisième un jeune mendiant qui cherche de la vermine dans les replis de ses haillons; car les meilleurs peintres espagnols ont plus d'une fois souillé leur pinceau en peignant des objets dégoutantes. Au reste ces trois tableaux nous paraissent ne devoir donner qu'une idée imparfaite du talent éminent de Murillo.

rangées avec beaucoup d'ordre, et conservées avec un grand soin. L'armure des anciens guerriers américains y appelle l'attention, plus encore que les damas enrichis de pierreries, plus que les armures complètes de quelques rois d'Espagne, de Saint-Ferdinand, par exemple. On ne manque pas de faire au voyageur l'énumération complète de toutes ces merveilles, et fût-il Français, on ne lui fait pas grâce de l'épée que portait François I à la bataille de Pavie.

Les rois de la dynastie autrichienne n'habitaient que par intervalle dans le palais qui avait la vue sur le Mançanarès, et dont le palais neuf occupe l'emplacement. Ils passaient une partie de l'année dans une sorte de maison de campagne, située sur une éminence à l'autre extrémité de la ville, et qu'ils avaient appelée le *Buen-Retiro*. Philippe V s'y était affectionné. Après l'incendie de l'ancien palais, le Retiro fut sa seule habitation à Madrid, jusqu'à sa mort. Ferdinand VI n'en eut pas d'autre; et Charles III y passa les premières années de son règne, au grand dépit de la reine Amélie, princesse de Saxe, son épouse, qui comparait sans cesse, avec beaucoup d'humeur, le magnifique horizon de Naples qu'elle venait de quitter, avec l'horizon nu, retréci, qu'elle avait sous les yeux. Jamais

habitation royale n'eut moins l'apparence d'un palais, que le Buen-Retiro; c'est un composé informe de pièces de rapport, qui, d'aucun côté, n'a rien d'imposant. Il contient cependant une longue suite d'appartemens qu'on pourrait encore rendre logeables à peu de frais. Les jardins sur lesquels ils ont la vue, manquent d'eau, sont assez négligés, et servent à présent de promenade publique. On y voit encore quelques statues dignes de l'attention des curieux; celle de Charles-Quint, foulant aux pieds un monstre qu'on croit être l'emblême de l'hérésie; mais surtout une statue équestre de Philippe IV, modelée par Pierre Tacca, habile sculpteur Florentin (voy. planche VI). Le palais du Retiro renfermait aussi un grand nombre de tableaux de prix. On en a transféré la meilleure partie au palais neuf; la pièce, somptueuse par ses décorations, qu'on nomme le *Cason*, est remarquable surtout par son plafond, où Luc Jordans a représenté allégoriquement l'institution le la toison d'or.

Nous ne nommerons plus que deux tableaux de ce palais; l'un est Philippe V, déjà vieux, assis à côté de sa femme, et entouré de tous ses enfans. Charles Vanloo y a déployé trop de magnificence dans la décoration du sallon.

Les figures pâlissent sous le coloris trop brillant de l'ameublement. On n'en voit pas moins avec intérêt cette réunion en famille de tant de princes et princesses qui ont joué un rôle sur la scène du monde.

L'autre tableau est bien moins remarquable par le mérite de la composition, que par la scène qu'il retrace. C'est une représentation fidelle du dernier *autodafé* solennel qui se tint en 1680 sur la *Plaza-Mayor* de Madrid, en présence de toute la cour de Charles II. On y voit les balcons surchargés de spectateurs dévotement curieux. On y voit le fatal tribunal exhaussé sur le milieu de la place. Les juges y attendent leurs victimes, qui, pâles et défigurées, revêtues des emblêmes du supplice qui leur est préparé, vont entendre leur sentence. Les uns reçoivent les dernières exhortations des moines qui les assistent; d'autres trébuchent et s'évanouissent sur les marches du tribunal. Une foule de réflexions assiègent l'ame attristée du spectateur—Détournons nos regards de ce funeste tableau, et portons-les vers des objets plus rians.

Le théâtre du Retiro est encore parfaitement conservé. La salle est petite, mais dessinée avec art. Le théâtre qui est vaste, s'ouvre dans le fond sur les jardins du palais,

avec lesquels il est de niveau : ce qui favorisait souvent la magie théâtrale, en étendant la perspective à perte de vue, en permettant même quelquefois la marche de la cavalerie. Toutes ces illusions se sont dissipées ; la salle est déserte. Ses décorations dorment aujourd'hui sous la poussière, et ce théâtre, qui, sous le règne de Ferdinand VI, retentissait des voix les plus harmonieuses, est condamné à un morne silence qui, depuis trente-sept ans, n'a pas été interrompu plus de deux fois.

Ainsi les cours changent de face, suivant les goûts du souverain. Celle de Ferdinand VI, brillante, avide de fêtes, avait naturalisé en Espagne les féeries des théâtres de l'Italie, sous la direction du musicien Farinelli qui dut à ces talens une faveur signalée dont personne ne murmura, parce qu'il en usa avec modestie, et n'en abusa jamais. Sous Charles III, Euterpe et Terpsicore avaient perdu leur sceptre. Plus simple, plus uniforme dans ses goûts, indifférent pour les plaisirs profanes, il les avait bannis de son séjour, et se bornait à accorder les démonstrations de la protection aux arts muets et aux sciences. Etranger à l'amour, et, quoique bon, presqu'insensible à l'amitié, pendant trente ans de règne, si l'on en excepte le

marquis de Squilaci qui pensa lui coûter cher, et un valet-de-chambre italien (Pini), qui ne jouit jamais que d'un crédit obscur et subalterne, il n'eut pas un seul favori en titre; et protégé par la dévotion contre les séductions des sens, il passa (exemple unique peut-être dans l'histoire des rois) vingt-neuf ans de sa vie sans femme, ni maîtresse. Le libertinage avait besoin de ce déguiser pour approcher impunément du trône; et jamais cour ne fut moins galante que la cour de Charles III.

Celle de Charles IV, moins austère que celle de son père, n'est pas ennemie des plaisirs, mais les goûte sans appareil; et si la faveur y règne, elle se fait du moins pardonner, parce qu'elle se déploie avec noblesse, s'exerce avec bonté, et fait le moins de mécontens qu'elle peut. Cette cour a, d'ailleurs, cet avantage sur les trois précédentes: c'est que le crédit principal repose dans des mains espagnols; et que la reine, quoique née en Italie, s'est depuis long-temps identifiée avec la nation, tandis que sous les trois autres règnes, le crédit avait appartenu presque constamment à des étrangers. Cette circonstance seule suffirait pour prévenir une explosion que quelques autres pourraient provoquer. Enfin, pour achever le parallèle des

quatre règnes de la maison de Bourbon en Espagne (car nous ne parlerons pas de celui de Louis I, qui dura moins d'un an), nous dirons qu'ils offrent un tableau bien rare, une succession non interrompue de quatre rois, non pas revêtus de qualités brillantes, mais probes, humains, sincèrement pieux, qui peuvent n'avoir pas toujours fait le bien avec discernement, mais qui, sciemment du moins, n'ont jamais fait le mal.

Les jardins du Buen-Retiro renferment dans leur intérieur une fabrique de porcelaine, dont l'entrée est jusqu'à présent interdite à tout le monde. On veut, sans doute, que ses productions qui ne sont pas encore des chefs-d'œuvres, se perfectionnent dans le silence avant d'être exposées aux regards des curieux. Elles ne se voyent guère que dans les palais du roi, ou dans quelques cours d'Italie, auxquelles il les envoie en présent. Charles III rendait assez de justice à la supériorité de nos manufactures de ce genre, pour excepter la cour de Versailles de ces distributions; mais celle-ci, depuis long-temps, envoyait régulièrement chaque année à la princesse des Asturies, quelques-uns des plus beaux morceaux de la manufacture de Sèves. Louis XV avait établi cet usage en faveur de

sa petite-fille, et son successeur n'avait pas cru devoir y déroger.

Dans le même édifice où se fabrique la porcelaine de Madrid, on travaille, à l'abri de tous les regards, à certains ouvrages de marquetterie, qui sont encore peu connus en Europe. En général, le Retiro, ses appartemens, ses jardins, sont à peu près abandonnés par la cour; mais Charles III en a fort embelli les environs.

Cet ancien palais domine sur une promenade fameuse depuis long-temps, dans les romans et les comédies des Espagnols, le *Prado*. Elle l'était alors assez gratuitement. Le lieu était peu de chose en lui-même; il n'avait de prix que par les scènes dont il était le théâtre. La proximité du palais, l'obscurité, l'inégalité même du terrein, tout y favorisait les intrigues, mais tout y appelait les dangers. Charles III, en l'applanissant, en le plantant d'arbres, en éclairant ses avenues, en pourvoyant à son arrosement, en l'ornant de statues et de fontaines, dont quelques-unes, celle de Cybèle, par exemple, sont d'un assez bon style, en a fait une promenade superbe qu'on peut fréquenter dans toutes les saisons avec plaisir et avec sécurité. Elle forme, l'espace de près d'une demi-lieue,

une partie de l'enceinte intérieure de la ville. Plusieurs des rues principales viennent s'y perdre. Celle d'Alcala, une des plus larges de l'Europe, la croise pour aller le long des jardins du Retiro, aboutir à la porte de ce nom, qui, quoiqu'un peu lourde, est un des beaux monumens de la capitale.

C'est au Prado que tous les citoyens viennent de toute parts, à pied ou en voiture, se réunir et respirer à l'ombre de longues allées, un air rafraîchi par les eaux jaillissantes des fontaines, embaumé par les exhalaisons des fleurs. Le concours y est quelquefois prodigieux. J'y ai vu jusqu'à quatre ou cinq cents carosses défiler dans le plus grand ordre, au milieu d'une foule innombrable de piétons; spectacle qui annonce une grande opulence et une population nombreuse, mais où l'on désirerait un meilleur goût dans la plupart des équipages, et plus de diversité pour la vue. Au lieu de cette bigarrure de vêtemens et de coîffures, qui, dans les autres lieux publics de l'Europe, jette une variété sans laquelle il n'y a point de plaisir, on ne voit à pied, au Prado, que des femmes uniformément vêtues, couvertes de grands voiles, noirs ou blancs, qui dérobent une partie de leurs traits; que des hommes enveloppés dans

leurs vastes manteaux de couleur sombre pour la plupart ; en sorte que ce Prado, tout beau qu'il est, semble être, par excellence, le théâtre de la gravité castillane. Il le paraît surtout, lorsque chaque soir, au premier coup de l'*angelus*, tous les promeneurs, sans exception, se découvrent, s'arrêtent subitement, comme paralysés par une main invisible, interrompent les discussions les plus animées, les conversations les plus tendres, pour se recueillir pendant quelques minutes.... Malheur au profane qui oserait troubler ce silence de la dévotion, dont les impies peuvent rire, mais qui n'en a pas moins quelque chose d'imposant, de touchant même pour un observateur philosophe. Les prières de l'*angelus* terminées, chacun se remet en marche, et les entretiens recommencent. Tout un peuple vient de rendre sous la voûte du ciel un hommage unanime au créateur. Qu'importe que ce soit par l'entremise de la vierge Marie! l'hommage n'en fut pas moins pur, l'épanchement moins consolant.

Ce qui n'ajoute pas peu à l'embellissement du Prado, c'est le jardin botanique.* Il

* Il a eu, pendant quelques années, pour directeur le savant Cavanilles qui est mort en 1803.

était auparavant sur le chemin qui de Madrid conduit au château du Prado. Charles III, quelques années avant sa mort, lui a créé un nouvel emplacement sur un des côtés de la promenade publique, et l'a fait entourer d'une enceinte peu élevée, qui le décore sans le cacher aux regards. Il s'embellit tous les jours Pour peu qu'on ait le goût de la botanique, et avec une permission qui n'est pas difficile à obtenir, on peut y passer, presque seul, des heures délicieuses, au milieu des arbres et des plantes des quatre parties du monde. Les productions du règne végétal y sont rangées par quarrés, suivant la méthode de Linné. Le nom des plantes est indiqué par des étiquettes enfermées dans de petits tubes de fer-blanc, qui sont enfoncés au pied de chacune d'elles ; ressource commode et très-utile pour les commençans. On sent que le roi d'Espagne est à même de se procurer, dans le règne végétal surtout, la plus précieuse collection qu'il y ait dans l'univers, lui dont les vastes états ont donné lieu à ce beau vers de Piron :

Et l'Espagne est partout où luit l'astre du jour,

Dans une telle diversité de climats, de terrains, cette immense monarchie doit pro-

duire tout ce que la terre porte d'arbres, d'arbustes et de plantes. On ne s'occupe que depuis environ vingt-huit ans, de tirer parti d'un pareil avantage. Galvez, dès le commencement de son ministère des Indes, recommanda à tous les employés civils, militaires, ecclésiastiques dans ces colonies, de faire passer en Espagne tout ce qui, dans les trois règnes, leur paraîtrait digne d'être envoyé. Ses intentions ont été remplies, au moins quant au règne végétal. Il n'y a guère d'années qu'il n'arrive des Indes espagnoles quelques plantes nouvelles dont la métropole fait la conquête, ou du moins des graines, des bulbes, des drageons, qu'on essaie de naturaliser dans le jardin botanique de Madrid. Les jeunes botanistes que la cour entretient au Mexique, au Pérou et ailleurs, joignent à leurs envois une description des plantes qu'ils ont sous les yeux, du sol, de l'exposition qu'elles paraissent affectionner, des soins qu'elles exigent. D'après ces renseignemens, les professeurs de botanique, don Casimir Ortega surtout, confient à la terre les germes qu'on leur envoie; et, entourés de leurs élèves, épient, avec une délicieuse anxiété, les diverses phases de leur développement, pour y retrouver les traits sous lesquels ces

productions exotiques leur ont été peintes. J'ai été plus d'une fois témoin de ces séances, aussi instructives qu'amusantes, où l'on voyait la nature prouver, à des intervalles dont l'imagination s'effraie, sa fidélité à ses lois, et son intention de rendre communs à tout le genre humain les plaisirs et les biens qu'elle a disséminés sur la surface de la terre. Souvent il résulte de ces confrontations des questions difficiles à résoudre. Plus d'une plante étrangère fait sentir l'insuffisance des méthodes inventées par nos savans d'Europe, et quelquefois il n'est pas facile de la classer, sans donnèr un peu dans l'arbitraire.

Ce qu'on ébauche, avec succès, en faveur des plantes, je me suis, dans mes rêveries, plus d'une fois occupé de l'étendre aux trois règnes à la fois, en donnant à tout l'emplacement que le jardin botanique laisse encore vacant le long du Prado, une destination unique sans doute en Europe, et que le seul monarque des Espagnes serait à même de remplir.* Pourquoi ne le diviserait-il pas

* J'ai appris que M. de Czernichew, ayant lu à Londres la première édition de mon ouvrage, avait cru que le vœu que j'exprime ici, ne paraîtrait peut-être pas chimérique à l'impératrice de Russie, connue par son goût pour les entreprises extraordinaires, et qui, dans la variété de

en autant de compartimens qu'il a de peuplades, au moins principales, sous sa domination ? Il y établirait une famille de Péruviens, une de Mexicains, une de Californiens, une d'habitans du Paraguay, une des Insulaires de Cuba, une de ceux des Philippines etc.; chacune d'elles y conserverait son costume, sa manière de vivre, chacune y construirait des habitations, modelées sur celle qu'elle aurait quittée ; elle y cultiverait les arbres, les arbustes qui auraient ombragé son berceau, les plantes qui auraient fourni à ces premiers besoins; et, entouré de ces douces illusions, avec plus de raison que le jeune Potaveri de Bougainville, elle se croirait encore dans sa patrie. Avec quelles délices les amateurs de toute l'Europe iraient visiter ce cabinet vivant d'histoire naturelle, ce cabinet unique en son espèce, dans lequel les objets de la curiosité seraient eux-mêmes les *Cicerone* des voyageurs ? Là, ceux-ci verraient, sans traverser les mers, le Mexicain,

---

mœurs et de climats répandue sur la surface de son empire immense, pouvait trouver à peu près les mêmes ressources que le roi d'Espagne, pour naturaliser sur les bords de la Newa quelques-unes des peuplades qu'il renferme. Ce projet fut présenté à Catherine II. J'ignore s'il a été accueilli.

de recueillir sur les feuilles de son *nopal* ces insectes précieux qui colorent nos vêtemens européens ; l'habitant du Guatimala cultiver son indigo ; celui du Paraguay, l'herbe qui fait sa principale richesse. Ils verraient le Péruvien, accompagné du docile animal qui partage ses travaux, le nourrit et l'habille ; et l'insulaire de Luçon, s'essayer aux diverses cultures qui l'occupaient dans son île lointaine. Ainsi le fier habitant de la métropole, sans sortir de sa capitale, passerait en revue, comme sur une carte topographique, toutes les colonies auxquelles son souverain donne des lois. Le colon transplanté s'accoutumerait à un exil que tout concourrait à adoucir ; et ses concitoyens, séparés de lui par des mers immenses, instruits par lui de la bienfaisance, de la magnificence de leur monarque commun, prendraient une plus haute idée de sa puissance, s'enorgueilliraient de son joug, s'accoutumeraient peut-être à voir dans les Espagnols de l'ancien monde, leurs compatriotes au lieu de leurs oppresseurs, révolution lente et pacifique qui préviendrait peut-être, qui retarderait du moins, les malheurs et les dangers d'une scission violente.

En attendant que les rois d'Espagne réalisent un projet que l'on trouvera peut-être

romanesque, ils ont établi, dans la rue d'Alcala, un cabinet d'histoire naturelle, qui contient déjà une des collections le plus complètes de l'Europe, en métaux, minéraux, marbres, pierres précieuses, coraux, madrépores et autres productions marines. La classe des poissons, celle des oiseaux, celle surtout des quadrupèdes, laissent encore à désirer; mais les mesures prises depuis plusieurs années par le gouvernement, concourent, un peu lentement peut-être, à rendre ce cabinet aussi complet qu'il peut l'être.

Un des plus riches tributs qu'il ait reçus de l'Amérique espagnole, lui fut fourni en 1782, en grande partie par les soins d'un Français aussi estimable qu'éclairé, dont l'entreprise et les avantures méritent quelques détails.*

M. Dombey, jeune médecin, connu par Jean-Jaques à l'époque ou celui-ci se délassait à étudier la botanique, fut indiqué en

* J'ai connu personnellement M. Dombey. J'ai même été le confident de ses tribulations que j'ai cherché à adoucir; mais j'ai puisé surtout les détails qu'on va lire dans la notice intéressante, qu'a donnée de sa vie et de ses travaux dans les *Annales du Muséum d'histoire naturelle* de 1804, un savant (M. Deleuze) aussi distingué par son esprit que par ses connaissances, et bien plus capable que moi de l'apprécier.

1775 par M. Turgot et M. de Jussieu, pour aller au Pérou, recueillir des plantes inconnues à l'Europe. Il arriva à Madrid au mois de novembre 1776. Deux jeunes élèves du professeur de botanique, don Casimir Ortega, MM. Ruiz et Pabon lui furent adjoints. Après beaucoup de contrariétés ils arrivèrent au Pérou en avril 1778.

Dans sa première excursion vers Quito, Dombey fit dessiner trois cens plantes dont plusieurs étaient nouvelles pour l'ancien monde. Son salaire était très-modique : et cependant il exerçait gratuitement sa profession de médecin ; mais son intelligence et surtout la confiance qu'il inspira aux Péruviens des deux sexes lui firent trouver des ressources. Il fut même utile au gouvernement lors de la redoutable rebellion de Tupacamaro en 1780. Il l'aida de ses conseils et même de ses dons pécuniaires.

Le vaisseau qui portait en Europe les premiers fruits de ses travaux fut pris par les Anglais, mais racheté à Lisbonne par la cour d'Espagne, qui fit passer à Paris les doubles des plantes sèches et des graines qu'il avait recueillies, mais non les vases, habillemens et autres objets curieux qui étaient destinés pour le roi de France.

En 1782, il passa au Chili. Il y trouve une épidémie exerçant ses ravages. Il s'y expose. Il parvient à faire cesser la contagion. Il est regardé comme un dieu tutélaire. Ses travaux cependant suivent leur cours. Il remplit vingt caisses de plantes, de minéraux, de coquillages etc. Il remet en exploitation à Coquimbo une mine de mercure, abandonnée depuis cinquante ans: il indique une nouvelle mine d'or et rend encore d'autres services. Il retrouve au Chili un arbre précieux auquel M. de la Marck a domné le nom de *Dombeya* et M. de Jussieu celui d'*Arancaria.* Il était gravement malade, lors qu'il fit sa dernière collection consistant en soixante-treize caisses. Aussitôt qu'il fut rétabli, il fit voile pour l'Europe au mois d'avril 1784, après avoir séjourné six ans dans l'Amérique méridionale. Sa traversée fut orageuse. Il fut forcé de relâcher à Rio-Janeïro, où le vice-roi lui fit présent d'une belle collection d'oiseaux empaillés, d'inseces et de coquillages. Il employa encore utilement son séjour au Brésil; et y recueillit deux cens plantes nouvelles. Il arriva enfin à Cadix le 22 fevrier 1785. Là il éprouva un nouveau genre de contrariétés, auquel il devait peu s'attendre. La collection formée par les deux

botanistes espagnols qu'il avait laissés au Pérou, avait été placée à bord d'un vaisseau, le St. Pierre d'Alcantara, qui périt avec toute sa cargaison. Celle qui l'accompagnait sur le *Peruviano*, lui appartenait exclusivement. Elle fut la victime de l'ignorance malfaisante, comme il le fut lui-même de la jalousie malveillante de quelques subalternes, qui sans doute (il faut le croire du moins) n'étaient pas autorisés dans leur conduite par des ordres supérieurs. On ouvre ses caisses sans précaution. Une grande partie de leur contenu est endommagée. On exige que, pour reparer une perte dont il ne pouvait être responsable, il livre à l'Espagne la moitié de sa collection. Heureusement il préside lui-même à ce partage, et comme les commissaires nommés par le gouvernement espagnol étaient moins éclairés que lui, le lot qui échut à la France ne fut pas le moins précieux. Il passe ainsi dix mois à Cadix, sans argent, sans crédit, sans éprouver les égards qui lui étaient dus à plus d'un titre. A la suite de tant de fatigues et de contretemps, sa mémoire s'affaiblit. Sa raison est même quelque temps aliénée. Il s'embarque enfin avec ses caisses pour le Havre, et arrive à Paris dans un profond découragement. On lui avait

arraché la promesse de ne rien publier qu'après le retour des botanistes espagnols en Europe. Il veut la remplir religieusement. M. de Buffon lui fait donner de quoi payer ses dettes. Il s'empare de son herbier et engage M. l'Héritier, un de nos plus habiles naturalistes, à le publier. Mais la cour d'Espagne le réclame: M. de Buffon est chargé de le recouvrer pour elle. M. l'Héritier lui échappe et emporte l'herbier de Dombey en Angleterre. Mais les orages de la révolution l'arrêtent au milieu de son travail, et Dombey meurt*, sans avoir eu la satisfaction de voir le public jouir du sien. L'Héritier lui-même périt d'une manière déplorable avant d'avoir achevé son entreprise. Dans l'intervalle (en 1788), les deux botanistes

* Il est mort en 1794, dans les prisons de la petite île de Montserrat, après avoir été pris par les Anglais, lorsqu'il allait dans l'Amérique septentrionale, guidé par son zèle infatigable pour les progrès de l'histoire naturelle. Les amateurs des jardins lui doivent, entr'autres jouissances, la transplantation en Europe de cet arbrisseau du Pérou, si élégant, dont les jolies fleurs ont une odeur si suave, que les Espagnols, incertains sur la classe dans laquelle ils devaient le ranger, avaient nommé *Louisidora*, du nom de la reine d'Espagne, que nos botanistes ont reconnu pour être une variété des *Verveines*, et ont nommé *Vervena triphylla*.

espagnols, *don Hypolito Ruiz* et *don Joseph Pabon*, étaient revenus en Europe. Ils ont en 1794 publié un premier ouvrage, sous le titre de *Floræ Peruviensis et Chilensis prodromus*, dans lequel ils donnent l'historique de la botanique en Espagne. Quatre ans après ils firent paraître le *Systema vegetabilium Floræ Peruvianæ et Chilensis*; et enfin en 1799 leur grand ouvrage en deux volumes in-folio, la *Flora Peruviana et Chilensis*, monument précieux élevé à la botanique par une nation qu'on s'obstine à croire arriérée dans toutes les sciences. Mais n'aurait-il pas dû l'être plusieurs années auparavant par le laborieux, par l'estimable Dombey? Et ne l'eût-il pas été sans les procédés révoltans dont il a été le jouet? Un autre savant non moins courageux, plus recommendable encore et surtout plus heureux que lui, M. de Humboldt, dans le voyage à jamais mémorable qu'il vient de faire aussi dans l'Amérique méridionale, n'en a éprouvé que de satisfaisans, tant de la part du gouvernement que de celle des Espagnols de l'ancien monde et du nouveau. Arrivé à Madrid en 1799, il sollicita la permission de parcourir en observateur ce vaste pays si peu connu encore, sous le rapport des sciences, par ceux

qui l'ont conquis et par ceux même qui l'habitent. Elle lui fut accordée avec cet empressement qui caractérise un gouvernement disposé à accueillir et à propager les lumières. Le roi voulut prendre part à son entreprise. Elle a été secondée par tous les agens en Espagne et en Amérique. M. de Humboldt a éprouvé partout l'accueil le plus obligeant, les secours les plus efficaces et une protection bienveillante qui ne s'est pas démentie un seul instant, et les Espagnols ont ainsi acquis des droits à sa reconnaissance comme à celle de tous les hommes éclairés qui vont jouir des fruits de ses travaux. A vingt ans d'intervalle comment se trouvent-ils si différens d'eux-mêmes? Comment M. Dombey a-t-il rencontré tant d'épines où M. de Humboldt n'a cueilli que des roses? En vingt ans se serait-il opéré un changement si prodigieux dans la nation espagnole? Non; aux deux époques que nous rappelons, elle a été également une nation noble, généreuse, hospitalière. Quelques individus remplacés par quelques autres suffisent pour expliquer cette différence.

Mais revenons au cabinet d'histoire naturelle qui nous a conduits à cette digression.

Le même édifice qui le contient, et qui, avec celui de la douane, bâti aussi par Charles III, forme le principal embellissement de la rue d'Alcala, sert aux séances de l'académie des beaux arts ou *de las nobles artes;* ce qui est heureusement exprimé par l'inscription suivante: *Carolus III, naturam et artem sub uno tecto in publicam utilitatem consociavit anno M. DCC. LXXIV.*

Philippe V est cependant le vrai fondateur de cette académie; mais Ferdinand VI lui ayant voué une affection particulière, lui a donné le nom de son patron en l'appelant l'académie de *San-Fernando;* et Charles III a bien mérité d'elle, en la logeant convenablement. Le ministre des affaires étrangères en est le président, et tous les trois ans distribue des prix aux jeunes élèves qui ont donné les meilleurs morceaux de sculpture, de peinture, et les meilleurs modèles d'architecture. Quoiqu'elle compte plusieurs membres distingués dans ces trois arts, il faut avouer cependant que ses chefs-d'œuvres sont encore en petit nombre, et que les prix qu'elle distribue sont plutôt des encouragemens que des récompenses. Mais la cour d'Espagne entretient à Rome des élèves qui donnent de grandes espérances. Elle emploie

quelques membres de cette académie, à multiplier par le burin une partie des nombreux chefs-d'œuvres qui embellissent ses palais.

Ce n'est pas seulement en formant des élèves que l'académie des beaux arts sert à leurs progrès en Espagne; elle est encore le tribunal suprême auquel doivent être soumis les plans de tous les édifices sacrés et profanes qu'on élève dans l'étendue du royaume. Cette institution doit, à la longue, y rétablir le bon goût sur les ruines de la barbarie qui a présidé à la plupart de ses monumens, et dont on reconnaît encore la main dans qulques-unes des portes, dans les anciennes fontaines, et dans la plupart des églises de la capitale; essais informes de l'art encore au berceau, qui a pris plus de peine pour enfanter des monstres, qu'il n'en aurait à présent à produire des chefs-d'œuvres. Les édifices modernes attestent déjà la révolution qu'il a éprouvée sous la dynastie des Bourbons. Outre le palais neuf de Madrid, nous en pouvons citer, comme des preuves, les portes d'*Alcala* et de *San-Vicente*, le bâtiment de la douane, celui de la poste, et surtout un superbe édifice placé le long du Prado, au-delà des jardins du Retiro, commencé il y a une dixaine d'années. Il est destiné à servir de muséum;

on y transportera le cabinet d'histoire naturelle, et plusieurs académies y triendront leurs séances. Ses travaux ont été interrompus par la guerre. Ils ont été repris au retour de la paix. Ce beau monument d'architecture l'emportera sur tous les autres de la capitale, et n'ajoutera pas peu à la réputation de son auteur, Villanueva.

Il y a d'ailleurs à Madrid peu d'édifices qui méritent l'attention du voyageur. Cette capitale est en général bien percée; ses rues, sans être tirées au cordeau, sont, pour la plupart, larges et peu tortueuses. Elle a environ trois lieues et demie de circonference et trois quarts de lieue dans sa plus grand dimension. La rareté des pluies et les soins de la police moderne, en font une des villes les plus propres de l'Europe. Mais, hormis le Prado et ses avenues, cette ville n'a pas de beaux quartiers à citer; la fameuse *Plaza Mayor*, que les Espagnols se complaisent à exalter, n'a rien qui justifie leur enthousiasme: c'est une place quadrangulaire, mais irrégulière, dont l'enceinte est formée par des bâtimens à cinq et à six étages, assez uniformes, mais sans décoration, sous lesquels règnent de longues arcades. On l'illumine dans les solennités publiques, et alors elle forme véritablement

un beau coup d'œil. C'était autrefois sur cette place que se célébraient les *auto-da-fé*, dans tout leur effrayant appareil. Elle a été longtemps le théâtre des combats de taureaux qui se donnaient lors de ces fêtes de la cour, connues sous le nom de *Fiestas Reales*. Elle a un assez bel édifice où l'académie de l'histoire tient ses séances, et où sont renfermés sa bibliothèque, son musée, ces manuscrits, ses médailles. On débite sur cette place la plupart des comestibles et des marchandises de tout genre. Ce concours de circonstances en a fait l'emplacement le plus remarquable de la capitale, et lui a valu une réputation qu'elle méritait peut-être lors de sa construction, mais qui aurait dû s'évanouir depuis que l'architecture, en se perfectionnant dans le reste de l'Europe, a créé quarante places préférables à la *Plaza-Mayor*. Elle a été fort défigurée par l'incendie qui réduisit en cendres, il y a neuf ans, une de ses façades presque toute entière. Ce qui la dépare d'ailleurs, c'est une foule d'échoppes qui ne permettent pas de la traverser dans tous les sens. Elle est cependant le quartier de Madrid qui peut donner l'idée la plus favorable de la population de cette capitale ; et si on en jugeait d'après le concours qu'on remarque à toutes

les heures du jour sur cette place, et dans les rues adjacentes jusques et compris la *Puerta del sol*, carrefour qui est la rendez-vous principal des nouvellistes, on aurait peine à se persuader que Madrid ne contînt d'habitans permanens que 155,672 personnes, ainsi qu'on doit le conclure du dénombrement de 1787. Plus récemment don Thomas Lopez n'évalue la population de Madrid qu'à 130,980, non compris, il est vrai, la garnison, les hôpitaux et les enfans-trouvés. Suivent le même géographe, Madrid compte 7100 maisons, 77 églises, 44 couvens d'hommes, 31 de femmes. Il a paru, à la fin de 1797, une description circonstanciée de cette capitale.

Le gouvernement a publié, il y a trois ou quatre ans, un nouveau dénombrement de l'Espagne, exécuté par ordre du roi en 1797, et que la gazette officielle annonce comme plus complet que celui de 1787, dressé par les soins du comte de Florida Blanca. Nous allons présenter ici les principaux résultats de celui-ci.*

---

* J'ignore encore les détails du dénombrement de 1797. La population de l'Espagne sera, au reste, désormais aussi exactement connue que celle d'aucun autre pays de l'Europe, les curés de toute la monarchie ayant eu ordre, à dater de la première année de ce siécle, d'envoyer tous les mois, au gouvernement, les listes des naissances, des morts et des mariages de leurs paroisses.

CHAPITRE IX.

Population de l'Espagne. Eglises principales de Madrid. Peintres. Graveurs. Imprimerie. Fondations pieuses.

Le gouvernement espagnol avait fait, en 1768, un dénombrement qu'il avait des raisons de croire défectueux, parce que d'abord on n'y avait pas mis beaucoup de soin, parce que, surtout, comme on était faussement persuadé qu'il avait pour objet l'établissement d'une imposition nouvelle sur les maisons, on chercha à tromper les commissaires par des déclarations infidèles. Aussi ce premier dénombrement ne produisit-il que . . . . 9,159,999 âmes, tandis que celui de 1787, fait avec plus de rigueur, d'un côté, et plus de sécurité de l'autre, donne un résultat de 10,268,150

Différence en plus de . . 1,108,151

La sévérité du gouvernement produisit des dissemblances plus extraordinaires encore.

En 1787, il trouva, de moins qu'en 1768,

11,044	religieux des deux sexes.
17,213	ecclésiastiques ou personnes tenant au clergé.
6,829	personnes attachées aux ordres monastiques et à la croisade.
242,205	hidalgos ou nobles.
Total..277,291	personnes qui, usurpant des

titres, ou faisant de fausses déclarations, étaient rangées parmi les classes privilégiées et se trouvaient par là exemptes de charges personnelles.

En 1768, le dénombrement s'était fait par diocèses. En 1787, il se fit par intendances ou provinces. Le tableau suivant rendra plus sensible la différence des résultats principaux.

		RESULTATS du dénombrement de 1768.	*RESULTATS de celui de 1787.*
Nombre	des garçons ou veufs	2,809,069	3,162,007
	des filles ou veuves	2,911,858	3,215,482
	des hommes et des femmes mariés	3,439,072	3,891,661
TOTAL		9,159,999	10,269,150

Nombre	des villes, bourgs, villages	16,427	18,716
	des paroisses	18,106	18,972
	des bénéficiers, vicaires, etc.	51,048	42,707
	des couvens d'hommes	2,004	2,019
	des couvens de femmes	1,026	1,048
	des moines	55,453	57,515
	des religieuses	27,665	24,559
	des personnes attachées au clergé	25,248	16,376
	Syndics des ordres religieux	8,552	4,127
	Jouissans du tribunal militaire	89,393	77,884
	Salariés par le roi	27,577	36,465
	Dépendans de la croisade	4,248	1,844
	Dépendans de l'inquisition	2,645	2,705
	Hidalgos ou nobles	722,794	480,589

On connut, par ce dénombrement, dans quelle proportion de nombre étaient les professions diverses.

On trouva 145 villes ayant le titre de *Ciudades*.

4,572 villes ne portent que celui de *villas*.
12,732 villages.
907,197 laboureurs.
964,571 journaliers.
270,989 artisans.
280,092 domestiques.
50,994 étudians.
39,750 fabricans.

On apprit aussi quelle était la population respective de chacune des provinces, et on découvrit, ce qu'on ne faisait que soupçonner, que les ressources que présente le voisinage de la mer, peut-être la qualité des alimens que procure ce voisinage, pourvu que ces deux circonstances soient accompagnées d'un sol fertile, suffisent pour balancer les inconvéniens d'une mauvaise administration, puisque la Galice, dont le clergé possède plus de la moitié, la Galice, sans canaux, sans rivières navigables, presque sans chemins, n'ayant d'autre industrie que la fabrication de ses toiles, sa navigation et sa pêche, mais pourvue d'un sol susceptible de toutes les cultures, entourée par la mer de deux côtés, débarrassée surtout du fléau

dévorant de la Mesta, est sans comparaison la province la plus peuplée de l'Espagne, quoiqu'elle ne soit pas, à beaucoup près, la plus étendue. On y a compté, en 1787, 1,345,803 hommes; et la Catalogne, beaucoup plus industrieuse, d'une surface presque double, n'en contient que 814,412; l'Arragon, que 623,308; enfin, l'Estramadure, dont la surface est d'un quart plus grande que celle de la Galice, compte à peine 417,000 âmes.

Mais rentrons dans Madrid, et ajoutons, quant à sa population, que cette capitale ayant ordinairement six, et jusqu'à dix mille hommes de garnison, étant le rendez-vous des solliciteurs de toutes les parties de l'Espagne et des Indes, et d'un assez bon nombre d'étrangers, ce n'est rien exagérer que de porter à près de 180 mille âmes sa population habituelle.

Ses édifices sacrés n'ont rien de bien remarquable, quoique l'abbé Ponz ait consacré près d'un volume à leur description. Plusieurs contiennent cependant des collections précieuses de tableaux, qu'on peut encore admirer après celle de l'Escurial et du Palais neuf. La petite église de *San-Pasqual*, sur le Prado, dans son enceinte étroite et enfumée, renferme deux Titien, plusieurs Espagnolet,

un des meilleurs tableaux du Bassan, deux du Guerchin, etc. L'église de Sainte-Isabelle a aussi quelques chefs-d'œuvres de l'Espagnolet, et surtout l'Assomption du maître-autel, tableau capital, qui a été gravé; mais aucune église de Madrid n'offre une galerie plus considérable et mieux composée que celle des Carmes déchaussés, rue d'Alcala. Que de fois n'ai-je pas été dans la vaste sacristie de ces moines, les plus opulens de Madrid, compter, admirer, envier des trésors aussi mal placés que mal appréciés; plusieurs tableaux de peintres espagnols, beaucoup moins connus qu'ils ne méritent de l'être, de Zurbaran, de Zerezo, etc. d'autres, de l'Espagnolet, de Murillo, de Jordan; Charles-Quint haranguant ses soldats, par le Titien; une cêne de Vandyk; plusieurs Rembrandt, un Tobie surtout, assis et pensif, qu'éclaire la seule lueur du foyer mal allumé vers lequel il est tourné.

A leurs tableaux près, ces trois églises sont peu dignes d'attention. Le mauvais goût y domine d'ailleurs, comme dans presque tous les pieux édifices de Madrid. La seule église de San-Isidro qui appartenait autrefois aux Jésuites, a un portail de très-belle apparence, quoique non exempt de défauts. Son intérieur n'est pas sans beauté, et entr'autres peintures,

plus ou moins médiocres, renferme un grand tableau de Mengs, et une adoration du Titien.

Il y a une autre église beaucoup plus moderne, qui a quelque chose d'imposant au premier aspect, et qui contient aussi quelques bons tableaux ; c'est celle de *las Salesas*, ou de la Visitation, fondée par Ferdinand VI et la reine Barbe, son épouse. Les cendres du couple royal y reposent sous deux mausolées pompeux et adossés l'un à l'autre. Celui du roi, surtout, a une inscription latine qui paraît un modèle de style lapidaire. Les Espagnols eux-mêmes ont exprimé le jugement qu'ils ont porté de tout l'édifice, par ces paroles: *Barbara Reyna, Barbaro Gasto, Barbara Obra*; jeu de mots, qui ne peut avoir de sens que dans leur langue, où l'expression de *Barbara* s'applique également au nom de la fondatrice, au mauvais goût de la fondation, et aux frais énormes qu'elle a coûté. Elle a cependant un objet louable. Un certain nombre de jeunes demoiselles y sont élevées aux dépens du roi; c'est le pendant du séminaire des nobles, espèce d'école militaire qui a été quelque temps sous la direction du fameux académicien don Georges Juan.

Enfin de nos jours on a employé plusieurs années et des sommes immenses à

construire un couvent de Franciscains, dont on a voulu faire un des chefs-d'œuvres d'architecture de la capitale. Il est achevé depuis peu; c'est après tout un édifice plus solide qu'élégant. Son église, en forme de rotonde, ornée de pilastres, frappe cependant au premier coup d'œil. Les meilleurs maîtres de l'école espagnole moderne ont été chargés des tableaux de ses chapelles. Ce sont pour la plupart de dignes élèves de Mengs, comme MM. Maella at Bayeux (autrement dit *el Aragones*), dont le coloris et le goût de dessin rappellent la manière de leur maître. Les autres coopérateurs sont *don Antonio Velasquez*, *don Andres de la Calleja*, *don Joseph Castillo*, *don Gregorio Ferro* qui excelle dans l'art de copier les meilleurs tableaux des plus grands peintres; *don Francisco Goya*,* qui a surtout le talent de rendre avec fidélité et agrément les mœurs, les costumes, les jeux de sa patrie. Parmi les peintres modernes on peut encore nommer *Carnicero*, qui copie

* Goya excelle aussi dans le portrait, ainsi que *Aciena* et *Esteve*. Pour le genre de l'histoire, on peut encore citer *don Francisco Ramos* qui a réalisé les espérances que donnèrent de lui, il y a plus de vingt ans, les tableaux qu'il envoyait de Rome à l'académie des beaux-arts de Madrid.

en miniature, avec beaucoup de goût, les chefs-d'œuvres dont le roi se plait à décorer ses petits appartemens; et le jeune *Aparicio*, dont le tableau d'Athalie, remarqué à l'exposition du Louvre en 1804, donne au moins de grandes espérances.

L'architecture moderne peut, en Espagne, s'honorer des noms de *don Ventura Rodriguez*, *de Villanueva*, *d'Arnal*, originaire de France, et de celui d'un Italien, *don Francisco Sabattini*, mort depuis peu d'années, après avoir été long-temps directeur des bâtimens du roi et chef du corps du génie militaire.

La gravure a aussi plusieurs sujets distingués à citer. A leur tête nous nommerons *don Salvador Carmona*, marié à la fille de Mengs qui a hérité en partie, du pinceau gracieux de son père. Il est connu avantageusement en France par plusieurs prix remportés à notre académie de peinture. En le jugeant avec sévérité, on pourrait trouver que ses talens, encouragés trop peu, ou du moins trop tard, n'ont pas donné tout-à-fait ce qu'ils promettaient à leur aurore. Plusieurs autres graveurs, comme *MM. Ferro*, *Muntaner*, *Fabregat*, *Ballester*, et surtout *M. Selma*, ont prouvé par d'heureux essais, que

leur art fait encore des progrès en Espagne. Il parut en 1780 une superbe édition de don Quichotte, en quatre volumes in-4., qu'ils ont voulu enrichir des productions de leur burin. Mais ces gravures, médiocres pour la plupart, ne répondent pas au mérite de l'ouvrage, également admirable par la beauté du papier, l'exactitude du registre, la netteté des charactères, la qualité de l'encre, et comparable à ce que les autres nations ont de plus parfait à citer dans ce genre. Il suffirait lui seul pour immortaliser les presses d'Ibarra. C'est un ouvrage vraiment national, par lequel les Espagnols ont voulu donner un démenti à l'Europe qui croyait chez eux tous les arts au berceau. L'encre est de la composition d'Ibarra lui-même, à qui nos imprimeurs ont demandé plusieurs fois le secret de son procédé. Les caractères ont été fondus par un Catalan. Le papier sort des fabriques de Catalogne. La savante préface et l'analyse de don Quichotte, placées à la tête de l'ouvrage, sont d'un membre de l'académie de la langue, don Joseph de Guevara. La reliure même, quoiqu'un peu inférieure au reste, prouve encore que les Espagnols ne sont étrangers à rien de ce qui tient à l'art de la typographie.

Le don Quichotte n'est pas la seule preuve qu'ils aient données de leur habileté dans ce genre. Tous les amateurs connaissent, et ont placé au-dessus des Barbou et des Baskerville, et presqu'à côté des Didot, le Salluste que l'infant don Gabriel a traduit dans sa langue, et quelques autres ouvrages sortis des presses d'Ibarra, à Madrid, et de celles de Benoit Montfort, à Valence.

Tels sont Mariana, Solis, Garcilasso, le poëme de la musique, le *Parnasso Español* de Sedano, et surtout le chef-d'œuvre de Benoit Montfort, l'ouvrage érudit de Bayer, précepteur de l'infant don Gabriel, lequel a pour titre : *De nummis hebræo samaritanis*, 2 vol. *in-folio*.

Dans ces derniers temps les graveurs espagnols ont été occupés à multiplier, par le burin, les portraits d'une vingtaine de personnages illustres, comme rois, généraux, écrivains fameux, etc. : et plusieurs grands d'Espagne qui ont des galeries de tableaux, dont le public ne profitait pas et qui semblaient perdues pour le progrès des arts, en ont livré, depuis quelques années, une partie aux meilleurs burins de Madrid.

Mais, ce qui est bien préférable encore aux encouragemens donnés aux arts, les établisse-

mens des bienfaisance et de charité que renferme la seule ville de Madrid, lui assignent un des premiers rangs parmi les capitales de l'Europe. On y trouve des fondations pieuses dignes de servir de modèle; deux confrairies dont les fonds sont consacrés à secourir les malheureux; un mont de piété qui fait des avances aux nécessiteux, et qui depuis 1724 jusqu'à la fin de 1794 avait dépensé plus de *cent-onze millions de réaux* (environ quinze millions de livres); une maison d'enfans-trouvés (*inclusa*) qui comptait en 1803 treize-cens dix-huit individus; et surtout trois hôpitaux, dont voici le relevé pour année 1803.

1.° *L'hôpital général* pour les hommes; vaste édifice qui a été rebati, il y a vingt à vingt-cinq ans, tout près mais en dehors d'une des principales portes de la ville, celle d'Atocha, à l'entrée de la promenade de *las Delicias*.

	En 1803.	*En* 1801.
Il y est entré . . .	21,395 malades;	14,425
sur lesquels sont morts	2,713	
ont été guéris . . .	18,180	

2.° *L'hôpital de la passion* pour les femmes.

Entrés en 1803 .	7,400;	en 1801	5,297
mortes	1,144		
guéries . . .	6,197		

3.° L'hôpital de *San Juan de Dios* pour les maladies vénériennes.

Entrés, tant hommes que femmes . .	3,966 ;	en 1801 3,271
morts	73	
guéris	3,613	

Relevé général des trois hôpitaux principaux.

	En 1803.	*En* 1801.
Entrés	32,762 . . .	22,822
morts	3,930	
guéris	27,992	

CHAPITRE X.

Autres académies. Sort de la nouvelle Encyclopédie en Espagne. Apologie et titres littéraires des Espagnols.

L'ACADEMIE des beaux arts n'est pas, à beaucoup près, la seule qu'il y ait à Madrid. On peut même dire que si le grand nombre d'établissemens littéraires suffisait pour prouver les progrès des sciences et des lumières, cette capitale serait une des villes du monde les plus éclairées et les plus savantes. On y compte une académie de médecine, une société économique des amis du pays, à laquelle est jointe une *junte de dames*, empressées de signaler leur amour pour le bien public, et quelques autres juntes insignifiantes par leurs noms comme par leurs succès, mais dont l'existance prouve au moins que le zèle patriotique s'est depuis quelques temps réveillé dans toutes les classes; une *de droit espagnol et public;* une *de jurisprudence théorique et pratique;* une *des sacrés canons;* une *de droit civil, canonique et patriotique;* une *académie latine de Madrid*, etc. etc. Mais

les seules qui méritent une mention particulière, sont :

1°. *L'académie de la Langue*, fondée par Philippe V, et que l'académie française a constamment traitée comme sa sœur. Le dictionnaire qu'elle a donnée, a été, dès sa première édition, et de l'aveu des plus habiles grammairiens, le plus complet qui ait paru dans aucune langue. Elle a chargé son bibliothécaire, l'abbé Murillo, d'en faire un extrait en un seul volume, qui peut suffire pour l'usage journalier.

Cette académie n'est composée que de vingt-quatre membres ordinaires, mais le nombre des surnuméraires n'est pas borné. Elle a eu pour président, pendant plusieurs années, un grand d'Espagne, le marquis de Santa Cruz, gouverneur du prince des Asturies ; et ce n'était pas pour lui un hommage rendu seulement à son rang et à sa naissance. Après sa mort il a été remplacé par don Pedro de Silva, son frère, encore plus éclairé que lui, et qui porte le titre de Directeur perpétuel.

2°. *L'académie de l'Histoire*, fondée et dotée par Philippe V, en 1738, a eu pour premier président don Augustin Montiano, littérateur distingué, quoique peu connu hors d'Espagne. Dans les dernières années du dix-

huitième siècle elle a eu pour président le comte de Campomanès, aussi recommandable par son érudition et son vrai patriotisme, que par le rang qu'il occupait dans la magistrature dont il avait parcouru tous les degrés, depuis la profession de simple avocat jusqu'à la place éminente de gouverneur du conseil de Castille. Il avait toujours été un des membres les plus laborieux de cette académie, lors même que ces occupations lui avaient laissé le moins de loisir. Chargé d'années et de titres à l'estime publique, il s'était démis de toutes les places qui exigeaient du travail, et jouissait paisiblement au sein du conseil d'état d'une considération justement acquise, lorsqu'il a terminé en 1802 une vie si utilement employée. Ses contemporains ont joui du fruit de ses travaux sur l'éducation du peuple, sur l'industrie populaire, sur plusieurs objets d'histoire et d'économie politique. Ses héritiers ont dû trouver dans son portefeuille des matériaux sur l'état de l'Espagne pendant la domination des Maures; matériaux précieux, au rassemblement desquels il avait consacré une grande partie de sa vie, et dont la publication jetterait beaucoup de jour sur un des points les plus intéressans et les moins connus de l'histoire moderne.

De tout temps les Espagnols se sont fort occupés de l'histoire de leur pays. Il n'y a pas une seule de leurs villes un peu considérable, qui n'ait son histoire particulière ou sa chronique. Dans ces derniers temps, ils se sont occupés de réimprimer leurs meilleurs historiens. Il y a environ vingt ans qu'ils ont publié, pour la première fois, plusieurs ouvrages de Sepulveda, entr'autres celui qui a pour titre : *De rebus gestis Caroli Quinti.* Il y a près de trente qu'ils ont entrepris de publier toutes les anciennes chroniques relatives à la Castille. Plusieurs n'avaient jamais vu le jour. Toutes sont enrichies de notes qui prouvent la saine critique et l'érudition de leurs auteurs, dont les principaux sont *don Francisco Cerda, don Miguel Florez, don Eugenio de Llaguno*, et quelques autres membres de l'académie de l'histoire.

Cette académie contient, dans ses salles, une collection précieuse, celle de tous les diplômes, chartes et autres documens qui regardent les villes, communautés, églises, chapitres, etc. de toute l'Espagne ; le tout rassemblé avec le plus grand soin, par ordre chronologique, et par conséquent prêt à fournir à toutes les branches de l'histoire d'Espagne, la source la plus abondante de matériaux authentiques.

C'est à ce répertoire immense que les académiciens de l'histoire ont puisé ceux d'un *dictionnaire géographique de l'Espagne*, qui est récent, et qui a déjà eu plusieurs éditions On y a, outre cela, fait des additions considérables, dont le dernier volume a paru au mois de juin 1796.

D'autres se sont chargés de donner au public le catalogue des manuscrits grecs de la bibliothèque de Madrid. Cette entreprise, dont sont occupés les bibliothécaires, a été commencée par don Juan Iriarte, savant aimable et fécond, qui mourut laissant à trois de ses neveux le soin de rendre son nom encore plus recommandable dans les diverses carrières qu'ils ont embrassées. L'un d'eux, *don Thomas*, est mort il y a peu d'années, au milieu de ses succès littéraires. Un autre, *don Domingo*, après avoir signé la paix de Basle, était nommé à l'ambassade de France, lorsqu'il a été enlevé à sa patrie et aux amis qu'il s'était faits parmi nous. L'aîné des trois, *don Bernardo*, vit encore, et partage son temps entre les arts qu'il aime, et les soins de l'administration.

Un religieux, le père Florez, avait commencé une histoire ecclésiastique qui, sous sa main n'était, à la vérité, qu'une compi-

lation assez indigeste ; elle a acquis une forme moins sèche sous celle du père Risco, son continuateur.

Plusieurs autres écrivains, versés dans la connaissance de leur pays, sont occupés à en débrouiller l'histoire, à éclairer leurs concitoyens sur les matières économiques et politiques. Ils ont naturalisé dans leur langue tous les ouvrages anglais, français, italiens, dont l'orthodoxie espagnole a pu s'accommoder; non-seulement ceux qui traitent des arts et métiers, mais encore les ouvrages de littérature et de philosophie. Il y a plus de vingt ans qu'ils ont commencé à traduire les écrits de Linné et ceux de Buffon. De nos jours leurs gens de lettres se sont voués plus que jamais aux traductions, mais ne font pas toujours les meilleurs choix, ou du moins les meilleurs assortimens. A côté de *Clarisse Harlowe*, ils font paraître nos romans les plus insipides; à côté des *essais de philosophie morale de Maupertuis*, des *œuvres de Bernardin de Saint-Pierre;* de celles de *Condillac*, la traduction de nos livres ascétiques les plus ignorés. On a même tenté dans ces derniers temps de faire connaître aux littérateurs espagnols *l'histoire philosophique de Raynal*, cet ouvrage qui avait causé une telle indignation au gou-

vernement espagnol, que j'ai vu plus d'une fois le ministre des Indes, Galves; entrer en fureur au seul nom de l'auteur, et regarder comme criminels de lèze-majesté divine et humaine, ceux qui avaient tenté d'introduire en fraude des exemplaires de cette production dans les colonies espagnoles. Le duc d'Almodovar,* un des grands d'Espagne (en petit nombre) qui cultivent les lettres, en a donné, moins une traduction qu'un extrait, duquel il a eu soin de bannir tout ce que l'*Histoire philosophique* contient de révoltant pour le despotisme et la superstition, en rectifiant plusieurs des erreurs échappées à Raynal sur les colonies espagnoles.

Quelque temps auparavant on avait aussi entrepris de traduire par souscription notre *Dictionnaire encyclopédique;* et on ne fut pas peu étonné de voir le grand Inquisiteur à le tête des souscripteurs. Vers la fin de mon premier séjour en Espagne, il s'en formait une liste déjà assez nombreuse pour la *nouvelle Encyclopédie par ordre de matières*,

* Il avait été ministre d'Espagne en Russie, sous le régne de Pierre III, ensuite ambassadeur en Portugal, enfin en Angleterre, jusqu'au moment où l'Espagne prit part à la guerre d'Amérique; il est mort, il y a peu d'années.

lorsqu'un de nos écrivains, chargé de l'article *Espagne*, dans la section de la géographie, prodigua sans ménagement les plus graves inculpations à une nation que son existence politique et nos intimes relations avec elle devaient lui rendre recommandable. Le gouvernement espagnol crut avoir une réparation à exiger. Le nôtre accueillit ses plaintes. En France, l'auteur, le censeur, l'imprimeur furent vivement réprimandés. En Espagne, le débit de la *nouvelle Encyclopédie* fut suspendu. Bientôt après cependant le gouvernement révoqua cet arrêt; mais pour purger l'ouvrage français des erreurs et des injures qui pouvaient s'y glisser désormais, il ordonna qu'à l'avenir chaque livraison, avant d'être distribuée aux souscripteurs, subirait la censure du conseil de Castille. En effet, ce conseil nomma un comité qu'il chargea de cet examen; première formalité qui apportait beaucoup de lenteur dans le débit de l'ouvrage. Les commissaires n'avaient pour cette tâche ni loisir, ni bonne volonté, ni les lumières nécessaires. Plus de trois cents souscripteurs languissaient dans l'attente de leurs décisions. Ce fut bien pis lorsque le Saint-Office, obéissant à l'intrigue plus encore qu'à son zèle religieux, vint apporter de nouveaux obstacles à l'écou-

lement des livraisons, d'abord en défendant à l'agent que Panckoucke avait envoyé à Madrid, de recevoir de nouvelles souscriptions, puis en voulant lui arracher la promesse de ne plus livrer d'exemplaires, enfin en faisant enlever de chez lui tous ceux qui s'y trouvaient. La ruine de cet agent, et par contre-coup de grandes pertes pour Panckoucke, ont été la suite de ces mesures violentes. Les orages de la révolution, la guerre qu'ils ont enfantée, ont empêché les intéressés d'obtenir la réparation de ces préjudices.

Dans toute cette affaire le gouvernement espagnol eut plus d'un reproche à se faire. Devait-il intervenir dans une querelle purement littéraire, et s'offenser des inculpations de l'ignorance? La réputation, l'honneur d'une nation tiennent-ils aux assertions isolées d'un écrivain obsur? Déployer l'autorité en pareilles circonstances, ce n'est pas réfuter la calomnie, c'est l'accréditer, c'est du moins ajouter à sa publicité. L'Espagne devait abandonner à ses écrivains, à ses savans le soin de prouver qu'elle n'était pas aussi dépourvue de lumières, de titres à l'estime et à la reconnaissance de l'Europe que l'avait affirmé Masson de Morvillers. C'est ainsi seulement qu'une grande nation se venge. Les Français

et les Anglais donnent depuis long-temps l'exemple. Non seulement, même en temps de paix, ils se traitent mutuellement avec une extrême sévérité, mais aussi les étrangers leur prodiguent souvent les amères railleries et les invectives. Jamais leurs gouvernemens n'ont pensé cependant à faire de ces injustices nationales des affaires d'état. Une noble fierté, la conscience de ce qu'on vaut, doivent suffire pour rendre impénétrable à de pareilles atteintes: et les Espagnols sont faits pour se ranger avec sécurité derrière cette égide. Il n'était pas nécessaire que leur cour leur suscitât des défenseurs. L'abbé Cavanilles, qui était à Paris depuis plusieurs années,* entreprit spontanément l'apologie de sa patrie contre l'indiscret encyclopédiste; mais ses compatriotes eux-mêmes jugèrent qu'égaré par son zèle il avait dépassé le but. Il était encore plus prodigue en éloges que l'auteur français ne l'avait été en reproches graves. L'un avait tout refusé, l'autre revendiquait tout; aussi pour appuyer ses assertions, fut-il obligé de citer une longue nomenclature d'auteurs, d'érudits, d'artistes, dont la plupart étaient inconnus aux Espagnols eux-mêmes.

* Le même qui postérieurement s'est fait connaître par des ouvrages de botanique très-estimés.

Plus récemment un autre apologiste anonyme entreprit la défense de sa patrie, non avec moins de chaleur, mais d'une manière plus spécieuse, ét m'envoya son manuscrit.

Il y passe en revue les diverses branches de science et de littérature, et prouve que les Espagnols n'ont été étrangers à aucune. Il exalte surtout leurs connaissances dans l'art militaire. Les ouvrages du marquis de *Santa Cruz*, dit-il, ne sont-ils pas traduits dans toutes les langues? les Français eux-mêmes ne citent-ils pas ceux de *Louis Collado* et de *Christophe Lechuga*, sur l'artillerie?

Cette phrase de Masson Morvillers: *que doit l'Europe à l'Espagne depuis deux siècles, depuis quatre, depuis mille ans?* échauffe surtout la bile de l'anonyme. Voici le résumé de sa réponse à cette *impertinente question*. "Il a donc oublié, il n'a donc jamais su, ce Français ignorant, que Ferdinand le catholique chassa les Sarrasins du royaume de Grenade; qu'Isabelle protégea la découverte du nouveau monde; que Charles-Quint triomphait à Pavie, tandis que Magellan traversait le détroit auquel il a donné son nom, et examinait les côtes, les rivières, les ports de l'Amérique méridionale; que Cano faisait, le premier, le tour du monde et avérait son

étendue et sa figure; que Cortès au Mexique, que Pizzarre au Pérou, combattaient, conquéraient, assuraient à l'Europe les précieuses productions des deux Amériques; que les Espagnols portaient à ce nouvel hémisphère les animaux domestiques, l'usage du fer et toutes les branches d'industrie dont profitent à présent les possesseurs des colonies; analysaient ses productions; établissaient la culture du sucre qui a tant rapporté au commerce de la France et de l'Angleterre; étendaient celles du cacao, de l'indigo, de la cochenille, du tabac, du coton; essayaient le quinquina, les baumes, la salsepareille et une foule d'autres plantes médicinales?"

"Vers le milieu du seizième siècle, tandis que les uns triomphaient à Lépante sous don Juan d'Autriche et Bazan, d'autres pénétraient aux Philippines; d'autres longeaient les côtes de la Californié, s'assuraient qu'elle était une presqu'île, découvraient le nouveau Mexique; d'autres enfin parcouraient la vaste étendue de l'Amérique méridionale."

"Ils faisaient adopter leur religion, leurs mœurs, leur langage à des millions d'Américains, y formaient des agriculteurs, des artisans, des soldats, les identifiaient avec la métropole par le patriotisme; tandis que les

autres nations apprenaient aux Indiens dont elles s'aprochaient, l'usage funeste des armes à feu, des boissons enivrantes, n'établissaient avec eux qu'un commerce mesquin de pelleteries, et les formaient par leurs leçons et leur exemple à l'école de la perfidie."

" Opposez à l'état de ces colonies espagnoles, objet de tant de déclamations, la pitoyable situation de Cayenne; celle à laquelle, malgré les gigantesques conceptions des Français, était réduite la Louisiane au moment où ils l'ont cédée à l'Espagne. Nous citera-t-on les Anglais comme des modèles? En usurpant des établissemens sur les côtes de Campèche et d'Honduras, ont-ils civilisé ces peuples? ont-ils fait quelque chose pour leur bonheur? Non, ils les ont tenus dispersés, plongés dans la barbarie, et n'ont exercé sous leurs yeux que la piraterie et la contrebande. Enfin, si la colonie de Surinam a atteint, sous le régime des Hollandais, un certain degré de prospérité, qu'est donc encore de nos jours le reste de la Guyanne hollandaise?"

" Et cependant ce sont là les nations les plus industrieuses, les plus puissantes, les plus commerçantes de l'Europe! Voilà ce qu'elles ont fait pour le bonheur des deux mondes!"

« Que si elles reprochent aux Espagnols l'usurpation d'une partie de l'Amérique, les cruautés qu'ils y ont exercées, voici leur réponse.»

« Ces Anglais, ces Français, ces Hollandais avaient-ils plus de droits sur les colonies qu'ils ont conquises? Comment les ont-ils traitées? Que sont devenus les Caraïbes de leurs Antilles? ont-ils été plus désintéressés, plus humains que les Espagnols? n'on-ils pas été trop heureux de profiter des succès des farouches Flibustiers? que de cruautés n'ont-ils pas commises dans l'Inde pour s'approprier le commerce, l'industrie et jusqu'aux personnes de ses malheureux habitans? et ce ne sont pas des avanturiers désavoués par leur nation qui ont exercé ces horreurs. Elles ont été commandées par la politique des plus habiles cabinets, au milieu des siècles les plus éclairés, dans la patrie des Milton, des Newton, des Montesquieu, des d'Alembert.»

C'est ainsi que l'anonyme a répondu aux inculpations de Masson-Morvillers et des nombreux déclamateurs dont il s'est rendu l'organe. Au reste, ces récriminations prouvent tout au plus qu'aucune des nations modernes n'a rien à reprocher aux autres, quant aux abus de la *prépotence* et aux perfidies de

la politique, mais elles ne décident rien en faveur de l'Espagne quant à ses progrès dans la civilisation, dans le sciences et dans les lettres. C'est de cette partie de la réfutation dont s'est chargé l'abbé Cavanilles. A-t-il rempli son but ?

Deux autres Espagnols ont couru de nos jours la même carrière, et avec une étendue que la matière ne semblait pas comporter. Lampillas a consacré six volumes à faire l'énumération des trésors de la littérature moderne de l'Espagne ; et don Juan Sempere a donné, il y a quelques années, un ouvrage en six volumes in-8°. qu'il intitule : ESSAI d'une bibliothèque espagnole des MEILLEURS ECRIVAINS de Charles III. — Au seul titre de ces deux livres ne croirait-on pas que la nation espagnole est la plus fertile en grands écrivains, la plus savante, la plus éclairée de l'Europe ? la vérité se trouve où elle est toujours, entre les inculpations très-exagérées de l'agresseur français et le pompeux étalage des défenseurs espagnols. Sans doute il y a en Espagne, beaucoup plus qu'on ne croit, des savans qui cultivent dans le silence les sciences exactes ; des érudits qui connaissent à fond l'histoire et la jurisprudence de leur pays ; des littérateurs distingués, des poëtes qui ont de la

chaleur et une imagination brillante et féconde. Mais, de l'aveu même des Espagnols impartiaux, il y a loin encore de l'état actuel des sciences et des lettres à celui du siècle des *Mendoza*, des *Ambroise Morales*, des *Herrera*, des *Saavedra*, des *Quevedo*, des *Garcilaso*, des *Calderon*, des *Lope de Vega*, des *Villegas*, des *Cervantes*, des *Mariana*, des *Sepulveda*, des *Solis*, etc. Les universités d'Espagne n'ont plus la même réputation qu'autrefois. L'industrie; la population ne sont pas à beacoup près ce qu'elles étaient sous Ferdinand le catholique et ses deux successeurs. Les trois derniers monarques ont tâché de faire revivre ces siècles de splendeur; mais les fréquentes guerres, mais le désordre des finances, mais d'autres causes plus actives n'ont encore permis que de faibles encouragemens et des progrès peu rapides. Les lumières sont cependant beaucoup plus repandues qu'elles ne l'étaient il y a cinquante ans. Le règne de Charles III peut citer des sujets distingués dans les diverses branches des sciences et de la littérature: tels que le père *Feijoo* connu par son *Theâtro critico*, dans lequel il a commencé à familiariser les lecteurs espagnols avec les saines idées, et même avec les hardiesses de la philosophie moderne.

Le père *Sarmiento*, auteur de quelques bons ouvrages critiques.

Don Jorge Juan, habile mathématicien, versé surtout dans l'art de la construction des vaisseaux.

Don Juan Iriarte, connu par plusieurs travaux littéraires qui font honneur à son érudition et même à son goût : tous quatre morts il y a environ vingt-cinq ans.

Et parmi ceux que l'Espagne a perdus plus récemment.

Le *père Isla*, jésuite, auteur de plusieurs écrits pleins de sel et de philosophie, parmi lesquels on citera long-temps le *Fray Gerundio*, dans lequel il s'est montré pour les mauvais prédicateurs ce que Cervantes avait été pour les chevaliers errans.

Don Francisco Perez Bayer, instituteur de l'Infant Don Gabriel, qui a enrichi la littérature de plusieurs ouvrages pleins d'érudition. Plusieurs poëtes qui, s'ils n'ont pas eu la verve et la fécondité de leurs devanciers, ont fait preuve d'un gout dont ceux-ci se sont trop écartés; tels sont *Cadahalso*, *Lahuerta*, *don Thomas Iriarte*, connu, même hors de son pays, par une poëme sur la musique, de jolies fables * et quelques comédies.

---

* Quelques-unes de ses fables ont été imitées par

Parmi ceux qui vivent encore, ou sont morts depuis peu, nous nommerons le *comte de Campomanès*, historien érudit, savant jurisconsulte, et un des premiers Espagnols qui aient réveillé par leurs écrits l'attention de leurs concitoyens sur les moyens de vivifier l'industrie.

Le *cardinal Lorenzana*, archevêque de Tolède, * prélat aussi éclairé que bienfaisant.

Le *chavalier Azara*, connu si avantageusement de tous ceux que l'amour des beaux arts a conduits à Rome; éditeur élégant des

---

Mr. de Florian. En 1804 elles ont été toutes traduites par Mr. l'Homandie; mais elles n'ont pas eu en français, il faut l'avouer, le même succès qu'elles avaient eu en espagnol. Les journalistes français, la Décade surtout, ont traité un peu sévérement la traduction et même l'original.

* Vers la fin du règne de Pie VI il fut envoyé auprès de ce pontife, comme pour le consoler de ses disgraces par un marque éclatante d'interêt de le part du premier monarque catholique. Le cardinal Lorenzana resta auprès de lui jusqu'au moment où Pie VI fut transporté en France. Il a ensuite continué de séjourner en Italie; ce qui prouve que la mission inattendue qui l'enleva à son siège, n'avait pas pour seule cause le désir d'envoyer un consolateur au souverain pontife. L'archevêché de Tolède a été donné depuis au fils de feu l'infant don Louis qui porte le nom de comte de Chinchon. Le cardinal Lorenzana est mort en 1803.

ouvrages de Mengs, dont il avait été l'ami, et qui a donné plus récemment une excellente traduction en quatre volumes, de la vie de Cicéron, par Middleton, qu'il a ornée d'une préface et de quelques gravures tirées de son cabinet d'antiques.*

Don Joseph Guevara, don .... Murillo, don Francisco Cerda, et plusieurs autres érudits qui mériteraient d'être beaucoup plus connus qu'ils ne le sont.

Don Eugenio Izquierdo, naturaliste que nos savans ont été à même d'apprécier, et qui est présentement directeur du cabinet d'histoire naturelle.

Don Casimir Ortega, botaniste, membre de la société royale de Londres.

Don Antonio Joseph Cavanilles † autre botaniste, connu encore plus avantageuse-

* Il est mort à Paris en 1804. Il y avait été quelques années ambassadeur d'Espagne; mais sa mission a été féconde en orages. Sa franchise austère lui a suscité plusieurs disgraces. Sa mort a suivi de près la dernière. On a inséré dans le Moniteur de 1804, une notice historique sur sa vie, où l'on trouve des détails intéressans sur son caractère, sur ses connaissances, sur son goût pour les arts, sur la protection constante qu'il a accordée à ceux qui les cultivent, etc.

† Il est mort au mois de juin 1804 en importan les regrets de tous les amateurs de l'histoire naturelle.

ment hors de son pays que le précédent, et qui a publié en 1791, le premier volume, et en 1794, le troisème, d'un ouvrage fort estimé, sous le titre de *Icones et descriptiones plantarum quæ aut spontè in Hispaniâ crescunt, aut in hortis hospitantur*, dans lequel se trouvent décrites et gravées cent trente-six plantes du jardin botanique, cent cinquante-six du royaume de Valence, et un grand nombre des environs de Madrid.

Deux autres botanistes, *Ruiz* et *Pabon*, dont nous avons parlé plus haut.

Don . . . Villalba qui a fixé récemment l'attention publique par son *histoire des maladies épidémiques de l'Espagne.*

Enfin les Espagnols ont à citer en ce moment quelques poëtes comiques et tragiques, dont il sera question à l'article du théâtre, et plusieurs auteurs de poésies légères.

Il est aussi quelques Espagnols qui sont venus parmi nous puiser des connaissances dans les sciences et les arts, et qui nous ont fait hommage de leurs conquêtes. En 1804 deux jeunes élèves de nos plus habiles chimistes, Mrs. *San-Christoval* et *Garriga y Buach* ont publié en espagnol, à Paris même, un ouvrage qui a pour titre : *Curso de Qui-*

mica general aplicada à las artes, et qui prouve du moins que les Espagnols savent mettres leurs voyages à profit.

C'est aussi à Paris et en 1804 que *Don Benito Pardo,* général espagnol, après avoir séjourné quelques années dans cette capitale, a publié dans sa langue un livre divisé en deux parties, dont la première est l'*Examen analytique du tableau de la transfiguration :* et la seconde contient des *observations sur la peinture des Grecs.* L'une et l'autre attestent à la fois le discernement, le goût et même l'érudition de l'auteur; et nous pouvons assurer qu'il a plus d'un appréciateur dans sa patrie.

En général, la littérature est, depuis quelque temps surtout, becoup plus cultivée par, les Espagnols qu'on ne le croit communément. Quoiqu'ils se ressentent encore à plusieurs égards des entraves qui les entourent, ils ne manquent pas de moyens d'être au courant de ce qui se passe d'intéressant chez eux et hors de leur pays. Dans les premières années de notre révolution, et même pendant la guerre, ils ont été fort avides de nos journaux, et se les sont procurées en dépit de toutes les prohibitions. Ils ont d'ailleurs aussi quelque ouvrages périodiques.

Outre la gazette de la cour qui paraît deux fois par semaine, et où l'on rend un compte trés-succinct de tous les ouvrages nouveaux; ils ont un *mercurio historico y politico*, qui depuis long-temps paraît tous les mois, et offre un résumé assez bien fait de tous les événemens politiques de l'Europe. Il a eu long-temps pour rédacteur *Clavéjo*, si connu par les mémoires de Beaumarchais et qui mérite de l'être à d'autres titres. De ses mains il a passé à celles de Mr. de *Peñalver* et n'y a rien perdu.

Les Espagnols ont un autre ouvrage purement littéraire qui, depuis 1784, a paru tous les mois, presque sans interruption, sous le titre de *Memorial Litterario*. L'auteur, qui a été pendant long-temps *Don Joaquin Ezquerra*, et qui est à présent Mr. *Olaves*, y rend un compte intéressant de tous les ouvrages nouveaux et y donne divers morceaux de morale, de littérature, d'économie politique et même de philosophie.

Il y a eu, pendant quelques années, un ouvrage périodique sous le titre *Espiritu de los majores diarios de Europa*, qui, en 1798, a été remplacé par les *Anales de litteratura, ciencias y artes* ou *miscellanea instructiva y curiosa*, où l'on trouve des extraits

des meilleurs journaux étrangers, et plusieurs pièces originales sur la statisque et la géographie.

On pouvait aussi mettre sur la même ligne un journal modelé sur le Spectateur anglais, qui paraissait tous les mois, depuis celui d'avril 1795, sons le titre de *Seminario erudito y curioso de Salamanca;* mais il a été supprimé depuis peu.

Si l'on voulait être exact jusqu'à la minutie, on citerait encore un nouveau journal, *le Regañon* ou le Grondeur, qui n'a pas eu jusqu'ici beaucoup de vogue; le *Corres mercantil de España y de sus Indias*, qui, depuis 1792, paraît toutes les semaines, et plusieurs autres feuilles périodiques, affectées à différentes provinces ou villes principales, mais qui sont d'un médiocre intérêt hors de l'Espagne.

Les étrangers ne savant pas aussi combien les Espagnols ont, sur ce qui intéresse leur propre pays, des ouvrages utiles et complets. Nous allons en indiquer les principaux.

Les plus habiles grammairiens des autres pays ont apprécié depuis long-temps leur dictionnaire de la langue castillane. Les Espagnols ont aussi une bonne *grammatica castellana*, dont l'académie a donné, il y a huit ans, la quatrième édition.

Ils réimpriment leurs meilleurs livres nationaux ; tels sont surtout la *Bibliotheca vetus hispanica*, et la *Bibliotheca nova hispanica*, par Nicolas Antoine, deux ouvrages estimés depuis long-temps par tous les érudits.

Ils ont un *dictionnaire géographique* de l'Espagne, par Monpalau, dont il y a déjà eu quatre éditions, et qui laisse peu de chose à désirer quant à l'exactitude.

Ils ont achevé depuis peu leur *Atlas maritime espagnol*, qui approche de la perfection, bien plus qu'aucune des cartes intérieures de l'Espagne. Car celle qu'a donnée en 1792 don Thomas Lopez, contient plusieurs lacunes et plusieurs inexactitudes, comme je m'en suis aperçu dans le long trajet que j'ai fait en Espagne, postérieurement à sa publication. Des Espagnols très-instruits sur cette matière m'ont assuré seulement que la principauté des Asturies y était tracée avec une précision remarquable.

Dans ces derniers temps les Espagnols ont travaillé à étudier leur pays sous tous les rapports. En 1784, il a commencé à paraître une *Historia critica de España*. L'Auteur *J. Fr. Masdeu*, quoique Catalan, l'a écrite en italien; mais elle a été traduite en espagnol. Cet ouvrage qui remonte aux premiers âges

connus, est rempli de recherches savantes et curieuses, et prouve beaucoup d'érudition et une critique assez saine.

Cet éloge est encore mieux mérité par les frères *Mohedano*, deux religieux pleins d'esprit et de connaissances, mais un peu égarés par leur enthousiasme patriotique. Leur ouvrage intitulé *Historia litteraria de España*, commença en 1779. Il avait déjà neuf volumes in-4to. et excitait un vif intéret, lorsque vers l'année 1786 il déplut au Saint-Office et fut interrompu.

Un ouvrage moins agréablement écrit, très-diffus, mais plus utile, est celui de don *Eugenio Laruga*, qui a déjà donné une vingtaine de volumes sous le titre de *Memorias politicas y economicas sobre la industria, las minas, etc. de España*. Cet ouvrage contient les détails les plus circonstanciés sur les productions de la terre et des fabriques de tout genre dans les diverses provinces d'Espagne. Il prouve au moins que les Espagnols connaissent leurs richesses naturelles et industrielles, et qu'ils sont fort occupés des moyens de les augmenter.

La plupart des sociétés patriotiques publient aussi des mémoires intéressans sur les mêmes objets.

Le goût des sciences et des arts s'est étendu de la capitale aux provinces. Il y a à Seville et à Barcelone une académie de belles-lettres; à Sarragosse et à Valence, une académie des beaux arts; à Valladolid, une de géographie et d'histoire; à Grenade, une de mathématiques et de dessin, etc. etc.

Un établissement plus moderne fournit une nouvelle preuve des efforts du gouvernement pour encourager les connaissances utiles et de l'aptitude de la nation espagnole à la seconder. C'est un corps d'ingenieurs cosmographes créé en 1796. Il a pour directeur un homme habile et versé dans tout ce qui tient à la géographie céleste, terrestre et maritime, *don....Ximenes Salvador*. Ce corps a déjà commencé à remplir avec succès sa destination, en publiant plusieurs cartes, soit des côtes soit de l'intérieur de l'Espagne, faites d'après de nouvelles observations.

CHAPITRE XI.

Véritable état de la littérature espagnole. Education. Fabriques. Chemins. Canaux. Sociétes patriotiques.

Le chapitre précédent présente les principaux titres littéraires des Espagnols modernes. Ils suffisent peut-être pour les laver du reproche de paresse et d'ignorance.

N'exagérons rien cependant. Leur littérature, à beaucoup d'égards, est encore bien stérile. Quelques ouvrages relatifs aux progrès des arts, comme celui de la teinture, l'art vétérinaire,* etc. plusieurs sur la jurisprudence espagnole, un traité élémentaire de mathématiques, par Joseph Radon; une histoire sommaire d'Arragon, jusqu'à sa réunion avec la Castille; une histoire chronolo-

* Un surtout de don Sigismundo Malats, qui a passé quelque temps en France où il a perfectionné ses connaissances dans cet art, à la meilleure école qu'il put y trouver, celle d'Alfort. A son retour en Espagne il a publié les *elementos del arte veterinaria*. Il est présentement le premier des directeurs de l'école établie à Madrid en 1791.

gique de la noblesse espagnole; des notices littéraires d'Espagne, par Mendel; de nombreuses traductions du latin, du grec,* du français, de l'anglais; quelques romans, à la tête desquels il faut en mettre trois publiés par un jésuite retiré en Italie, depuis l'extinction de son ordre, le père *Montengon*; savoir: *El Antenor* ou *de la crianza de un Principe* (de l'éducation d'un prince); *La Eudoxia*, ou éducation d'une femme, et surtout *El Eusebio*, ouvrage en quatre volumes, modelé à quelques égards sur l'Emile de Jean-Jacques; mais d'ailleurs, pas un seul ouvrage vraiment philosophique; en revanche, un grand nombre de livres de piété originaux ou traduits.—Voilà à quoi se réduisent les productions modernes de la littérature espagnole.

Avouons-le; de grands obstacles s'opposent encore à ce que cette aurore des artes et des sciences soit suivie du grand jour qu'elle promet depuis le commencement du siècle dernier.

1°. Ceux qui les cultivent ne jouissent pas encore de cette considération qui élève le génie et qui l'encourage.

* Parmi ces traductions du grec, il faut distinguer celles d'Anacréon, de Théocrite et Bion par Condé.

2°. Ils trouvent encore des entraves trop redoutables dans le fanatisme et ses suppôts, moins persécuteurs sans doute qu'ils ne l'étaient dans les siècles précédens, mais dont la présence muette et la multiplicité suffiraient seules pour prolonger ce *terrorisme* religieux fort au-delà de la sphère de sa plus grande activité.

3°. L'éducation est encore beaucoup trop négligée; ou, ce qui est pire, elle tend à inspirer des principes erronés, des préjugés qui font avorter les heureuses dispositions de la nature, plus communes peut-être chez la nation espagnole que chez aucune autre. Croirait-on que l'expulsion des jésuites n'a fait qu'empirer cette branche essentielle de l'administration? A cette époque on s'exagéra (si cela est possible) l'inconvenient de charger du soin de la jeunesse les corporations religieuses. Les piaristes, connus en Espagne sous le nom d'*Escolapios*, furent les seuls religieux qu'on laissa en possession de quelques écoles; et ce sont encore les moins mauvaises. Partout ailleurs on substitua aux jésuites des professeurs qui peuvent être indifféremment ecclésiastiques ou laïcs, mais qui ne font pas corps, et ne vivent pas sous le même toit. Les jésuites, outre les biens de

la société, avaient des fondations particulières pour différentes chaires. Ce sont les seuls fonds qui aient été destinés à l'entretien des nouveaux professeurs. Ils suffisaient pour des religieux vivant en communauté. Ils sont insuffisans dans le nouvel ordre de choses. Des chaires si peu lucratives ne peuvent être recherchées que par des sujets médiocres. L'institution de la jeunesse en souffre; et c'est un inconvénient auquel le gouvernement ne saurait trop tôt remédier.

Il a depuis peu tenté du moins quelque chose en faveur d'une portion des établissemems d'éducation. Il y avait depuis longtemps en Espagne sept grands collèges (*Colegios mayores*) où étaient élevés et où le sont encore les jeunes gens les plus distingués de la monarchie. C'était de là que sortaient tous ceux qui occupaient des places dans l'administration. Cette prérogative et plusieurs autres, en engendrant mille abus, alimentaient la paresse et l'arrogance dans ces colléges et portaient le découragement dans les autres maisons d'éducation, desquelles étaient obligées de se contenter les familles peu aisées de l'ordre des avocats. Ceux-ci s'en sont vengés enfin sous Charles III. Ils sont parvenus à leur tour à occuper les places les plus

importantes de l'administration, et ont ensuite profité de leur influence pour atténuer les défectuosités de ces grands colléges. D'après leur impulsion, le gouvernment leur a donné en 1777 une nouvelle forme dont on attendait les heureux effets. On les attend encore.

Il s'est du moins occupé beaucoup, et non pas sans succès, de l'éducation militaire. Charles III lui seul a créé quatre éstablissemens pour elle; une école d'artillerie à Ségovie, une d'ingénieurs constructeurs à Carthagène, une de cavalarie à Ocaña, une de tactique à Avila, d'où elle avait ensuite été transférée au port Sainte-Marie. Elles ont d'abord prospéré toutes les quatre, au grand avantage des différens corps auxquels elles appartiennent. Les deux dernières se sont évanouies avec le crédit de leurs fondateurs, les généraux Ricardos et Oreilly, qui sont morts il y a peu d'années, l'un en combattant, l'autre à la veille de combattre contre nous. Les deux autres écoles, celles de Ségovie et de Carthagène, subsistent encore et continuent à fournir des sujets distingués à l'artillerie et à la construction des vaisseaux.

Par tout ce que nous venons de dire on doit juger que les lumières et les divers moyens d'en acquérir ne sont pas si rares en

Espagne qu'on le croit communément ; que la littérature, les sciences et les beaux arts n'y sont pas à beacoup près négligés ; mais qu'ils souffrent de plusieurs entraves et demanderaient plus d'encouragement.

Quant à l'industrie, le gouvernement, depuis le commencement du siècle dernier, s'est occupé avec assez de suite de la restauration des fabriques, que la dynastie autrichienne avait laissées dans la plus déplorable situation. Philippe V en adopta l'idée avec sa facilité ordinaire ; mais il n'eut que des velléités. Ferdinand VI eut dans le marquis de la Ensenada un ministre qui, jouissant d'un grand crédit, tendit á son but avec énergie et persévérance ; qui du moins sut s'entourer de coopérateurs habiles, dont il empruntait les talens et le caractère. Entr'autres opérations utiles, il établit en Espagne des fabriques de tous les genres ; et pour les faire prospérer, il surchargea de droits la sortie des matières premières, prohiba même totalement celle de soies, accueillit les ouvriers transfuges. Valence et Sarragosse datent de son ministère les progrès de leur industrie régénérée.

Quelques-unes de ces fabriques se sont encore perfectionnées sous les deux règnes suivans. Nous avons vu ce que Charles III avait

fait pour celles de Ségovie et de Guadalaxara. Il y en a de draps communs qui prospèrent à *Escary* en Biscaye, à *Bocaïrente*, à *Onteniente*, à *Alcoy* etc., dans le royaume de Valence, à *Grazalema* en Andalousie. Il en est beaucoup d'autres dont nous ferons mention dans le cours de cet ouvrage.

Celles de soie surtout ont été, comme nous le verrons plus bas, un des objets principaux des sollicitudes du gouvernement; et ce n'a pas été sans succès. Celles de galons par exemple se sont tellement perfectionnées dans ces derniers temps, qu'on ne remarque presque plus de différence entre les galons de France et ceux d'Espagne. Il y a des fabriques de chapeaux à Madrid, à Badajoz, à Séville; et depuis plusieurs années, les fabriques étrangères s'aperçoivent de leur concurrence.

L'Espagne doit aussi à la dynastie actuelle le peu de chemins et de canaux qu'elle a. Nous avons vu ce que son gouvernement a déjà fait pour les chemins. Quant aux canaux, il en est encore aux ébauches. Il y en a un à la porte de Madrid, qui devait joindre le Mançanarès au Tage, et faciliter ainsi la communication entre la capitale et la résidence d'Aranjuez. On en a fait deux ou trois lieues; et on en est resté là Celui de Cas-

tille, commencé depuis long-temps, est à peu près abandonné. Nous verrons, en parlant de Sarragosse, où en est celui d'Arragon. Celui qu'on avait projeté dans le royaume de Murcie, après des nivellemens d'abord mal faits, puis rectifiés, après des annonces pompeuses qui demandaient des fonds et qui en ont obtenu, a été enfin reconnu impraticable. Ses actionnaires, au lieu des profits qu'on leur avait fait espérer, devront se contenter de l'intérêt modique que le roi d'Espagne a pris l'engagement de leur payer.

Le gouvernement espagnol adopta en 1784 un projet bien plus brillant, bien autrement utile que celui qu'il a été forcé d'abandonner; c'est celui d'un canal qui, du pied des montagnes de Guadarrama, doit aller se joindre au Tage, puis à la Guadiana, et aboutir au Guadalquiver au-dessus d'Andujar, qui par conséquent vivifierait tout le centre de l'Espagne. Un Français, nommé Le Maur, en avait donné le plan et allait l'executer, lorsqu'il mourut. Mais la résolution était prise, les devis dressés, les fonds assurées. L'entreprise fut confiée aux fils de Le Maur qui avaient hérité des plans de leur père et d'une partie de ses talens. Elle fut interrompue peu après, à cause de quelques difficultiés relatives au cours de ce canal. La guerre est

venue ensuite lui opposer un autre genre d'obstacles. Depuis le retour de la paix on a vainement tenté de faire revivre ce projet. Il paraît abandonné sans retour.

Mais ce qui doit contribuer sourtout à la prospérité de l'Espagne, ce qui cependant n'a pas encore produit tout ce qu'on en attendait, c'est l'établissement des *sociétés patriotiques*, connues sous le nom d'*amis du pays*.

Le premier signal en a été donné par la Biscaye. Il a été bientôt suivi par les autres provinces et par la capitale, qui institua en 1775 sa société patriotique. On en comptait quarante-quatre à la fin de 1788, et soixante-trois en 1804. Le titre de ces établissemens annonce assez quel est leur but. Les citoyens qui les composent s'occupent essentiellement du progrès des arts, de l'agriculture et de l'industrie de leur province. Ils proposent l'examen des questions relatives à ces objets, et décernent des prix à ceux qui les ont le mieux traitées. Ils réveillent la paresse de leurs concitoyens, réchauffent leurs zèle, sollicitent leurs lumières, portent des encouragemens dans les ateliers, des secours et des conseils dans les campagnes, font circuler dans toutes les classes l'ardeur patriotique qui les anime. Jamais un établissement plus louable n'avait fait dès son début, des progrès lus

rapides, n'avait produit une fermentation plus générale. Ceux qui ne voient jamais le bien qu'avec un œil d'envie, ceux dont la nonchalance routinière répugne aux nouveautés, ceux dont l'humeur chagrine s'afflige des succès auxquels ils n'ont pas eu de part, ont essayé de jeter du ridicule sur ces sociétés patriotiques. Ils sont prétendu que leurs membres discouraient beaucoup et agissaient peu, qu'ils exagéraient leur importance, qu'ils traitaient gravement de pompeuses minuties. Sans doute ells n'ont pas encore fait tout ce qu'elles peuvent faire. La modicité de leurs fonds circonscrit encore leurs facultés; mais ce qui importait, c'était de réveiller leur patrie de son engourdissement, d'offrir un stimulant aux talens des artistes, aux travaux des cultivateurs, d'aiguillonner à la fois leur vanité par la perspective de la gloire, leur intérêt par l'espoir du profit: et voilà ce qu'elles ont déjà opéré. Le gouvernement a employé une partie de ses économies, depuis la paix de 1783 jusqu'à la guerre de 1793, à augmenter ses moyens de bienfaisance. Ces établissemens n'avaient à leur début presque d'autres fonds que les contributions volontaires. Le gouvernement a joint à ce modique produit les fonds de la caisse des *spolios y vacantes* qu'on peut comparer à celle qui

existait en France sous le nom de caisse des économats. Charles III, malgré ses scrupules religieux, crut pouvoir consacrer à l'encouragement de ces sociétés une partie des biens de l'église, dont la vacance des sièges épiscopaux laisse au roi la jouissance pendant un certain temps.

Les sociétés patriotiques ont provoqué divers encouragemens pour l'industrie. Eclairé par elles, le gouvernement a remis en vigueur des lois tombées en désuétude. Il a exclu des marchandises étrangéres dont la concurrence pouvait nuire aux fabriques nationales. Il a procuré à celles-ci des ouvriers qui perfectionnent leurs opérations. Ces mesures ont déjà nui et nuiront encore davantage aux autres nations fabricantes et commerçantes. Elles peuvent exciter leurs alarmes et leurs murmures: elles doivent sans doute ranimer leur activité et leur vigilance; mais ne peuvent qu'être applaudies par les bons patriotes de tous les pays. La France pourrait même emprunter de l'Espagne ces utiles établissemens. Sa nouvelle organisation se prêterait facilement à leur adoption. Une société patriotique dans chaque chef-lieu de ses départemens, contribuerait à vivifier cette industrie dont les chefs-d'œuvres sont déjà dans plusieurs d'entr'eux, dont les germes sont dans

tous les autres. De pareilles sociétés trouveraient en France un terrain mieux préparé. Elles y produiraient, sans doute, des récoltes plus rapides et plus abondantes. Prouvons à nos alliés que si nous savons souvent les critiquer avec amertume, nous savons aussi les imiter quelquefois.

La société patriotique de Madrid ne se distingue des autres que par une protection plus immédiate du gouvernement, et par sa situation qui la met plus à portée des lumières et des secours. Elle a peut-être d'ailleurs moins d'objets sur lesquels son zèle puisse s'exercer, parce que la nouvelle Castille est moins variée que les autres provinces dans les productions de son sol, et que l'industrie y est plus bornée. Mais du moins elle s'attache à perfectionner l'agriculture dans les environs de Madrid, à fournir de l'occupation aux enfans des deux sexes, et aux pauvres de cette capitale.

Une parfaite égalité est la loi la plus sacrée de toutes ces sociétés. Là, du moins, on ne connaît point les rangs. L'archevêque de Tolède, le duc de Medina Celi, peuvent s'y trouver assis à côté d'un modeste artisan; et les lumières y sont accuillies, de quelque source qu'elles viennent.

CHAPITRE XII.

Conseil de Castille. Corrégidor et Alcaldes. Législation. Influence des moines, des confesseurs du roi surtout. Autorité de la cour de Rome réprimée. Concordat de 1753. Richesses du clergé. Progrès de la philosophie relativement aux prêtres.

COMME Madrid est le centre des arts et des sciences en Espagne, il l'est aussi du gouvernement. Quoique le monarque n'y réside que quelques semaines par an, et que ses ministres soient toujours auprès de sa personne, cette capitale est le siége de l'administration et de tous les tribunaux suprêmes. Nous allons les passer en revue, ce qui nous conduira à parler des lois, de la religion, des finances, des forces militaires.

Le conseil de Castille tient le premier rang parmi les tribunaux et les conseils d'administration ; car il est à la fois l'un et l'autre. Comme tribunal souverain, il connaît privativement de certaines causes, et reçoit en certains cas les appels des autres tribunaux. Comme conseil, il a l'inspection sur toutes

les opérations intérieures qui intéressent le bien public.

Il est composé de cinq chambres ou *salas*.

1°. La première *Sala de govierno* n'est occupée que des affaires d'administration, et reçoit les *recours* ou appels faits au conseil, pour les faire passer à la seconde *sala de govierno* ou à celle de justice.

2°. La seconde *Sala de govierno* juge les appels qui lui sont renvoyés par la première, et est principalement chargée de tout ce qui a rapport aux fabriques, ponts et chaussées.

3°. La *sala de mil y quinientos* ou de *mille cinq cents*, est ainsi nommée parce que ceux qui appellent devant elle des sentences des tribunaux souverains, sont obligés de déposer *mille cinq cents* ducats, qui sont perdus pour eux s'ils succombent dans appel.

4°. La *sala de justicia* a l'attribution exclusive de certaines causes; et dans les causes majeures on la réunit aux autres chambres.

5°. La *sala de provincia* juge les appels de toutes les causes importantes, et reçoit ceux qu'on interjette des deux lieutenans civils de Madrid et des jugemens des *Alcaldes de corte* en matière civile.

Ceux-ci forment une sixième chambre, sous le nom de *Sala de los alcaldes de casa*

y corte, qu'on pourrait comparer à ce que nous appelions la Tournelle. Madrid est partagé en un certain nombre de quartiers à la police de chacun desquels préside un *alcalde de corte*. Il juge en première instance et concurremment avec les lieutenans civils. On appelle des sentences de chacun d'eux à toute la chambre assemblée qui peut seule prononcer en dernière instance, dans les causes criminelles de son ressort. Ce n'est que dans les cas très-extraordinaires qu'elles sont portées au conseil de Castille.

La salle ou chambre des *alcaldes de casa y corte* était autrefois le tribunal qui suivait partout la cour d'Espagne. Depuis qu'elle est à Madrid ce tribunal s'y est fixé ; et comme il y avait une jurisdiction de province à l'entour de la résidence du souverain, il en a conservé une, à une certaine distance de la capitale.

Le conseil de Castille est le seul tribunal que reconnaissent les grands d'Espagne, et tous ses membres jouissent du droit de *committimus*, comme en jouissaient ceux de nos parlemens.

L'Espagne est partagée, sous le rapport de la justice, en deux chancelleries, celles de Grenade et de Valladolid, auxquelles certaines causes ressortent exclusivement. On

n'appelle de leurs jugemens au conseil de Castille que dans deux occasions ; lors qu'on veut courir le risque de s'adresser à la salle de ce conseil, nommée *mil y quinientos*, ou dans le cas de déni de justice. Chaque chancellerie est chargée exclusivement des causes criminelles des *hidalgos* de son ressort, et de tous les procès qui ont rapport à leur noblesse.

Outre les deux chancelleries, il y a pour toute l'Espagne huit Audiences, sans compter le tribunal particulier de la Navarre, qui a le titre de *Conseil royal*. Les quatres audiences de la couronne d'Arragon, sont celles de *Sarragosse*, de *Barcelone*, de *Valence*, et de *Mayorque* ; et celle de la couronne de Castille sont fixées à *Séville*, à la *Corogne*, à *Oviedo* et aux *Canaries*.

Chacune des chancelleries et chacune des audiences a une chambre criminelle (*Sala de crimen*), qui prononce en dernier ressort les sentences criminelles et les fait exécuter.

A quelques restrictions près, ces tribunaux, chancelleries et audiences, sont également souverains. La différence principale qu'il y ait entr'elles, c'est que les premières expédient au nom du roi, comme le conseil de Castille. Il y a ensuite quelques cas où, des audiences de la Corogne et d'Oviedo, on peut appeler

à la chancellerie de Valladolid, et de l'audience de Séville à la chancellerie de Grenade. Mais des quatre audiences de la couronne d'Arragon, l'appel (en certains cas) est porté droit au conseil de Castille, où les causes en question doivent être jugées selon les lois d'Arragon.

Au reste, les limites de ces différens ressorts ne sont pas assez nettement prononcées, pour qu'il n'y ait pas entre ces divers tribunaux de fréquens conflits de jurisdiction. Tandis que le conseil de Castille ne perd aucune occasion d'étendre la sienne, les chancelleries et les audiences luttent sans cesse contre lui, pour le soutien de leur autorité suprême. Hors les cas d'appel, qui sont des exceptions rares à la règle générale, il n'y a d'autre ressource contre les décisions de tous ces tribunaux souverains que la voie de la révision, qu'en Espagne on nomme *Supplica*. On appelle alors du tribunal à lui-même, en le priant de recommencer le procès.

Les chefs des chancelleries se nomment *présidens*, et ceux des audiences *régens*.

Celui du conseil de Castille a le titre de président ou de gouverneur : ces deux dignités ne diffèrent guère que par des droits honorifiques. Le président du conseil de Castille

doit toujours être un grand d'Espagne. Lorsqu'il paraît en public, il a des prérogatives particulières.

Après une assez longue interruption, cette place fut renouvelée en la personne du comte d'Aranda en 1766, dans un de ces momens de crise où les hommes à grand caractère se rendent nécessaires. Comme il était en même temps capitaine-général de toute la Castille, cette réunion du pouvoir civil et du pouvoir militaire lui donnait une autorité très-étendue qu'il déploya peut-être avec trop d'énergie. Il fit des mécontens et porta ombrage au souverain lui-même. On l'obligea en 1773 de quitter sa présidence pour prendre l'ambassade de France, qu'il a remplie pendant seize ans.

Malgré ce qu'on a dit de M. d'Aranda, pendant et depuis son ministère de sept mois, on se souviendra long-temps en Espagne des talens qu'il a déployés pendant son administration. Madrid surtout n'oubliera pas ce qu'il a fait pour son embellissement, pour sa sûreté et même pour ses plaisirs. C'est à sa prudence et à ses soins que l'Espagne doit l'expulsion des Jésuites, préparée dans le plus grand secret et exécutée sans éclat. Il lui fit connaître sa population, sur laquelle on n'avait que des données très-vagues. Grâces à lui, la vie

dissipée et souvent licentieuse des moines a fait place à des mœurs un peu plus conformes à leur état. L'abus de l'asile que les plus odieux criminels trouvaient dans les églises, a été réprimé. L'autorité temporelle a été défendue contre les prétentions du Saint-Siége. Il a mis des bornes à ces pratiques extérieures de la religion, (les processions journalières connues sous le nom de *Rosarios*), bien plus chères à la fainéantise qu'à la vraie dévotion. Il a même enchaîné, à plusieurs égards, comme nous le verrons plus bas, le pouvoir du fanatisme. Il eût été bien plus loin sans la funeste intervention du confesseur de Charles III, qui, dans tout ce que ce monarque croyait du ressort de la conscience, balançait l'influence du comte d'Aranda.

Après sa démission forcée de la présidence du conseil de Castille, la cour s'abstint pendant dix-huit ans de disposer de cette place éminente. M. d'Aranda fut remplacé par un ecclésiastique prudent et modéré, *Figueroa*, qui n'eut que le titre de gouverneur du conseil. A sa mort le comte de Campomanès, comme doyen de ce conseil, fut chargé des fonctions de gouverneur, dont il n'obtint le titre que quelques années après. Mais quand je retournai en Espagne en 1792, je retrouvai

la présidence du conseil de Castille entre les mains d'un grand d'Espagne, le comte de Cifuentes. Il mourut la même année, et il a eu jusqu'à présent quatre successeurs qui tous ont été bornés au titre de *gouverneur ;* savoir, un ancien magistrat, le comte de la Cañada, connu long-temps sous le nom d'*Acedo y Rico :* ensuite l'évêque de Salamanque qui, à sa mort, a été remplacé par don Joseph Eustache Moreno. Celui-ci, homme estimé, était parvenu par degrés à la première place de la magistrature espagnole. Après lui elle a été donnée au comte de Montario, qui l'occupe en ce moment. C'est un homme adroit, éclairé, bien intentionné, auquel il ne manque peut-être que de connaître d'autres pays que le sien.

La *Camara* est la grande chambre du conseil de Castille ; elle est composée de magistrats choisis par le roi dans ce conseil, et assez ordinairement parmi les plus anciens. C'est proprement le conseil intime du monarque, et en même temps un tribunal souverain pour certaines causes, comme les successions des personnes royales, les contestations relatives aux droits des villes (*Ciudades*). C'est par elle aussi que sont expédiées toutes les grâces. C'est elle qui, par la voie du mi-

nistre de grâce et de justice, propose au roi trois sujets pour chaque place de magistrature qui vaque, pour chaque bénéfice à donner.

Aucune charge de magistrature n'est vénale en Espagne. C'est là une institution assurément louable, sans restriction, au premier aspect: mais n'a-t-elle pas, ainsi que toutes les autres institutions humaines, ses inconvéniens, comme ses avantages? En Espagne du moins, si d'un côté elle laisse plus de marge aux caprices de la faveur et aux ressorts de l'intrigue, de l'autre elle écarte plus sûrement des tribunaux l'incapacité et l'ignorance, et diminue la tentation et les prétextes qu'on pourrait avoir de vendre la justice; mais l'intégrité de ses magistrats, souvent sans fortune, ne doit-elle pas paraître plus suspecte, et leurs modiques honoraires ne sont-ils pas un bien faible rempart contre la corruption? Cependant, malgré les déclamations des plaideurs mécontens, je n'ai pas vu que les juges iniques et partiaux fussent plus communs en Espagne qu'ailleurs. En revanche, les *Escrivanos*, espèce d'hommes de loi qui réunissent à quelques égards les fonctions de procureurs à celles de notaires, ne m'ont pas paru avoir usurpé leur réputation de rapacité et de fécondité en moyens de chicane.

Il y a dans la magistrature espagnole une sorte d'hiérarchie dont on suit assez exactement les degrés. Tous les membres de la *Camara* sont anciens conseillers de Castille: ceux-ci ne parviennent guère à leurs places sans avoir été présidens d'une chancellerie ou d'une audience, ou du moins anciens conseillers d'un de ces tribunaux, ou un des *alcaldes de corte*, qui sont eux-mêmes pris parmi les avocats ou les *corrégidors* ou les *alcaldes mayores*. On n'a hors d'Espagne, sur ce mot d'alcalde que des idées confuses. Je vais tâcher de les éclaircir.

Il y a d'abord deux classes de simples alcaldes qui sont établis, même dans les bourgs et les villages. *L'alcalde ordinario* juge en première instance où il n'y a pas de corrégidor; mais dans les endroits où il y en a un, l'*alcalde ordinario* connaît concurremment avec lui, des causes civiles seulement: l'*alcalde pedaneo*, qui est ordinairement un homme du peuple, n'a d'autres fonctions que celles d'arrêter les délinquans et d'exécuter les ordres du corrégidor ou de l'alcalde mayor.

Les simples alcaldes sont nommés diversement, suivant les priviléges des communes. Dans la plupart ils le sont tous les ans par les corps municipaux *(ayuntamientos)*. En

quelques lieux le sort en décide; en d'autres ils sont à la nomination du conseil de Castille, ou du tribunal de la province, ou du seigneur de l'endroit, qui choisit sur trois sujets qu'on lui propose.

Les *alcaldes mayores* et *corrégidors* sont tous à la nomination du roi, sur la présentation de la Camara. Il y avait dans cette classe de la magistrature un grand vice que le gouvernement réforma, il y a quinze ou vingt ans. Ces places étaient données à des hommes peu fortunés, qui au bout de trois ans rentraient dans l'inaction, et ne pouvaient en sortir encore que par de nouvelles sollicitations. A peine échappés à la misère et près d'y retomber, pouvaient-ils n'être pas tentés de s'assurer des ressources aux dépens des peuples sur lesquels ils avaient une autorité passagère? On s'est enfin déterminé à leur fournir des motifs d'émulation et à venir à l'appui de leur intégrité, en établissant que désormais ils seraient six ans en place au lieu de trois; qu'il y aurait trois classes de Corrégimientos par lesquelles ils passeraient successivement; qu'arrivés au plus haut degré de cette hiérarchie ils obtiendraient ce qu'on appelle en Espagne les honneurs de *Togado*, c'est-à-dire, le titre et les honneurs attachés

aux places de conseillers des tribunaux supérieurs. Ce plan avait été conçu par M. de Campomanès, et fut mis en exécution par M. de Florida Blanca, lorsqu'il parvint au ministère de grâce et de justice. Ce fut de sa part un effort de sagesse qui l'emporta sur un sentiment moins digne de lui. Ces deux hommes, jadis collègues,* jadis rivaux, ne furent jamais amis.

Outre ces trois classes de corrégidors, il y en a encore d'une autre espèce. Ce sont ceux de Madrid et de Séville, deux villes dont la magistrature a une forme particulière. Les corrégidors y sont à vie et ne doivent pas être des hommes de loi. Ils ne sont que chefs de la police, et en cette qualité ils président au corps de ville, aux combats de taureaux, aux actes publics de la ville. Les *tenientes de villa* ont une jurisdiction indépendante de leur au-

* A l'époque où M. de Florida Blanca, alors connu sous le nom de *don Joseph Monino*, fut envoyé de Madrid à la cour de Rome pour l'opération très-épineuse de la suppression des jésuites, il était, ainsi que M. de Campomanès, *fiscal*, c'est-à-dire procureur-général du conseil de Castille. Charles III balança quelque temps entre ces deux collègues qui avaient tous deux beaucoup de lumières. L'idée que Monino avait donnée de son adresse et qu'il justifia si bien à Rome, fit pencher la balance en sa faveur.

torité, mais ils les suppléent dans leur présidence. Madrid et Séville ont outre cela des *regidores*, espèce d'échevins qui veillent aussi à la police, concurremment avec le corrégidor.

A Madrid, dans chaque quartier, il y a un *alcalde de barrio*, espèce de commissaire de quartier, qui, sous l'autorité de l'*alcalde de corte*, veille immédiatement au maintien de l'ordre public. Enfin, il y a un magistrat qui sous le titre de *Superintendente* est spécialement chargé de la police en concurrence avec les *alcaldes de corte*, le *corrégidor*, les *tenientes de villa*, et les *regidores*. Cette place qui ressemble beaucoup à celle des anciens lieutenans de police de Paris, donne à celui qui en est revêtu un grand pouvoir, à la faveur duquel il devient non-seulement un fléau redoutable pour tous ceux qui troublent l'ordre public, mais encore il allarme quelquefois de sa vigilance inquiète et tracassière, jusqu'aux réduits obscurs où on ne respire que la paix. Ceux qui ont habité Madrid vers la fin du règne de Charles III, n'hésiteront pas à placer au bas de ce portrait le nom de *Cantero*, de ce chef de la police qui a été à Madrid pendant plus de dix ans l'épouvantail des faibles plus encore que celui des coupables.

Malgré cette organisation compliquée de la magistrature de Madrid, qui donne lieu à de fréquens conflits de jurisdiction, il faut convenir cependant qu'il y a peu de capitales en Europe où la police soit mieux observée, où il règne plus de sûreté, où le crime échappe moins à la sévérité des lois.

Mais d'après quel code la justice est-elle administrée, tant à Madrid que dans le reste de l'Espagne? On serait fondé à dire que les loix romaines y sont sans force. Il y a même d'anciennes ordonnances qui défendent sous des peines rigoureuses de les citer. Cependant, dans la pratique on y a souvent recours, et les jurisconsultes, sans regarder le code romain comme infaillible, y vont puiser des lumières et des autorités.

L'instruction des procès se fait en Espagne selon le droit romain, à quelques différences près dans les termes et dans l'emploi des documens. Les rapporteurs (*relatores*) sont ordinairement des hommes de loi dont les places lucratives sont fort recherchés. Dans les causes importantes, un des conseillers est nommé pour examiner la procédure et en faire le rapport au tribunal.

Les seules lois authentiques de l'Espagne sont consignés dans les codes publiés par ses

anciens rois. Tels sont la *ley de las siete partidas*, le *fuero juzgo*, et le *fuero real*. Le principal, celui qui est de l'usage le plus habituel, est connu sous le nom de *recopilacion*. C'est la collection de diverses ordonnances des rois d'Espagne depuis les siècles les plus reculés jusqu'à nos jours. On en donne de temps en temps un nouveau recueil où l'on insère toutes les lois publiées depuis la dernière édition.

On avait prétendu que Charles III voulait donner à l'Espagne un nouveau *code criminel*. C'est une erreur; le conseil de Castille lui avait seulement proposé la révision et la réforme d'anciennes lois criminelles dont quelques-unes étaient barbares et dégoûtantes, et avait chargé de cette opération un comité de magistrats présidé par M. de Campomanès. Ce travail, que je ne crois pas encore terminé, donna lieu dans le temps à un traité sur les lois pénales, ouvrage du jurisconsulte Lardizabal, qu'on peut lire avec plaisir et fruit, même après celui de Beccaria.

La torture au reste, qu'on se rappelle en frémissant au seul nom de ce philosophe italien, la torture n'est pas encore formellement abolie en Espagne; elle y trouve même quelques défenseurs. Il n'y a pas plus de vingt ans

qu'un prêtre nommé *Castro* en entreprit l'apologie en forme. L'indignation fut générale. Il fut réfuté d'une manière victorieuse et à la grande satisfaction de la partie saine de la nation.

Le droit canon est le code reçu en Espagne dans toutes les causes ecclésiastiques. La cour de Madrid n'est cependant pas aveuglement soumise au Saint-Siège, comme on serait tenté de le croire d'après le rôle que jouent encore en Espagne ces nombreuses légions de la nouvelle Rome, qui, à l'exemple des anciennes, ont aspiré long-temps à la conquête du monde. Sans doute, la religion et ses ministres y sont en grande vénération. Les prêtres et même les moines s'insinuent et dominent dans beaucoup de maisons, s'y mêlent d'intrigues temporelles, et abusent souvent de la confiance que l'aveuglement leur livre. Ces abus toutefois, même sous le règne pieux des derniers monarques, ont été réprimés à beaucoup d'égards, après avoir été dans la première moitié de ce siècle encouragés par leur exemple. On se rappelle le crédit dangereux dont jouissaient auprès de Philippe V le père Daubenton et ses successeurs du même ordre; auprès de Ferdinand VI, le père Rabago, dernier jésuite qui se soit assis dans le

confessional des monarques espagnols. Le confesseur du dernier roi fut très-long-temps un franciscain, qui était devenu évêque d'Osma, et qui vers la fin aurait assez volontiers assujetti son humilité à accepter les honneurs de la pourpre romaine. Austère et d'une humeur chagrine, il était fort assidu auprès de son pénitent; mais il se mêlait fort peu (quoiqu'on en ait dit) d'objects étrangers à son ministère. Malgré la dévotion de Charles III, il ne l'eût même pas tenté impunément; et, tout en lui marquant beaucoup de confiance, de déférence même, il a plus d'une fois réprimé les saillies de son zèle. Lorsque dans les premières années de mon premier séjour, le théâtre de Sarragosse fut consumé par la foudre, le père confesseur voulut présenter au roi cet accident comme une preuve de l'horreur du ciel pour les spectacles profanes, et les faire fermer dans toute la monarchie. Il fatigua tellement Charles III de ses sollicitations à ce sujet, que ce prince, tout peu irascible qu'il était, lui imposa silence avec une fermeté qui tenait presque de la colère. M. de Florida Blanca, qui avait rapporté d'un long sejour à Rome des idées plus philosophiques que religieuses, contrariait souvent les scrupules chagrins du directeur de la conscience

royale; aussi n'en fut-il jamais aimé. Les confesseurs de la nouvelle cour n'ont point ce fanatisme aveugle. Celui du roi est un cordelier qui a été porté à cette place de confiance par la faveur du prince de la Paix, son concitoyen, et n'a pas tardé d'y joindre un archevêché *in-partibus*. Celui de la reine est depuis plus long-temps en possession du confessional. L'un et l'autre ont, dit-on, de l'esprit et de l'adresse. Ils sont tous deux admis à l'intimité du couple souverain; mais leur crédit s'abaisse, s'efface, comme tous les autres, devant le crédit suprême, devant la source et le canal de toutes les grâces.

Pendant presque tout le règne de Charles III, son confesseur fut assez constamment consulté, dès qu'il s'agissait de disposer des dignités ecclésiastiques dont la collation appartient au roi, et pouvait être regardé comme chargé de la feuille des bénéfices. Mais M. de Florida Blanca ayant obtenu le ministère de grâce et de justice, auquel en pareil cas le droit de présentation appartient, mit un terme aux usurpations du confesseur.

Cette faculté de nommer aux grands bénéfices de leurs états n'est exercée paisiblement par les rois d'Espagne que depuis 1753, époque de la signature du concordat de la cour

de Madrid avec celle de Rome. Jusques alors la collation des bénéfices avait été entr'elles l'objet de fréquentes contestations. On recourut enfin à la voie d'une négociation amiable qui fut confiée de la part de l'Espagne à l'abbé Figueroa, homme d'un caractère doux et insinuant, que j'ai vu depuis à la tête du conseil de Castille. Il résulta de ces conférences le concordat qui a fixé irrévocablement les relations de l'Espagne avec la cour de Rome.

La Saint-Siége y confirma les rois catholiques dans le droit déjà ancien de nommer à tous les bénéfices consistoriaux.

La principale difficulté portait sur les bénéfices à résidence et sur les bénéfices simples. Les papes prétendaient conférer au moins ceux qui vaquaient dans les mois apostoliques. Le concordat en désigna 52 auxquels le Saint-Siége nommerait, avec l'obligation de ne les conférer qu'à des Espagnols. Il y fut stipulé d'ailleurs que ces bénéfices seraient exempts de pensions, et que les titulaires ne paieraient point de *cedulas bancarias*. Ces cédules étaient des espèces de contrats passés avec la chambre apostolique, par lesquels le candidat s'engageait au paiement d'une certaine somme. Souvent il ne l'avait pas. Alors la chambre

apostolique la lui avançait avec un énorme intérêt, et entretenait en Espagne des agens qui veillaient à l'accomplissement de ces engagements. Cet abus, qu'on est assez étonné de voir en Europe s'avancer impudemment jusqu'au milieu du dix-huitième siècle, cet abus faisait passer à Rome près du cinquième du revenu de tous les bénéfices espagnols.

Il n'est pas le seul qu'ait aboli le concordat. Auparavant, le pape disposait de la dépouille des prélates défunts, et du revenu des bénéfices vacans. L'administration de ces fonds était confié à un bureau composé d'Italiens si habiles dans leur gestion, que le quart du produit de ces bénéfices disparaissait sous leurs mains avides. Le Saint-Siége a renoncé à cette source de revenus sous la seule condition que l'administration des *spolios y vacantes* ne serait donnée qu'à un ecclésiastique; ce qui n'empêche pas les rois d'Espagne de disposer de ces produits comme bon leur semble. Cet administrateur emploie une bonne partie des fondes qu'il reçoit, à faire des avances aux nouveaux prélats pour leur établissement. On a remarqué, à la louange du haut clergé espagnol, que jamais la rentrée de ces avances n'a manqué.

Quoique le concordat stipule que le produit de *spolios y vacantes* sera entièrement consacré a des œuvres pies, le roi en destine une portion à l'encouragement de l'industrie, et même à la récompense des militaires. Mais les chapitres, ordinairement chargés de liquider les successions des prélats, et d'administrer les revenus des grands bénéfices vacans, réduisent quelquefois à un quart le produit net de cette gestion passagère.

Comme le concordat privait le Saint-Siége de quelques revenus, la cour de Madrid, pour l'en dédommager, s'est engagée à lui payer, d'une part 600,000 écus romains, et de l'autre 310,000, en lui en faisant l'intérêt à 3 pour cent. Enfin, elle a obtenu par le même concordat, que la bulle de la croisade, dont nous parlerons à l'article des impôts, serait perpétuelle. Outre ces contributions payées par l'Espagne à la cour de Rome et fort allégées par le concordat, cette cour jouit encore du produit des dispenses de mariage, qui peut être évalué à quinze cent mille francs par an.

Depuis cette époque, la cour de Madrid a continué de soutenir avec chaleur les droits de l'autorité souveraine contre les prétentions du Saint-Siége. On se rappelle comment elle accueillit le monitoire de Clément XIII,

contre l'infant de Parme. Le conseil de Castille en fit recueillir tous les exemplaires, et ordonna qu'on en fît autant de toutes les lettres, bulles ou brefs qui se trouveraient contraires aux droits régaliens, renouvelant l'ancienne loi qui portait *peine de mort et confiscation de biens* contre tout notaire et procureur qui oserait les notifier.

A cette occasion, le conseil de Castille, présidé alors par M. le comte d'Aranda, rappela tout ce que les rois d'Espagne, depuis Charles-Quint, avaient fait pour empêcher l'admission de la bulle *in Cœnâ Domini*, en tant qu'elle offensait la souveraineté et la jurisdiction des tribunaux temporels, et enjoignit à tous les archevêques et évêques du royaume d'en empêcher la publication et l'observation dans leurs diocèses.

L'Espagne a aussi, contre les empiétemens de la cour de Rome, la ressource de ses *appels comme d'abus*. Il parut en 1784, un ouvrage espagnol qui traitait cette matière, sous le titre de *Maximas sobre recursos de fuerza y proteccion*. Le clergé, et surtout le Saint-office, dont l'auteur fit réimprimer à la suite de cet ouvrage les anciennes constitutions, voulurent en empêcher la publication; mais le conseil de Castille et le ministère protégèrent ouvertement l'auteur.

C'est aussi sous le règne de Charles III que les droits de la nonciature en Espagne ont été restreints. Malgré diverses ordonnances des rois précédens, les nonces abusaient souvent de la pieuse déférence des Espagnols pour étendre leurs facultés.

Sous la dynastie régnante, ils avaient fait des tentatives qui ne leur avaient pas réussi.

Enfin, en 1771, la cour de Madrid obtint du pape Clément XIV, un bref qui donnait une nouvelle forme à la nonciature; qui substituait à l'auditeur du nonce, seul juge de ce tribunal, une rote modelée sur celle de Rome, et composée de six ecclésiastiques, nommés à la vérité par le souverain Pontife, mais sur la présentation du roi d'Espagne.

On doit observer aussi que l'Espagne a adopté depuis long-temps, sur l'indépendance de la souveraineté, des maximes fort semblables aux quatre fameux articles qui furent sanctionnés par l'assemblée du clergé de France en 1682; et que tout sujet, au moment où un emploi public lui est conféré, est obligé d'en jurer l'observation.

Il y a cependant encore en Espagne un très-grand abus enfanté par la religion mal entendue; c'est l'extrême richesse du clergé et des moines. Depuis la sécularisation des grandes

principautés ecclésiastiqus de l'Allemagne, les plus opulentes prélatures de la catholicité se trouvent en Espagne. Les archevêques de Tolène, de Séville, de Saint-Jacques, de Valence, de Sarragosse, etc. etc. etc. ont plus de revenu que n'en avaient aucun des nôtres. Il y a des monastères, et surtout des chartreuses, dont les biens occupent la plus grande partie des cantons où ils sont situés; et ces fondations religieuses; en dépeuplant, en appauvrissant le pays qui les environne, augmentent encore la misère et la fainéantise, par la charité aveugle avec laquelle elles les soudoient.

Cependant, le gouvernement qui s'éclaire de plus en plus, s'efforce d'atténuer les conséquences de cet ordre de choses. D'abord, la sagesse qu'il apporte dans le choix des prélats, prévient en eux le déploiement de ce luxe scandaleux, qui, en irritant l'indigence, diminue le respect pour la religion; et quoiqu'il y ait encore parmi eux quelques fanatiques, ils sont tous recommandables du moins par leur charité et l'austérité de leurs mœurs. Leur résidence continuelle dans leur siége, leur fait consommer tout leur revenu dans le pays qui le produit. Tous en emploient une grande partie en aumônes. Plusieurs en consacrent une portion à l'encou-

ragement de l'industrie ; et ce n'est pas la seule manière dont les richesses du clergé concourent au bien de l'état. Nous verrons à l'article des impôts, qu'il paie des contributions considérables. Outre cela, la cour de Madrid s'est fait donner par le Saint-Siége la faculté de gréver de pensions tous les grands bénéfices jusqu'à la concurrence du tiers de leurs revenus. Cette faculté a été étendue par un bref en 1783, à tous les bénéfices simples qui rapportent plus de deux cents ducats, environ cinq cents cinquante livres; et pendant la guerre qu'a terminée la paix de Basle et qui a nécessité des augmentations d'impôts, les biens ecclésiastiques, à la vérité avec l'autorisation de la cour de Rome, ont été atteints dans une plus forte proportion que les biens des laïcs.

On a senti en Espagne, plus vivement encore que dans les autres états catholiques, combien il était absurde d'avoir des ordres religieux dont les généraux résidassent hors du pays. En conséquence, les chartreux d'Espagne, malgré les représentations que je fus chargé de faire en 1785, furent détachés de leur dépendance de la grande chartreuse : et le ministre Florida Blanca m'assura à cette occasion, qu'il n'y avait plus dans toute

l'Espagne que deux ordres monastiques qui eussent leurs généraux à Rome, et qu'on n'attendait que la mort de ceux qui vivaient alors pour soustraire ces ordres à une subordination si dangereuse. Il ne paraît cependant pas que cette espérance se soit réalisée.

Philosophe à quelques égards, ce ministre, il faut en convenir, avait sur certains objets des idées très-saines. Il avait vu de près pendant plusieurs années le Saint-Siége et tout ce qu'il a d'imposant au loin; et il avait rapporté de Rome l'habitude d'apprécier avec sagesse les objets de la vénération des fidèles peu éclairés. Roda, son prédécesseur au ministère de grâce et de justice, avait aussi été long-temps à Rome comme auditeur de rote. A son retour à Madrid, quoique habituellement entouré de prêtres et de moines, il avait, il professait même sur les ursurpations de la cour de Rome, des opinions qui paraissaient hardies, qui n'étaient que raisonnables, et il y a conformé plusieurs de ses opérations. Si l'Espagne avait une suite non interrompue d'administrateurs semblables à ces deux hommes, et à quelques autres ministres modernes, elle aurait bientôt achevé de secouer ces chaînes sacrées, dans lesquelles elle se débat depuis deux siècles.

Dans celui-ci toutefois, ses progrès ont été assez marqués. Nous en avons d'autres preuves que celles que nous venons de citer. La sévérité avec laquelle la cour de Madrid a traité la société de Jésus; la vigueur soutenue avec laquelle elle a fait poursuivre à Rome son entière extinction; la tranquillité de la nation à la vue de ces mesures, ont prouvé que l'Espagne n'était pas tout-à-fait aussi soumise qu'on le croit communément, au joug de la superstition et à l'empire absolu des moines.

CHAPTER XIII.

Le pour et le contre sur l'inquisition Enumération des auto-da-fés *les plus récens. Aventures de M. Olavidé. Etat présent de l'inquisition. De la* Santa Hermandad.

Il y a encore en Espagne une institution religieuse, à laquelle la philosophie gémit de voir ce royaume asservi. Je veux parler du Saint-Office, de ce tribunal auquel on a depuis long-temps prodigué toutes les qualifications qu'il mérite, et qui a encore en Espagne deux puissans soutiens, la politique et la religion.

La franche impartialité avec laquelle je m'étais expliqué sur l'inquisition dans la première édition de cet ouvrage, m'a valu des reproches de genres bien différens. D'un côté, quelques Espagnols, très-éclairés à d'autres égards, m'ont accusé d'avoir fort exagéré les couleurs sous lesquelles j'avais peint le Saint-Office. De l'autre, des Français, après la lecture du tableau que j'en avais tracé, m'ont qualifié de *bon homme* et presque d'*imposteur*. Pressé entre ces deux écueils, que doit-on faire?

Dire ce qu'on a vu, dire ce qu'on pense; c'est ce que j'avais fait, c'est ce que je vais faire encore.

Les défenseurs de l'inquisition prétendent que l'autorité souveraine trouve en elle un moyen de se faire respecter, qui, enchaînant les consciences des sujets par une terreur salutaire, offre un garant de plus de leur soumission; qui prévient dans le dogme ces variations, ces incertitudes dont le repos des sociétés a été si souvent troublé. Ils prétendent que la religion y gagne la conservation de son unité et de sa pureté; et ils attribuent à l'inquisition la tranquillité dont l'Espagne a joui, tandis que les autres états chrétiens de l'Europe étaient livrés à toute l'âcreté des querelles religieuses, au zèle turbulent des novateurs.

D'autres vont encore plus loin. Croira-t-on qu'un magistrat, distingué d'ailleurs par ses lumières, *Macanaz*, le même qui avait adressé à Philippe V des représentations énergiques contre les usurpations du Saint-Office, écrivit en 1736, un ouvrage qui a été publié pour la première fois en 1788, et qui a pour titre *Defensa critica de la Inquisicion.*

Macanaz y dit que les hérétiques mêmes conviennent que le Saint-Office ne saisit personne sans que son délit ait été prouvé par

cinq témoins, et ne condamne que lorsque deux de plus viennent confirmer ces premières dépositions, ou d'après l'aveu de l'accusé lui-même; qu'à la première et à la seconde fois il absout, si l'accusé demande pardon; qu'il ne prononce sur les erreurs qu'après *l'avis des docteurs les plus éclairés;* que l'accusé est bien soigné en prison; qu'il est écouté toutes les fois qu'il demande à l'être; qu'on lui lit les chefs d'accusation et qu'on ne lui cache que le nom des témoins; mais que s'il y a *erreur prouvée*, de sa part, et qu'il ne la rétracte pas, la justice séculière lui applique les peines portées par la loi.

Il y a certainement un fond de vérité dans ce tableau qui, fût-il parfaitement exact, ne diminue cependant pas l'horreur qu'on doit vouer à l'inquisition. Il paraît avéré (autant qu'on peut avérer des détails sur lesquels on impose aux intéressés, sous les peines les plus effrayantes, un silence absolu), il paraît avéré que les prisonniers de l'inquisition, inaccessibles, il est vrai, à toute visite du dehors, sont assez bien traités, assez bien nourris; que les tortures physiques auxquelles on prétend qu'ils sont livrés, sont de ces chimères inventées par un ressentiment assurément bien juste, et propagées par la crédulité qui se

plaît aux choses extraordinaires, ou qu'elles sont du moins très-rares.

Macanaz ajoute que, de l'aveu des plus grands ennemis de l'inquisition, ceux qui vont se dénoncer et se repentent, sont traités avec douceur ; qu'elle pardonne même à ceux qu'elle fait saisir, s'ils se rétractent ; qu'on la calomnie en disant que c'est *par avidité* qu'elle confisque les biens des coupables, puisque cette confiscation est faite au profit du roi.— Mais que penser de Macanaz et de l'objet de son apologie, lorsqu'il dit avec une gravité dérisoire que l'inquisition *n'impose aucune peine* à ceux qui s'obstinent dans leurs erreurs, et *ne demande autre chose sinon qu'on n'ôte pas le vie aux coupables;* que s'ils se convertissent elle se borne à leur appliquer les peines canoniques; mais que l'épée de la justice que le roi tient déposée dans le tribunal pour le châtiment des coupables ne *laisse pas de se rougir quelque fois de leur sang?*.... Qu'alors même il le fait dans la SAINTE VUE de convertir plusieurs par la mort d'un seul, *comme cela arrive ordinairement*....J'omets les réflections; le silence de l'indignation est la seule réplique qui convienne à de pareilles phrases sous la plume d'un magistrat! d'un pretendu philosophe ! et au dix-huitième siècle !

Un des grands moyens de défense de Macanaz est la récrimination. Il fait en conséquence un tableau affreux du règne persécuteur d'Elisabeth ; il cite les atrocités exercées contre les hérétiques en France même. Selon lui les procédés de l'inquisition sont des modèles de justice et de douceur, en comparaison de ces horribles traitemens.—Ainsi, suivant Macanaz, et sans doute suivant ceux qui l'ont fait imprimer et réimprimer, parce que nos ayeux furent aveugles et atroces, ceux qui de nos jours le sont un peu moins qu'eux, ou plutôt ceux qui donnent froidement à la cruauté du fanatisme, les formes de la justice et sont d'autant plus coupables qu'ils n'ont pas même pour excuse l'ivresse des passions, ceux-là ont des droits à l'estime et au respect ; et parce qu'ils n'exterminent pas en masse comme Pizarre, ils sont des modèles d'humanité comme Fénélon !

Les antagonistes anciens et modernes de l'inquisition soutiennent au contraire qu'elle a constamment écarté les lumières de l'Espagne ; qu'elle y alimente la superstition ; qu'elle y tient les âmes dans cet assujettissement servile, propre à réprimer les élans vigoureux du génie, qui produisent les grandes choses dans tous les genres ; qu'en resserrant les

cœurs par la crainte, elle prévient les doux épanchemens de la confiance et de l'amitié; qu'elle bannit des relations les plus intimes tout ce qui en fait le charme; qu'en un mot elle condamne depuis deux siècles l'Espagne à l'ignorance et à la barbarie.

Ce tableau du moins n'a rein de fort exagéré ; mais comme je me suis interdit les déclamations, je soutiendrai, malgré mon horreur pour l'inquisition, que dans notre siècle elle se ressent en Espagne de la révolution qui s'est opérée partout dans les mœurs. Si cette révolution n'a pas altéré la constitution primitive du Saint-Office, elle en a du moins tempéré les rigueurs; elle les a rendues moins éclatantes et plus rares. Ces temps ne sont plus où de fréquens *auto-da-fés* étaient des solennités pompeuses, dont l'appareil, sous prétexte d'honorer la religion, insultait à l'humanité ; où toute la nation accourait comme à un triomphe; où le souverain et toute sa cour croyait, en y assistant, faire l'acte le plus méritoire aux yeux de la divinité; où l'on jouissait du tourment des victimes livrées a la fois aux bourreaux et aux malédictions du peuple; où l'on célébrait dans des écrits publics tous les détails de ces fêtes barbares, la

part qu'on y avait prise, et jusqu'au plaisir qu'on y avait goûté.

A la suite de l'auto-da-fé de 1630, il parut un ouvrage qui en contenait la relation la plus circonstanciée. L'auteur paraît s'y délecter comme à celle d'une réjouissance publique. " Il va rapporter," dit-il, " avec une exactitude intéressante, toutes les circonstances de ce triomphe si glorieux de la foi, avec le catalogue des seigneurs qui s'étaient rendus familiers, et le sommaire de la sentence des coupables."

Les censeurs approuvent avec la plus grande emphase l'ouvrage qui, disent-ils, " par la majesté de son sujet, doit paraître non-seulement aux yeux de l'Espagne, mais encore à ceux de tout le monde."

L'examinateur renchérit encore sur les censeurs. " L'auteur," selon lui, " a répondu à l'attente d'une chose si désirée, dans un moment où la curiosité en faisait l'objet de ses vœux, et où la pieuse impatience des vrais fidèles se plaignait de son retard." Il est au-dessus de tout éloge pour avoir décrit avec une scrupuleuse attention tous les détails de cette *cérémonie merveilleuse*.

Dans le cours de sa description l'auteur célèbre plusieurs fois le zèle pieux du monarque qui assista à *l'auto-da-fé*.

"Ce prince," dit-il, "ayant donné à entendre qu'il serait *bien-aise* d'être présent à la célébration d'un *auto-général*, le conseil (de l'inquisition) crut lui donner une marque de respect, en lui offrant l'occasion de répéter l'exemple admirable de son auguste père Philippe IV." Le grand inquisiteur alla en conséquence baiser la main de sa majesté, en l'assurant *qu'il allait faire au plutôt des dispositions pour le prompt accomplissement d'une œuvre qui lui était si agréable.*

"Ce fut," dit-il en finissant, "une grande consolation pour les fervens, un sujet de confusion pour les tièdes, et d'étonnement pour tous les assistans, d'être témoins d'une constance digne d'être admirée pendant bien des siècles. Depuis huit heures du matin sa majesté se tint à son balcon, sans que la chaleur l'incommodât, sans être gênée par la grande affluence, et sans que des cérémonies aussi longues lui causassent de l'ennui. Sa dévotion et son zèle furent tellement supérieurs à la fatigue, qu'il ne sortit pas même un quart d'heure pour manger: et à la fin de la cérémonie, il demanda s'il y avait encore quelque chose et si l'on pouvait s'en aller."

Les Espagnols modernes sont bien loin de cette cruauté froide, qui ferme les cœurs à

la piété ; et ils peuvent du moins plaindre impunément le petit nombre de victimes qui éprouvent encore les rigueurs du Saint-Office.

Elles ont d'ailleurs été rares dans ce siècle, qui n'a pas même vu un seul *auto-da-fé* général, tel que celui dont je viens de parler.

En 1714, des moines dont le couvent était voisin d'un monastère de religieuses, furent convaincus d'avoir abusé de l'ascendant qu'ils avaient pris sur elles, pour les porter à des désordres qu'ils couvraient du voile de la religion. Le Saint-Office condamna les plus coupables à la mort et les livra, selon l'usage, au bras séculier.

Onze ans après, l'inquisition exerça un autre acte de sévérité dont aucune circonstance ne peut atténuer l'horreur. Elle découvrit à Grenade une famille de Maures, qui s'occupait paisiblement de fabriquer des soieries, qui même excellait dans cet art. Ses lois anciennes, qu'on croyait tombées en désuétude, s'armèrent cette fois de toute leur rigueur, et cette malheureuse famille fut brûlée vive.

En 1756, l'inquisition jugea sept accusés détenus dans ses prisons. L'un qui avait été faussement accusé, fut absous. Les trois faux témoins qui l'avaient dénoncé, et dont l'un

était sa propre femme, furent bannis pour huit ans et condamnés à deux cens coups de fouet, qu'ils ne reçurent pas. Un autre accusé subit cette peine. Sa sentence le déclarait *hérétique, apostat, judaïsant et flottant dans sa doctrine*, quatre qualifications assez difficiles à concilier. Le seul crime de l'un des sept, qui était de Toulouse, consistait dans son titre de *franc-maçon*. Sa sentence prononçait son bannissement perpétuel et la confiscation de ses biens.

Tout ce jugement portait du moins plutôt le sceau de l'ignorance que celui de la cruauté. Mais en 1763, il y eut à Lerena un *auto-da-fé* particulier à la suite duquel quelques hérétiques obstinés furent livrés aux flammes.

L'obscurité de ces malheureuses victimes empêcha que leur châtiment n'acquît une certaine publicité; et la terreur universelle qu'inspire le nom seul de l'inquisition, semblait s'être affaiblie. Le roi avait même en 1762 restraint les droits de ce tribunal. Le grand inquisiteur ayant publié contre la volonté expresse de S. M. une bulle qui proscrivait un livre français, il fut relégué dans un couvent à treize lieues de Madrid. Du fond de son exil il chercha à s'excuser, en allégant l'usage immémorial qui attribuait au

Saint-Office le droit exclusif de prohiber les livres dangereux. Il obtint sa grâce au bout de quelques semaines; mais le roi, après avoir pris l'avis de ses ministres et de son conseil de Castille, donna une cédule qui portait:

Qu'à l'avenir le grand inquisiteur ne pourrait publier d'édits, que lorsqu'ils lui auraient été envoyés par le roi.

Que lorsqu'il recevrait des brefs, par lesquels des livres seraient prohibés, il eût à se conformer aux lois du pays et à publier la prohibition, non en alléguant le bref, mais en vertu de l'autorité que lui donnait sa place.

Qu'enfin le Saint-Office, avant de condamner un livre, en citerait l'auteur devant son tribunal, pour entendre ce qu'il aurait à dire pour sa défense.

Ce petit triomphe pensa être très-court. Le confesseur du roi fit révoquer dès l'année suivante la cédule de 1762. Mais M. d'Aranda parvint à la faire revivre, en se conciliant le concours d'un conseil mixte, composé de magistrats et d'évêques, qui avait été créé à l'occasion de l'expulsion des jésuites.

Ce ne fut pas son seul effort pour circonscrire les droits du Saint-Office. Il crut quelque temps pouvoir lui enlever celui de s'approprier tous les biens des condamnés; mais

on objecta que le produit de cette institution fournissait en grande partie au salaire des employés du tribunal ; qu'il eût fallu créer, pour y suppléer, un fonds de plus de six cent mille francs, etc. La réforme fut ajournée.

Il fut plus heureux dans une autre tentative. Chef du conseil de Castille, qui s'est toujours montré zélé défenseur des droits de la souveraineté, prenant sur quelques prélats en crédit l'ascendant de son caractère et de ses talens, et flattant d'ailleurs leur éloignement secret pour un tribunal enrichi des dépouilles de l'épiscopat, il obtint en 1770 une cédule royale qui bornait la jurisdiction de l'inquisition aux seuls crimes de l'hérésie contumace et de l'apostasie, et lui défendait de faire subir aux sujets de sa majesté *l'opprobre de la prison,* à moins que leurs crimes ne fussent évidemment prouvés. C'était la renfermer dans des bornes fort étroites. Cette victoire ne scandalisa en Espagne qu'un petit nombre de gens faibles ou fanatiques. Elle fut célébrée, exagérée même dans les pays étrangers. On y crut toucher au moment où le monstre que la philosophie poursuivait depuis long-temps serait enfin terrassé.

La retraite de M. d'Aranda, qui suivit de près, n'avait pas dissipé cette illusion, parce

qu'on voyait encore à la tête de l'administration des citoyens éclairés, qui, malgré leur respect pour la religion, étaient imbus des mêmes principes. La sécurité s'était rétablie; elle avait pour garans, la bonté et la modération du monarque, les maximes tolérantes des principaux dépositaires de son autorité. Le temps des rigueurs sacrées semblait passé; le Saint-Office, en un mot, paraissait assoupi, lorsque tout-à-coup il signala son réveil en 1777, aux dépens d'une illustre victime; et avec lui se réveillèrent en Espagne la terreur et le faux zèle, et au-delà de ces frontières l'indignation des apôtres d'une sage tolérance.

Don Pablo Olavidé, né au Perou, était parvenu par ses talens à une des premières places de l'administration, celle d'intendant des quatre royaumes d'Andalousie et d'*Assittente* de Séville. Ses succès dans ce poste important avaient excité l'admiration, la reconnaissance, mais surtout l'envie, lorsqu'on lui offrit un nouveau moyen de signaler son zèle.

Le roi conçut le projet de défricher et de peupler cette partie de la Sierra Morena que traverse la route de Madrid à Cadix, canton autrefois habité et cultivé, mais qui depuis s'était couvert de bois, et était devenu le re-

paire des brigands et des bêtes féroces. Cette mission fut confiée à M. Olavidé ; il la remplit de la manière la plus distinguée ; mais il ne put éviter l'écueil ordinaire des grandes entreprises. Il fit des mécontens. Il s'attira surtout l'aversion du père Romuald, capucin allemand, qui, muni d'une patente de son général, par laquelle il était déclaré préfet des nouvelles missions, affecta une autorité illimitée dans tout ce qui tenait, même de loin, à la religion. Il éprouva surtout des oppositions de la part de M. Olavidé qui d'ailleurs l'accueillit et l'admit même à son intimité. L'ambition trompée du moine s'irrita. Quelques propos échappés à M. Olavidé servirent son ressentiment. Il nourrit la malveillance de quelques colons, ses compatriotes, et se servit d'eux pour discréditer le nouvel établissement et son chef. Les mémoires qu'ils firent remettre au conseil de Castille contenaient les inculpations les plus graves contre M. Olavidé. Celui-ci fut tout-à-coup mandé à la cour au mois de novembre 1775, pour y traiter de différens sujets relatifs à sa mission.

Tandis qu'il vivait tranquillement à Madrid, le hasard lui découvre la trame qui s'ourdissait contre lui. Des lettres interceptées lui apprennent que le père Romuald conjurait

sa perte, et qu'il se flattait même de l'appui d'une grande cour.

Il sut, par une autre voie, que dès l'année précédente, le moine vindicatif l'avait accusé auprès du ministre, de manquer d'égards pour le culte, d'avoir des livres défendus; que récemment il l'avait dénoncé à l'inquisition.

Ces découvertes ne troublent pas encore sa sécurité. Il cherche des apologistes auprès du trône. Il va trouver le grand inquisiteur, proteste de la pureté de sa croyance, offre de rétracter les propos qu'on pouvait lui reprocher. Depuis plus d'un an qu'il était à Madrid, il avait mené la conduite la plus exemplaire; mais rien ne put conjurer l'orage qui menaçait sa tête.

Le 14 novembre 1776, un grand d'Espagne en qualité d'*alguasil Mayor* de l'inquisition, accompagné des ministres de la justice, vient l'arrêter et le conduire dans les prisons du Saint-Office, tandis qu'à la Caroline où était restée sa femme, à Séville, son domicile ordinaire, ses biens, ses livres, ses papiers sont saisis. Dès cet instant, il fut perdu pour sa femme, pour ses parens, pour ses amis. Pendant deux ans ils ignorèrent tous quelle partie de l'univers il habitait, s'il respirait encore, et tous avaient renoncé à l'espoir de le revoir.

J'arrivai en Espagne, pour la première fois, lorsque cet événement était tout récent. Je fus témoin des diverses impressions qu'il avait produites. Les rivaux d'Olavidé, les envieux, quelques dévots de bonne foi dans leur zèle amer pour la cause de dieu, le regardèrent comme un triomphe. Plusieurs citoyens à principes austères n'y virent qu'un juste châtiment pour des imprudences, qui ailleurs auraient eu d'autres juges, mais ne seraient pas restées impunies. La consternation fut cependant le sentiment le plus général. Chacun commença à trembler pour lui-même, à craindre de trouver, jusque dans ses liaisons les plus intimes, des espions et des accusateurs. Les cœurs se resserrèrent et se flétrirent. Comment se livrer désormais, dans son intérieur, aux doux épanchemens de la confiance et de l'amitié ? Quel homme assez sage, assez sûr de lui-même pour calculer toutes ses démarches, pour mesurer tous ses propos, pour ne jamais fournir de matière aux délations d'un ennemi caché, d'un domestique vendu, d'un ami, d'un fils même égaré par ses scrupules ? Le Saint-Office, à la vérité, est encore plus juste peut-être qu'il n'est sévère, mais ses formes sont si redoutables ! comment conjurer des foudres qui se préparent

dans le silence et dans l'obscurité de son dédale inaccessible ?

Tels étaient les raisonnemens que dictait la terreur pendant la détention de M. Olavidé. L'assoupissement apparent de l'inquisition avait rétabli la sécurité ; son réveil subit effraya tout le monde. Cette première impression fut d'ailleurs prolongée par d'autres circonstances. Les moines crurent que le moment était venue de reprendre leur empire. A peine M. d'Olavidé avait-il été arrêté, qu'on apprit qu'à Séville une mission de capucins se livrait à tous les excès de son zèle, déclamait avec fureur contre les théâtres profanes. Dans le même temps les inquisitions des provinces partageaient le triomphe de celle de la capitale, et faisaient l'essai de leurs forces renaissantes. On vit celle de Cadix renouveller, avec le plus grand appareil, une cérémonie qu'elle avait omise depuis un demi-siècle, et qui se répète, tous les ans, à Madrid, celle de faire la lecture solennelle de tous les décrets du Saint-Office, des bulles qui fondent son pouvoir, de tous les anathèmes dont il frappe les crimes contre la religion. Il semblait que le Saint-Office voulut insulter aux allarmes publiques.

Cependant le procès de M. Olavidé s'instruisait dans le plus profond secret. Son sort fut enfin décidé, après deux ans et sept jours d'une détention rigoureuse qui l'avait séparé du monde entier.

Le 21 novembre 1778, il se tint, dans l'intérieur de l'hôtel de l'inquisition, une assemblée à laquelle furent invitées quarante personnes de différens ordres, parmi lesquelles se trouvaient plusieurs grands d'Espagne, des officiers généraux, des prêtres et des moines.

Le coupable y parut vêtu de jaune, portant à la main un cierge vert et assisté de deux ministres du Saint-Office. On y lut tous les détails de la procédure. La pièce la plus intéressante était la relation circonstanciée qu'il avait faite lui-même de sa vie entière. Il y avouait que dans ses voyages, il avait fréquenté les esprits forts, nommément Voltaire et Rousseau; qu'il était revenu en Espagne imbu de préventions contre le clergé, et persuadé que ses priviléges et les opinions de l'église romaine s'opposaient à la prospérité des états; que depuis qu'il s'était trouvé à la tête des colonies de la Sierra Morena, il s'était expliqué *témérairement et sans réflexions* sur les obstacles qui retardaient leurs progrès, sur l'infaillibilité du Pape, sur les tribunaux de l'inquisition.

Vinrent ensuite les dépositions de soixante-dix-huit témoins, qui l'accusaient d'avoir souvent parlé le langage des esprits forts; d'avoir jeté du ridicule sur les pères de l'église, etc. L'accusé avouait plusieurs de ces inculpations, en niait quelques-unes, assurant d'ailleurs que les propos qu'on lui imputait étaient tous partis de la source la plus pure: que quelques-uns avaient eu pour objet d'animer au travail les colons confiés à ses soins, et dont l'oisiveté prenait pour masque les pratiques extérieurs de la religion: qu'en s'élevant contre les inconvéniens du célibat, il avait eu en vue d'encourager la population si nécessaire à la prospérité de sa patrie.

Ces moyens de se disculper n'avaient paru ni respectueux, ni concluans. On lui faisait surtout un crime d'avoir employé toutes sortes de ressorts pour égarer la justice du Saint-Office, pour intercepter ses lettres, pour engager les témoins qu'on lui opposait à se rétracter; et ces griefs étaient prouvés par des écrits de sa propre main.

Bref, le tribunal le jugea atteint et convaincu de tous les torts qu'on lui imputait, et prononça la sentence qui le déclarait *hérétique en forme.* Il en interrompit la lecture pour repousser cette qualification. Ce fut le

dernier effort de sa constance. Il tomba évanoui du banc sur lequel il était assis. Quand il eut repris ses sens, on continua la lecture de la sentence. Elle portait la confiscation de tous ses biens, le déclarait inhabile à posséder aucune charge, l'exilait à 20 lieues de Madrid, des maisons royales, de Séville, le théâtre de son autorité éclipsée, de Lima, sa patrie; elle le condamnait à être enfermé, pendant huit ans, dans un monastère où il devait lire des ouvrages de piété qu'on indiquait, et se confesser une fois tous les mois. Il fit ensuite son abjuration solennelle, et fut absous des censures qu'il avait encourues, avec tout l'appareil prescrit par les canons.

Les assistans, tous orthodoxes comme on peut croire, assurent qu'il donna des marques non équivoques de résignation et de repentir, et ne purent lui refuser un mouvement de compassion.

On a prétendu que le monarque et même le grand inquisiteur avaient adouci la rigueur de sa sentence; que quelques-uns des juges avaient opiné pour la mort, plusieurs au moins pour une peine publique et afflictive; que le parti de la sévérité avait surtout pour appui le confesseur du roi, fanatique atrabilaire, qui croyait que le scandale ne pouvait être réparé que par un châtiment éclatant.

Il était au reste fort difficile d'avérer tous ces détails. La crainte avait enchaîné d'un côté l'indiscrétion, de l'autre la curiosité. Une conjecture, une question pouvait être mal interprêtée, et empoisonner la vie de son auteur. On réalisait le tableau que nous trace Tacite, *Vit. Agricolæ : adempto per inquisitiones et loquendi et audiendi commercio;* ou un tableau beaucoup plus moderne et non moins effrayant.

Avouons cependant que cette crise ne fut pas longue ; les esprits se rassurèrent bientôt ; on savait que Charles III était enclin à la bonté ; que le ministre qu'il venait d'appeler auprès de lui ne l'était pas au fanatisme.

Les circonstances mêmes où se trouvait la victime, contribuèrent à dissiper la terreur publique. Ses talens et ses succès avaient excité les regards de l'envie, avant d'exciter l'animadversion du Saint-Office ; et les citoyens, devenus plus calmes, espéraient se faire de leur obscurité un rempart contre les rigueurs de ce tribunal. La suite prouva d'ailleurs qu'elles n'étaient que passagères, et que des principes plus doux dominaient dans le conseil intime du roi.

M. Olavidé, à peine enfermé dans un couvent de la Manche, s'étant plaint du déran-

gement de sa santé, obtint la permission d'aller prendre des eaux minérales qui étaient dans le voisinage; bientôt après, celle d'aller en chercher en Catalogne, qu'il espérait lui être plus salutaires. Là, près de la frontière, il trompa facilement, comme on l'avait espéré sans doute, la vigilance de ses gardiens; et disant, ou croyent dire un dernier adieu à sa patrie, il passa en France, où sa reputation l'avait précédé, et où il fut accueilli comme un martyr de l'intolérance.*

Quelques mois après sa fuite, le roi d'Espagne, cédant pour la forme aux instances de son confesseur, dont la soif de persécution n'était pas étanchée, le fit réclamer auprès du cabinet de Versailles. On lui répondit amicalement, que les délits de M. Olavidé, quelques graves qu'ils parussent en Espagne, n'étaient pas de ceux dont les états policés étaient convenus de se livrer réciproque-

* A son début il y fut recherché par la philosophie, consolé par l'hospitalité et célébré par les poëtes. C'est de lui que Roucher dit, à la fin de son poëme des mois, qui parut à la même époque.

Que de l'Ibère enfin la pieuse furie
Flétrissait un vieillard, l'honneur de sa patrie.
Et solennellement replaçait aux autels
L'hydre avide de l'or et du sang des mortels.

ment les auteurs, et la cour de Madrid n'insista pas.

Aussitôt après son évasion, il trouva d'abord un asile à Toulouse, d'où une fausse alarme le fit fuir en Suisse. Il vint ensuite se fixer à Paris, où, sous le nom de comte de *Pilos*, il mena, au sein des arts et de l'amitié, une vie heureuse et paisible; qui l'eut bientôt consolé de la perte de ses places et de son crédit. Au bout de dix ans, la révolution française, qu'il avait pressentie et désirée sans doute, est venue lui offrir, vers la fin de sa carrière, un spectacle d'un nouveau genre. Il a entendu gronder la foudre autour de lui, il a même été pendant quelques mois menacé d'en être frappé. Passant dans de justes angoisses le temps à jamais mémorable de la *terreur*, il a appris ce qu'il ne soupçonnait pas quinze ans auparavant, qu'il y avait sous le ciel quelque chose de plus redoutable que l'inquisition. Il s'est depuis retiré dans une campagne près des bords de la Loire. Là, sa tête vive s'est calmée, sans que son cœur se soit refroidi. Une religion mieux entendue que celle dont il a failli mourir victime, lui offre ses consolations; les lettres, leurs ressources; la solitude, ses douceurs; en sorte que, par un concours étrange de circonstances,

l'inquisition, pour la première fois sans doute, a fait un sage et un heureux.*

Depuis l'époque de sa sentence, le Saint-Office a justifié une fois, et d'une manière plus terrible, mais moins éclatante, les alarmes dont il avait donné le signal. Je fré-

---

* Lorsque j'écrivais ceci, en 1797, M. Olavidé ne se flattait guère de revoir une patrie où il avait été traité en proscrit et d'où il s'était échappé en fugitif: mais l'age, le malheur, des modèles imposans l'avaient ramené à cette religion qu'on l'avait accusé de mépriser. Non-seulement il était revenu à professer franchement le christianisme, mais il avait employé ses loisirs à en entreprendre l'apologie dans un long ouvrage qui, connu en Espagne, fit croire à la sincérité de sa conversion, et y excita plus d'enthousiasme que ses crimes prétendus n'y avaient excité d'indignation. Il y trouva des défenseurs auprès du trône, et même, ce qui était plus difficile, auprès du redoutable tribunal, qui, une fois cependant, se souvint que le divin législateur dont il se dit appelé à exercer les vengeances, *ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive.* M. Olavidé obtint la permission de rentrer en Espagne: il reparut en 1798 dans cette capitale qui, vingt ans auparavant, avait été témoin de sa condamnation. Mais l'ambition était éteinte dans son ame, aussi bien que le ressentiment. Bientôt après il se retira en Andalousie, auprès d'une de ses parentes, le seul objet peut-être de ses anciennes affections qui eût survécu à son long exil; et il y a terminé sa carrière en 1803, après avoir éprouvé tour à tour ce que les succès ont d'enivrant et ce qu'ils ont de dangereux.

mis encore en me rappelant qu'à Séville, en 1780, une pauvre femme, *convaincue de sortilége et de maléfice*, fut condamnée par ce tribunal à être brûlée vive, et subit son supplice.

A cette épouvantable exception près, l'inquisition s'est bornée à déployer son autorité aux dépens de quelques particuliers qui ont expié des propos irréligieux par une rétractation et quelques peines légères.

Je fus, en 1784, témoin d'une scène de ce genre, qui se passa à Madrid, et qui prouve que ce tribunal, malgré la juste horreur qu'inspireront toujours ses formes, est quelquefois moins sévère que les tribunaux séculiers.

Un mendiant, établi à la porte d'une église, avait employé ses loisirs à inventer et à débiter une espèce de poudre à laquelle il attribuait des facultés merveilleuses. Il l'avait composée d'ingrédiens dont le détail ferait rougir la pudeur des lecteurs. Il avait créé certaines formules bizarres qu'il fallait prononcer en s'administrant ce remède. Il exigeait, pour qu'il opérât son effet, qu'on prît des postures plus faciles à imaginer qu'à décrire. C'était une nouvelle édition de ces filtres amoureux auxquels nos ignorans ayeux ont eu foi si long-temps. Le sien devait avoir la propriété

de ramener un amant dégoûté, ou d'attendrir une femme insensible.

Toute ce qui flatte nos passions a des droits a notre crédulité. L'imposteur ne manque pas de trouver des prosélytes dans cette classe sur laquelle le merveilleux a tant d'empire. Quelques succès produits par le hasard accréditèrent sa recette. Il s'associa quelques femmes qui la propagèrent. Cependant ses poudres, comme on le croit bien, étaient souvent employées sans succès. La plupart de ses dupes, moins irritées que confuses, gardèrent le silence. Mais enfin quelques-unes éclatèrent, et leurs plaintes parvinrent au Saint-Office. Le mendiant fut arrêté et conduit, ainsi que ses complices, à l'inquisition, où leur procès fut suivi dans toutes les règles.

L'imprudent empyrique avoua tout dans ses interrogatoires; il expliqua la composition de ses poudres, il livra sa recette et ses formules. Il en résulta une des procédures les plus singulières dont le tribuual ait jamais retenti. Le jour de la vengeance arriva enfin. Les juges, les coupables, et une foule de spectateurs de toutes les classes, se rassemblèrent dans l'église des Dominicaines à Madrid. On y célébra l'office divin qui fut interrompu par la lecture de l'étrange procédure. On ne crut

pas profaner le temple du seigneur en frappant ses voûtes des détails les plus obscènes. Telles étaient les lois du Saint-Office; et on n'y dérogea pas même en faveur des jeunes dames de qualité, qui cachaient leur embarras derrière leur éventail. Il y a plus; les religieuses, moins attachées à leurs scrupules qu'aux priviléges de leur église, ne perdirent rien de cette cérémonie, et leurs pudiques oreilles furent salies de la scandaleuse relation. La sentence fut prononcée et exécutée à l'issue de la messe.

Elle déclarait le mendiant atteint et convaincu de maléfice, de profanation et d'imposture, et le condamnait à être enfermé pour toujours, après avoir été fouetté dans les principaux quartiers de la ville: deux femmes ses complices, étaient traitées avec plus d'indulgence.

En effet on vit bientôt sortir de l'eglise des Dominicaines, les trois coupables: ils étaient montés sur des ânes et revêtus chacun d'un *sanbenito* couvert de diablès et autres figures symboliques; ils portaient sur la tête le fatal bonnet pyramidal qui se nomme *coroza.* L'homme était nu jusqu'à la ceinture, et étalait aux yeux du public un embonpoint qu'on ne pouvait expliquer que par la grande vogue qu'avaient eu ses poudres.

La marche était ouverte par M. le marquis de Cogolludo, fils aîné du duc de Medina Celi, qui, en qualité d'Alguazil mayor, présidait à la cérémonie: il était suivi de plusieurs grands d'Espagne, *familiers* du Saint-Office, et des autres officiers de ce tribunal. Une foule de curieux assiégait toutes les fenêtres, et remplissait toutes les rues. Le spectacle, dont ils paraissaient si avides, n'eut au reste rien d'affligeant pour la sensibilité. Jamais sentence méritée ne fut exécutée avec plus de douceur. De distance en distance, le mendiant s'arrêtait, le bourreau effleurait à peine ses épaules de quelques coups de fouet, et aussitôt une main charitable lui présentait un verre de vin d'Espagne, pour ranimer ses forces et l'aider à fournir sa carrière. Il est à désirer que le Saint-Office n'ait jamais à exercer d'autres rigueurs.*

* En 1804 la capitale de l'Espagne a été témoin d'un *auto-da-fé* assez semblable à celui que nous venons de décrire. Une fille du peuple, qui depuis vingt ans s'occupait de visions et de philtres amoureux, a été condamnée à une réclusion de huit ans et à réciter tous les jours son rosaire. Avant de subir sa sentence elle a fait, publiquement et la corde au cou, amende honorable pendant une messe solennelle, célébrée le premier dimanche de carême.

Dans le fait, ce tribunal (je l'ai imprimé en 1789, et en dépit de la critique je le répète pour la quatrième fois en 1805) n'est pas à beaucoup près aussi redoutable qu'on le croit encore dans les pays étrangers. Je ne dirai pas, comme si j'embrassais l'odieuse tâche de faire son apologie, que nos *lettres de cachet* de l'ancien régime avaient un caractère tout aussi révoltant. Je ne dirai pas même que, dans le siècle de la philosophie, au milieu de la nation qui passait pour la plus éclairée et la plus humaine, nous avons vu, pendant dix-huit mois, se dérouler sous nos yeux le plus terrible tableau d'iniquités juridiques qui aient ensanglanté le globe. On n'excuse point des atrocités en en citant de plus grandes encore. J'avouerai donc que les formes du tribunal de l'inquisition sont propres à alarmer ceux mêmes qui compteraient le plus sur son équité. L'instruction du procès des accusés doit se faire dans le plus grand secret. L'avocat qu'on leur accorde ne peut s'aboucher avec eux qu'en présence des inquisiteurs. Mais ce qu'elles ont surtout d'odieux, ces formes, c'est qu'en communiquant aux accusés les dépositions qu'on a reçues contre eux, on leur en cache soigneusement les auteurs. Comment l'Espagne peut-elle encore

conserver, dans un de ses tribunaux, une manière de procéder dont toutes les jurisprudences modernes ont senti les inconvéniens, qui même ne tiennent pas essentiellement au but de son institution ? Quand le Saint-Office instruirait publiquement le procès des coupables qui lui sont dénoncés; quand il leur ferait connaître leurs accusateurs; quand il les confronterait avec eux; quand il leur laisserait tous les moyens d'éclairer sa justice, ses lois en seraient-elles moins bien observées ? Les intérêts sacrés qui lui sont confiés en seraient-ils moins bien suivis ? Qu'on ne dise pas que, sans la certitude du secret, la plupart de ceux qui déposent seraient retenus par une fausse honte, par la crainte de l'indignation publique et du ressentiment des accusés. Eh quoi ! le Saint-Office appréhenderait de voir diminuer le nombre de ses justiciables ! Le dieu qu'il sert est-il donc si avide de coupables et de victimes ? Si c'était là sa religion, jamais présent plus funeste n'aurait été fait au genre humain.

J'accorde à ceux qui la regardent comme la seule vraie, que la pureté de ses dogmes, que le respect pour son culte, soient des élémens de bonheur et de tranquillité publique; que ceux qui y portent une atteinte éclatante

puissent être réprimés et même punis.... Mais la reconnaissance envers ses bienfaiteurs ; mais la fidélité des domestiques envers leurs maîtres; mais l'indulgence charitable pour les fautes de nos semblables... Inquisiteurs, répondez, sont-elles moins que l'orthodoxie, des vertus recommandables aux yeux de votre dieu? Sa cause serait-elle moins bien servie, quand des motifs aussi louables préviendraient quelques délations ?

D'ailleurs les autres tribunaux n'ont-ils pas d'autres moyens de découvrir les coupables? La partie publique chargée de la poursuite des crimes ne leur suffit-elle pas pour connaître ceux dont la punition intéresse la société ou la religion? et ces crimes échappent-ils souvent au glaive de leur justice ?

Quant à ceux qui resteraient cachés sans la révélation du témoin qu'ils ont scandalisés, leur publicité ne fait-elle pas plus de tort à la religion que n'en ferait leur impunité ? Et quand le dieu que vous servez (j'allais dire que vous trahissez) a maudit *l'homme par qui le scandale arrive dans le monde*, n'a-t-il pas voulu désigner celui qui le propage, aussi-bien que celui qui le cause?....

Voilà ce que je dirais au Saint-Office lui-même si je paraissais devant lui. Mais j'a-

vouerais aussi, non pas pour le désarmer, mais pour rendre hommage à la vérité, que l'inquisition, si on osait lui pardonner ses formes et l'objet de son institution, pourrait être citée de nos jours comme un modèle d'équité. Elle prend toutes les mesures propres à constater l'exactitude des dépositions qu'elle reçoit. Qu'on ne dise pas que le ressentiment d'un ennemi caché suffit pour provoquer ses foudres. Elle ne condamne personne sur le témoignage d'un seul accusateur, ni sans discuter les preuves des accusations. Il faut des délits répétés; il faut ce que les dévots appellent des délits graves, pour encourir ses censures; et près de dix ans de séjour et d'observations m'ont prouvé qu'avec quelque circonspection dans ses propos et dans sa conduite relativement à la religion, on peut facilement leur échapper et vivre aussi tranquillement en Espagne qu'en aucun autre pays de l'Europe.

Je dirai plus: pendant mon second séjour de plus d'un an, je ne me souviens pas d'avoir entendu prononcer une seule fois le nom du Saint-Office, et je n'en pus parvenir à recueillir un seul fait nouveau qui pût ajouter à l'horreur que je lui ai vouée, malgré le ton d'apologie avec lequel on m'a reproché d'en

avoir parlé. Non pas qu'à cette époque (1792 et 1793) il fût devenu moins sévère, mais des objets plus immédiats, des dangers plus imminens, les progrès de nos principes révolutionnaires, appelaient les sollicitudes du gouvernement espagnol et semblaient les avoir absorbées. C'était moins les Français irréligieux qu'on surveillait, qu'on persécutait même, que les Français imbus de maximes redoutables pour le despotisme, et trop enclins peut-être à les propager. Les alcaldes, les corrégidors, les commandans de place, les gouverneurs de province, étaient devenus des inquisiteurs politiques, plus vigilans, plus redoutables encore que les inquisiteurs religieux; en sorte que ceux-ci, se reposant sur le zèle de cette foule de suppléans très-actifs, semblaient avoir pris quelques années de vacance.

C'est donc principalement dans mon premier séjour en Espagne que j'ai puisé la plupart des traits sous lesquels j'ai essayé d'esquisser le tableau de l'inquisition.

J'y ajouterai encore que, parmi les étrangers, les Français ont été constamment les principaux objets de son inquiète vigilance.

Le zèle importun de plusieurs de ses commissaires dans les provinces leur suscite des

persécutions sous les plus frivoles prétextes, trouble le repos des habitans, par des descentes dans leurs maisons, pour y confisquer, soit des tableaux licencieux, soit des livres prohibés; mais ce zèle est assez souvent réprimé ou par la cour ou par le grand inquisiteur, dont la place, sous le dernier règne et sous celui-ci, n'a été confiée qu'à des prélats d'un esprit sage et d'un caractère modéré. J'en ai vu quelques exemples. Voici un des plus frappans.

Il y a plus de vingt ans qu'une maison française de Cadix ayant reçu d'une de nos fabriques un chargement de cuirs, voit tout-à-coup paraître chez elle le ministre du Saint-Office. Ils demandent les cuirs nouvellement arrivés; et remarquant qu'ils portent l'empreinte de la sainte vierge, qui était la marque de la fabrique, ils se récrient sur cette profanation: ces cuirs étant destinés à faire des souliers, l'image de la mère de dieu courait risque d'être foulée aux pieds. Ils devaient donc être confisqués: ils le furent en effet. Les ministres de l'inquisition rendent compte de la capture au tribunal suprême de Madrid. Le corps du délit lui fut envoyé, et je l'ai eu quelque temps entre les mains; car, de leur côté les commerçans alarmés s'étaient adressés

au ministère espagnol par la voie de leur ambassadeur. Le gouvernement et le tribunal accueillirent la plainte comme elle le méritait. Il fut enjoint aux officiers de l'inquisition de ne plus tourmenter les étrangers pour de pareilles misères; et la marchandise fut rendue aux commerçans.

Plus récemment le ministère et le grand inquisiteur lui-même ont protégé de paisibles habitans contre les tracasseries des subalternes du Saint-Office. A Barcelone, ils voulaient inquiéter une maison française parce qu'elle était protestante; et comme on leur objectait que les Anglais et les autres nations du nord étaient tolérées en Espagne, quoique hérétiques, ils répondaient qu'on ne connaissait en France d'autre religion que la catholique. La cause de cette maison persécutée n'eut besoin que d'être présentée à la cour pour y être gagnée. Heureusement il n'y aura plus, pour les Français en Espagne, de pareils prétextes à des vexations.

Enfin, quoiqu'il y ait réellement plus d'intolérance inquisitoriale dans les provinces que dans la capitale, il ne peut jamais en résulter de grands inconvéniens, parce que les sentences des tribunaux des provinces n'ont de force qu'autant qu'elles ont obtenu la sanction

de celui de Madrid, qui, pour cela, porte le nom de la *suprema*. D'ailleurs la cour s'immisce, depuis plusieurs années, plus que jamais dans l'administration du Saint-Office, et ce n'est pas pour en augmenter la sévérité. En 1784 il fut établi que quand l'inquisition aurait fait le procès à quelque grand d'Espagne, à quelque ministre de sa majesté, à quelque officier de ses troupes, à quelque membre de ses tribunaux, en un mot, *à un homme en place*, elle serait obligée de présenter au roi toute la procédure, pour être revue et examinée. Par là, les principaux citoyens ont donc obtenu une sauve-garde de plus contre les rigueurs arbitraires du Saint-Office. On regrette seulement qu'elle ait été accordée aux classes qui ne peuvent manquer de protection, plutôt qu'à celles dont l'obscurité rend souvent les plaintes impuissantes. Mais partout où le peuple n'a pas une part au moins indirecte à la confection des lois, il est oublié par elles quand il n'en est pas opprimé. On lui conserve intacts ses droits à leur rigueur sans lui en accorder à leur bienfaisance.

L'inquisition est restée jusqu'à nos jours en possession d'un droit qu'elle perçait dans les ports sur chaque bâtiment qui y entre, à

raison de la visite qu'elle est autorisée à y faire pour s'assurer qu'il ne contient rien dont la religion puisse s'offenser. Depuis long-temps la visite ne se fait plus; mais le droit continue á se percevoir. On se réconcilierait facilement avec le Saint-Office, si on n'avait pas contre lui d'autres griefs.

En 1789, je terminais ce long article sur l'inquisition en formant le vœu que les rois d'Espagne pussent enfin se croire assez sûrs de la soumission de leurs sujets, de la vigilance de leurs cours de justice temporelle, et du zèle éclairé des prélats espagnols, pour pouvoir se passer entièrement de ce tribunal. Je crains fort qu'après ce qui est arrivé depuis en Europe, ce vœu ne soit plus éloigné que jamais de son accomplissement. Je crains que les souverains, même les plus sages, jaloux de leur pouvoir, ne chérissent plus que jamais les appuis qui restent encore à leurs trônes ébranlés par de violentes secousses, et ne puisent, dans les excès d'une philosophie exagérée, qui parmi nous a brisé tous les freins, un nouvel argument en faveur des institutions qui préviennent les désordres de l'irréligion par les maximes de l'intolérance. Plus d'une notion semble confirmer ces fâcheuses conjectures. Depuis le retour de la

paix avec la France, les prêtres ont repris en Espagne leur ancien ascendant; on y a fermé les chaires où s'enseignait le droit public, on y a réimprimé l'ouvrage de Macanaz sur l'inquisition. On verra si c'est un moyen bien efficace de rendre les peuples dociles que de les aveugler et de les museler; s'il est plus sûr de les guider à travers les ténèbres qu'à la lueur du jour de la raison; si enfin, dans le langage même du despotisme, ce n'est pas un gouvernement modéré qui est le plus propre à mettre les gouvernans eux-mêmes à l'abri des explosions de la liberté.

Avant de quitter cette matière, nous dirons deux mots d'un corps que bien des gens confondent avec le Saint-Office, et qui n'a avec lui d'autre rapport que celui de leur épithète commun: c'est la *Sainte-Hermandad*, dont il est beaucoup question dans les romans espagnols. Ce n'est autre chose qu'une confrérie qui est répartie dans différens cantons du royaume de Castille seulement, et qui n'a d'autre objet que de veiller à la sûreté des campagnes, en poursuivant ceux qui la troublent. Elle est subordonnée au conseil de Castille, dont elle reçoit ses lois. Une des plus sévères est de ne pas étendre sa juridiction à l'enceinte des villes. Ses principaux

détachemens sont fixés à Tolède, à Ciudad-Rodrigo et à Talavera.

Reprenons ce qui nous reste à dire sur l'administration intérieure de l'Espagne. Nous avons commencé par le conseil de Castille, qui nous a menés à l'administration de la justice, à la législation, et par elle au tribunal du Saint-Office. Nous allons continuer dans le volume suivant à passer en revue les autres conseils de la monarchie.

Fin du tome premier.

T. Gillet, Printer, Crown-court, Fleet-street.

TABLE DES CHAPITRES DU PREMIER VOLUME.

Fin de la Table du premier volume.



